

*Bibliothèque numérique*

**medic@**

**Fourcroy, Antoine-François. Art de  
connoître et d'employer les  
médicaments dans les maladies qui  
attaquent le corps humain**

*Paris : P.G. Simon & N.H. Nyon, 1785.*

*Cote : Bibliothèque de pharmacie 32247-1*



**(c) Bibliothèque interuniversitaire de médecine (Paris)**  
Adresse permanente : [http://www.bium.univ-paris5.fr/hist/med/medica/cote?pharma\\_032247x01](http://www.bium.univ-paris5.fr/hist/med/medica/cote?pharma_032247x01)

///

L. A. R. T.

DE CONNOÎTRE ET D'EMPLOYER

LES MÉDICAMENS

TOME PREMIER



# L'ART

## DE CONNOITRE ET D'EMPLOYER LES MÉDICAMENS

DANS LES MALADIES QUI ATTAQUENT  
LE CORPS HUMAIN :

PAR M. DE FOURCROY,

Docteur en Médecine de la Faculté de Paris,  
de la Société royale de Médecine, Censeur  
royal, Professeur de Chimie au Jardin du  
Roi, &c.

TOME PREMIER.

---

SECTION PREMIERE,

*Contenant les généralités sur la Matière médicale.*

---



A PARIS,

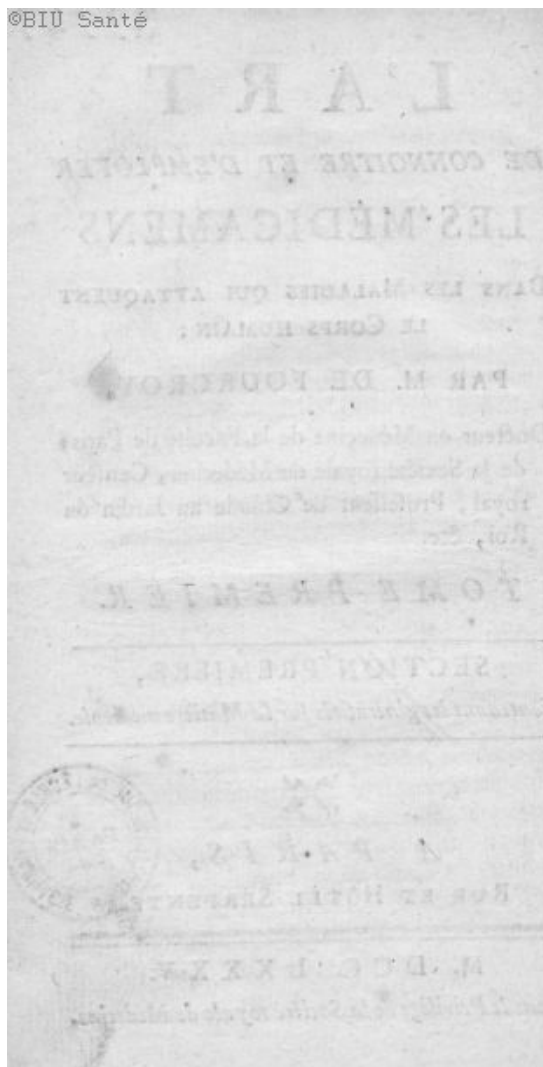
RUE ET HÔTEL SERPENTE




---

M. DCC. LXXXV.

*Sous le Privilège de la Société royale de Médecine.*



  
**P R É F A C E.**

**L**A Médecine, cette science si vaste & qui met à contribution toutes les connoissances, pour les appliquer à l'avantage de l'homme & des animaux, ne doit pas être seulement regardée comme l'Art de connoître & de guérir les maladies, mais encore comme celui de veiller sur le physique de l'homme, de diriger son éducation, de fortifier ses organes, d'en conserver la vigueur, d'en prolonger le jeu; c'est la premiere science du Philosophe, du Législateur; elle porte son flambeau sur le moral des actions humaines, comme sur le physique des fonctions des corps organisés, & regarder le grand Médecin comme un simple guérisseur, est une injustice qui ne peut être due qu'à une ignorance absolue sur la premiere de toutes les occupations humaines. Telle est cependant l'idée qu'ont la plupart

a

des gens du monde sur la Médecine; ils ne voient dans leur Médecin qu'un homme qui doit trouver le remède à leurs maux, & s'il arrive qu'il ne le trouve pas ce qu'ils desirent, ce Sçavant n'est plus rien pour eux.

Les anciens ne paroissent pas avoir été si injustes envers les hommes qui s'occupoient de la Médecine; le titre de Philosophes leur étoit déféré; leur art étoit dans la plus grande vénération; on leur élevoit des autels, & plusieurs d'entre eux ont eu les honneurs de l'Apothéose. Si l'on recherche quelle peut être la cause de cette différence d'opinions, il me semble qu'on peut la trouver dans la diversité de la conduite des Médecins. Chez les anciens Grecs l'Art de guérir ne consistoit que dans la simple observation de la nature, les remèdes n'étoient pas très-multipliés, une boisson délayante & légèrement nourrissante, quelques légers purgatifs constituoient le traitement général des maladies aiguës. A mesure que la Médecine a été cultivée, on a cru

P R É F A C E. iij

qu'elle devoit chercher un plus grand nombre de ressources ; on a peu à peu augmenté le nombre des médicamens ; on a mis enfin toute la nature en contribution , & il est résulté de cette multitude de remèdes adoptés, plus d'incertitude dans l'action, plus d'inconstance dans les effets , & en même temps plus de reproche de la part des malades. La Matière médicale est tellement embarrassée aujourd'hui, qu'il faudroit une étude de dix ans au moins pour connoître ce qu'en ont dit les principaux Auteurs, & que la vie entière ne suffiroit pas pour lire tout ce qui a été écrit sur les vertus des remèdes.

Les Médecins praticiens les plus sages ont à la vérité évité cet abus qui ne peut que nuire à l'art, en se choisissant un certain nombre de médicamens qui répondent à toutes les indications qui se présentent dans la pratique ; mais cet avantage n'existe point encore pour ceux qui se livrent à l'étude de cette science, & il en résulte que le temps manquant à la

*a ij*

iv *P R É F A C E.*

plupart pour étudier à fond les principaux Auteurs sur la Matière médicale, c'est la partie de la Médecine qu'on cultive avec le moins de soins. C'est sans doute pour cela que FONTENELLE a dit en parlant des études de GECFROY : « Telle étoit la Matière médicale qu'un habile Apothicaire ne sçauroit trop connoître, » & que souvent un habile Médecin ne connoît pas assez ».

Tout le monde desire une réforme dans la Matière médicale. On sent plus que jamais le mal que la foule innombrable de remèdes & de mélanges imaginés par les Arabes, a fait à la Médecine, & personne n'a cependant encore osé attaquer ce colosse, tous les Auteurs se sont répétés, & ils présentent tous les mêmes préjugés, les mêmes erreurs. Si la Médecine ne fait pas de grands progrès, si elle n'avance pas dans l'Art de guérir les maladies, quelle autre cause peut-on en accuser que la Polypharmacie ? Comment veut-on en employant cinq à six médicamens à la fois, reconnoître



## P R É F A C E. V

tre celui qui a agi parmi eux en bien ou en mal ? Quelles lumieres a-t-on tirées de ces chaos, de ces formules multipliées qui remplissent nos dispensaires ? J'ose dire que ces remèdes mêlés ont fait plus de mal que de bien. Ils ont tari la source pure de la Médecine Hippocratique, ils ont influé jusques sur les prescriptions magistrales des Médecins, puisqu'il en est peu qui n'ordonnent deux ou trois ingrédiens dans les tisannes & les boissons qu'ils prescrivent tous les jours à leurs malades. Lorsqu'on voit un Médecin réunir ainsi un grand nombre de plantes congénères dans la même formule, n'est-il pas naturel d'imaginer que c'est l'incertitude de ses connoissances qui lui dicte cette formule, & qu'il n'en multiplie les drogues, que dans l'espérance d'en trouver sur le nombre, une qui pourra réussir ? Je le répète donc, le seul moyen de rétablir la Médecine dans son ancienne splendeur, le seul d'en reculer les limites, c'est de la débarrasser de la foule de médicamens inertes & in-

*a iij*

## vj      P R É F A C E.

certains qui l'accablent, c'est de simplifier les formules, c'est de n'employer que très-peu de drogues à la fois, c'est de choisir enfin celles qui ont les vertus les plus reconnues, & de sçavoir sur chacune d'elles, tout ce qu'il est nécessaire de connoître, pour l'employer avec succès. Mais cette étude est la plus difficile de toutes celles qui sont nécessaires au Médecin. Pour la rendre complete, il faut acquérir des connoissances étendues sur l'histoire naturelle, sur les propriétés chimiques, & sur les vertus médicinales des différentes substances que l'on peut employer en Médecine. C'est cet ensemble de connoissances, nécessaires pour constituer une bonne matiere médicale, qui a rendu cette branche de l'Art de guérir si difficile à traiter.

Il y a déjà long-temps qu'on desire pour chaque partie de la Médecine, un ouvrage dans lequel seroient réunis tous les faits relatifs à chacune d'elles qu'il est nécessaire de sçavoir, & qu'il fût un extrait raisonné de tout

## P R É F A C E. vij

ce qu'il y a d'utile dans les différens traités sur cette science. C'est ainsi que le célèbre HALLER a conigné dans ses Elémens de Physiologie tout ce qu'il y avoit de connu de son temps sur la structure & les fonctions des divers organes qui constituent le corps des animaux. C'est encore sous ce point de vue que VAN-SWIETEN a rassemblé les faits de pratique épars dans un grand nombre d'Auteurs sur la nature & la guérison des maladies. HERMANN, GEOFFROY, LEWIS, LIEUTAUD, CARTHEUSER, & beaucoup d'autres, ont essayé de faire pour la matiere médicale ce que les deux hommes que je viens de citer, ont exécuté pour la Physiologie & la Pathologie. Mais l'immensité des ouvrages, l'impureté des sources, la difficulté du choix, ont empêché ces Sçavans d'arriver à un ensemble aussi complet qu'ils ont paru le désirer. En général tous les Auteurs paroissent être trop longs ou trop courts. Le temps n'a pas permis à GEOFFROY de remplir entièrement la tâche qu'il

a iv

viiij      *P R É F A C E.*

s'étoit proposée, & tous les bons Médecins connoissoient la différence qu'il y a entre les travaux de ses continuateurs & le sien. Peu d'Etudians lisent cet ouvrage immense, & qui cependant n'est pas complet. La plupart des Auteurs qui ont écrit depuis lui ont senti la nécessité de réduire ces connoissances & de travailler conséquemment pour un plus grand nombre de lecteurs. Sans nous arrêter à faire connoître tous les Médecins qui ont pris ce dernier parti, nous ne parlerons que des plus modernes & de ceux qui sont plus connus. CARTHEUSER a compris dans son ouvrage beaucoup moins de médicamens, que ceux qui l'avoient précédé; mais entièrement occupé de l'analyse & des propriétés chimiques des substances médicamenteuses, il n'a point assez insisté sur l'observation clinique, & son travail d'ailleurs très-recommandable n'offre pas assez de rapprochemens avec la pratique de la Médecine. LIEUTAUD après s'être récrié sur la quantité de médicamens simples &

composés introduits peu à peu dans la matiere médicale, ne laisse pas d'en indiquer un très-grand nombre & beaucoup plus que ceux qu'on a coutume d'employer dans la pratique ordinaire. Il a négligé d'ailleurs les lumieres que l'on peut tirer de l'Histoire naturelle & de la Chimie pour connoître la vertu des médicamens. VOGEL a suivi une toute autre route ; après avoir divisé les substances médicamenteuses en celles dont on se sert communément, celles que l'on n'emploie que rarement, & enfin en celles qui sont presque rejettées, il a donné à l'article de chacun des remedes le résultat des meilleures observations sur ses vertus ; son ouvrage seul ne pourroit jamais apprendre à un jeune Médecin ce qu'il doit sçavoir sur les médicamens. CRANTZ a réuni plus d'objets dans sa matiere médicale que VOGEL ; mais il n'a point assez insisté sur les vertus en général ; SPIELMANN n'a pas assez multiplié les divisions des médicamens, & un jeune Médecin qui n'étudieroit que cet Auteur seroit fort

## X P R É F A C E.

embarrassé pour leur choix. BERGIUS un des derniers Auteurs qui aient écrit sur cette importante matiere, n'a parlé que des végétaux, & il a été beaucoup plus long sur la partie botanique. Quoiqu'il annonce dans sa Préface, que ce qu'il a dit sur les propriétés médicinales étoit le fruit de trente années d'expérience clinique, il suffit de parcourir son ouvrage, pour voir que cette partie la plus importante est la moins étendue. Enfin on vient de publier un ouvrage de M. DE LAMUIE, Professeur de Montpellier, sur les médicamens, dans lequel on trouve des réflexions nouvelles sur l'usage de plusieurs médicamens généraux ou particuliers; mais sa méthode ne differe en rien de celle des autres Auteurs; l'Histoire naturelle y est négligée, on n'y reconnoît point l'état des connoissances chimiques nécessaires aujourd'hui pour bien faire l'histoire des matieres médicamenteuses; enfin il manque aussi du côté de la Pharmacie & des préparations pharmaceutiques.

L'histoire des propriétés des médi-

## P R É F A C E. xj

camens simples & composés, étant une des parties les plus importantes de l'Art de guérir, & celle de toutes qui exige le plus de connoissances accessoires, il n'est point étonnant que les ouvrages qui traitent de cette branche de la Médecine soient si étendus & en si grand nombre. Le reproche le mieux fondé que l'on puisse faire à la plupart des Auteurs qui se sont occupés de cette partie, c'est d'avoir beaucoup trop multiplié le nombre des substances médicamenteuses. Après s'être livrés à une étude très-longue de la matiere médicale, les jeunes Médecins sont tout étonnés, lorsqu'ils commencent à pratiquer la Médecine, de voir que les connoissances qu'ils ont acquises sont plus capables de les embarrasser sur le choix des médicamens, que de les éclairer sur leurs vertus particulières; aussi sont-ils ordinairement obligés de renoncer à ce vain appareil de drogues, dont l'abondance qui offre tant de richesses apparentes à l'Etudiant, ne sert bientôt qu'à le jeter dans l'incertitude au

a vj

lit des malades. En rejetant ce luxe imposant de matière médicale dont les Arabes ont les premiers surchargé la Médecine, quelques Médecins ont donné dans un excès contraire, & qui peut-être est plus préjudiciable que le premier aux progrès de l'Art de guérir. Ils ont pensé qu'un petit nombre de médicamens pouvoit suffire pour traiter la plupart des maladies (1). Le parti le plus sage est sans

---

(1) La saignée, l'eau de veau, l'eau de poulet, l'émétique, l'ipécacuanha, le quinquina, les vésicatoires, le camphre, quelques amers, cinq à six plantes aromatiques, un petit nombre d'antispasmodiques, & quatre ou cinq substances salines font la matière médicale entière de plusieurs Médecins. Quoique cette manière de pratiquer la Médecine soit en général plus sage & plus heureuse, dans les cas ordinaires, que celle des Empyriques qui administrent un grand nombre de remèdes qu'ils ne connoissent souvent que de nom, il faut cependant convenir qu'elle s'oppose aux progrès de l'Art de guérir, qu'elle en resserre les limites, en inspirant une confiance trop grande aux jeunes Médecins, & en les empêchant d'employer d'autres médicamens sur les vertus desquels ils renoncent par cela même à s'éclairer.



## P R É F A C E. xiiij

doute de garder un juste milieu, & de choisir dans la foule des remèdes dont les ouvrages des Auteurs les plus volumineux n'offrent souvent qu'une liste moins instructive que fastueuse, celles de ces substances dans lesquelles on a reconnu par l'observation les propriétés les mieux caractérisées & les plus constantes.

En parcourant la plupart des Auteurs de matière médicale, ce qui frappe le plus après le nombre excessif des médicamens, c'est la différence de l'ordre adopté par chacun d'eux. Les uns, sans s'astreindre à aucune méthode particulière, n'ont fait l'histoire des médicamens que par ordre alphabétique; ce genre d'ouvrages appartient aux Dictionnaires, & l'on n'en retire en général que peu d'instruction. Les autres se sont empressés de recueillir & d'entasser des formules de médicamens, dont il est aussi difficile de tirer parti. Les Auteurs véritablement méthodiques, plus utiles pour les Etudiens, peuvent être partagés en trois classes. En effet, quelques-uns

## xiv      P R É F A C E.

ont examiné les médicamens par ordre d'Histoire naturelle ; ceux-là font souvent plus Naturalistes que Médecins. D'autres ont divisé les remèdes par leurs propriétés chimiques ; mais comme l'action de ces substances ne répond pas toujours exactement à la nature des principes qu'on en extrait par l'analyse , comme d'ailleurs cette partie importante de la Chimie n'a pas acquis à beaucoup près la perfection dont elle est susceptible, le travail de ces Chimistes ne remplit point entièrement l'objet que l'on doit se proposer dans l'étude de la matière médicale. Enfin la plupart des Auteurs ont fait l'histoire des médicamens d'après leurs propriétés médicinales , ou les effets qu'ils produisent sur l'économie animale. Ces derniers sont sans contredit les plus immédiatement utiles aux Etudiens ; cependant comme ils ont souvent négligé l'Histoire naturelle , ou les propriétés chimiques des substances médicamenteuses , leurs recherches ne présentent point cet ensemble séduisant & utile de con-

*P R É F A C E.      xv*

noissances, qui éclaire & assure les pas du jeune Médecin.

C'est pour remplir ces différens objets, que nous avons entrepris cet Ouvrage dans lequel nous nous proposons de réunir tout ce qui peut intéresser les Etudians. Nous avons pensé qu'en rassemblant sous un seul point de vue les connoissances d'Histoire naturelle, de Chimie, de Pharmacie & de Pratique, éparfés dans un grand nombre de volumes, & en y ajoutant toutes celles qui ont été négligées par les Auteurs, quoiqu'elles éclairent beaucoup l'administration des médicamens, ce travail pourroit être de quelque utilité aux jeunes gens qui se livrent aux différentes branches de l'Art de guérir.

*Plan de cet Ouvrage.*

Convaincu que la disposition méthodique des objets influe beaucoup sur la facilité de l'étude, nous croyons devoir rendre compte de l'ordre qui sera adopté dans cette matiere médi-

xvj      *P R É F A C E.*

cale : tout l'Ouvrage sera divisé en six Sections.

## S E C T I O N I.

La premiere sera destinée aux généralités. On y traitera de l'Histoire de la matiere médicale ; des différentes sectes de Médecine ; des divisions des médicamens d'après leur faveur, leur odeur, leur nature chimique, leur action sur l'économie animale ; de l'utilité de l'Histoire naturelle, de la Chimie, & sur-tout de l'observation clinique pour reconnoître les propriétés des remedes ; des obstacles qui se font opposés à cette partie de l'Art de guérir, & des moyens de les lever, &c. Tel est l'objet du premier Volume divisé en Chapitres & en Paragraphes, comme tous les autres le feront.

## S E C T I O N II.

La seconde Section aura pour objet l'examen général des diverses classes

## P R É F A C E. xvij

des médicamens, considérées relativement à leur action sur l'économie animale. On y parlera des indications, des contr'indications, des effets généraux des remèdes, des moyens de les augmenter, de les adoucir ou de les modifier, des cas où ils conviennent, de la manière générale de les administrer. Ces deux premières Sections forment une espece d'introduction à la Matière médicale proprement dite ; & comme elles constituent un ensemble d'après lequel on peut juger de l'utilité de notre plan, & de la manière dont nous l'avons rempli, nous avons cru pouvoir les publier à part. Elles constituent les deux premiers Volumes. Les quatre autres Sections composeront plusieurs Volumes qui paroîtront les uns après les autres.

## S E C T I O N I I I.

Dans la troisième Section, on fera l'histoire des médicamens simples. On commencera par les minéraux qui comprendront le feu, l'air, l'eau, les

## xviii P R É F A C E.

terres & les pierres, les sels simples, les sels neutres, le soufre, les matières métalliques, les bitumes & les eaux minérales. On passera ensuite aux végétaux, & on s'occupera successivement des racines, des tiges & des bois, des écorces, des feuilles, des fleurs, des fruits & des semences. Les produits de ces êtres organiques qui découlent naturellement de leur surface, ou que l'art en extrait sans les altérer, tels que les sucs épais, les gommes, les sucs sucrés, les huiles, les résines, les gommes-résines, les féculs, les farines, les matières colorantes, seront examinés après les diverses parties des végétaux. Quant au règne animal, après avoir divisé tous les êtres qui le composent en neuf classes, sçavoir, l'homme, les quadrupèdes, les cétacées, les oiseaux, les amphibies, les poissons, les insectes, les vers & les polypes, on fera connoître en particulier ceux des animaux de chacune de ces classes, dont quelques parties sont employées en Médecine. Le nombre des divers médicamens

## P R É F A C E. xix

simples examinés dans cette Section , fera moins considérable que celui qui constitue la plupart des ouvrages modernes. L'article de chaque médicament comprendra son histoire naturelle exacte, ses propriétés chimiques, ses vertus générales, les cas particuliers dans lesquels on l'emploie avec succès, & les diverses manières de l'administrer. Les vertus médicinales de ces substances seront toujours indiquées d'après l'observation, & comparées avec leurs propriétés chimiques.

## S E C T I O N I V.

La quatrième Section comprendra les médicaments préparés par des opérations chimiques. Nous séparons ces préparations de celles qui feront l'objet de la Section suivante, 1°. parce qu'on n'emploie pour les obtenir que deux ou trois substances à la fois; 2°. parce qu'elles sont toujours les résultats de quelques décompositions ou de quelques combinaisons; 3°. enfin parce que comme on connoît la

xx      *P R É F A C E.*

réaction réciproque des matieres qui entrent dans ces médicamens, on connoît aussi la nature des composés qui en résultent. L'extraction & la purification des substances terreuses & salines, les combinaisons sulfureuses & métalliques, les eaux minérales artificielles, constitueront les préparations chimiques du regne minéral. Dans l'Histoire chimique du regne végétal, on traitera de la macération, de l'infusion, de la décoction, des extraits, des sels essentiels, des mucilages, de l'extraction des huiles, de l'esprit recteur, des produits de la fermentation spiritueuse & acéteuse, des compositions faites avec le vin, l'esprit ardent, le tartre & le vinaigre. Enfin pour le regne animal, on s'occupera des gélées, des parties constitutives du lait, de l'extrait de la bile, des différens produits obtenus par la distillation des matieres animales, de l'huile de *DIPPEL*, des préparations des terres animales médicamenteuses, de l'action de l'esprit de vin sur les fourmis, les cantharides, &c.



## P R É F A C E.      xxj

Dans les détails de cette Section, on s'attachera sur-tout à faire connoître les divers procédés décrits dans les différens Auteurs pour préparer les médicamens chimiques, les avantages & les inconvéniens de chacun d'eux, les moyens d'obtenir ces médicamens d'une énergie constante, ceux de s'affurer de leur pureté, leurs effets & leur utilité dans les maladies où on les emploie. On fera observer que la Chimie peut encore fournir des remèdes qui promettent de très-grands succès, & on en proposera plusieurs qui ne sont point encore connus.

## S E C T I O N V.

Dans la cinquieme Section seront comprises les préparations Pharmaceutiques ou Galéniques les plus accréditées & les plus utiles. On les divisera en officinales & magistrales. On examinera parmi les premières, les vins & les vinaigres médicamenteux, les teintures, les sirops, les confectons & électuaires, les tablet-

## xxij      P R É F A C E.

tes, les pilules, les trochisques, les poudres, les huiles, les baumes, les cérats, les pommades, les onguents & les emplâtres. Les compositions magistrales ou extemporanées comprendront les tisanes, les apozèmes, les bouillons, les potions, les juleps, les émulsions, les loochs, les mixtures, les linimens, les fomentations, les cataplasmes, les bains de vapeurs & les fumigations. On s'appliquera à bien faire connoître les propriétés médicinales de ces diverses préparations & les cas de pratique dans lesquels on les emploie avec le plus d'avantage.

## S E C T I O N V I.

Enfin la sixième & dernière Section de cet Ouvrage sera remplie par les détails sur l'art de formuler. On y donnera les préceptes propres à éviter les erreurs si dangereuses dans la prescription des formules. On y enseignera les moyens de combiner avec quelque fruit les vertus de différens médicamens, ceux de modérer les

## P R É F A C E.      xxiiij

effets des remèdes trop actifs par des mélanges bien entendus, & sur-tout d'en masquer la faveur désagréable à l'aide des correctifs. Mais comme cet art utile en lui-même s'il étoit restreint dans de justes limites, nous a paru nuire aux progrès de la Médecine par la manière dont il est pratiqué, & par le grand nombre de médicamens qu'on s'est permis de réunir dans les mêmes formules, nous insisterons sur-tout sur cet abus, nous en donnerons des exemples pris dans les ouvrages les plus récents, & nous tâcherons de le réduire à son véritable objet.

Telle est la méthode que nous avons cru devoir adopter pour cet Ouvrage. Nous l'avons déjà suivie dans les cours particuliers de Matière médicale que nous faisons depuis trois ans pendant le printemps & l'été; il nous a paru convenir aux jeunes Médecins, & c'est d'après leurs desirs que nous nous sommes déterminés à publier à part le commencement de cet ouvrage. Nous ferons tous nos efforts pour le

xxiv P. R É F A C E.

continuer sur le même plan, & pour le rendre utile aux Etudians, auxquels la plupart de nos travaux ont été entièrement destinés jusqu'ici.



L'ART



# L'ART

DE CONNOITRE ET D'EMPLOYER

## LES MÉDICAMENS.



SECTION PREMIERE.

GÉNÉRALITÉS SUR LA MATIÈRE  
MÉDICALE.

---

CE n'est point assez, pour exercer la médecine, de connoître la structure & les fonctions du corps humain; de savoir quelles sont les diverses altérations dont il est susceptible; de distinguer, à l'aide de signes certains, les différences générales de ces altérations, & la nature

*Tome I.*

A

particuliere de chacune d'elles, il faut encore rechercher, dans les différens corps qui composent notre globe, des substances propres à combattre les effets délétères des maladies, & à rétablir la santé dans sa premiere vigueur. Cette recherche constitue la partie la plus importante & la plus difficile de l'art de guérir.

L'emploi des divers moyens capables de faire renaître la santé, regarde cette branche de la médecine, à laquelle on a donné très-anciennement le nom de **Thérapeutique**. On divisoit autrefois cette partie en **Diététique**, **Pharmacie** & **Chirurgie**. La premiere régloit le régime des malades; elle apprenoit quelle étoit l'espece, la quantité & la nature des différens alimens qui convenoient dans les affections morbifiques: les anciens y faisoient une attention beaucoup plus grande qu'on ne fait aujourd'hui. **HIPPOCRATE** regardoit cette partie comme si utile, qu'il a écrit trois livres sur cet objet. **CELSE** nous apprend que

*& d'employer les Médicamens. 3*

du temps d'ERASISTRATE & d'HÉROPHILE, il y avoit des médecins diététiques, particulièrement chargés de cette partie de la médecine.

La Pharmacie ou la Pharmaceutique s'occupoit de l'art d'employer les médicamens; & enfin la Chirurgie guériffoit par le secours de la main.

Sans discuter ici la valeur exacte du mot Pharmaceutique ou Pharmacie, qui avoit, chez les anciens, une acception fort différente de celle qu'il a aujourd'hui, il est clair que ce n'est que cette seconde partie de la thérapeutique, qui doit nous occuper. On conçoit facilement que le mot Pharmaceutique ou Pharmacie, est pris ici dans un sens fort différent de celui qu'il a communément dans le monde: c'est en général la science de connoître, de choisir & d'administrer les médicamens, qu'il faut bien distinguer de l'art de les préparer. On divise aujourd'hui cette science en trois parties; savoir la matiere médicale, la Chimie médi-

A ij

4 *Li Art de connoître*

nale, & la Pharmacie proprement dite.

La matiere médicale comprend l'histoire naturelle, les propriétés chimiques, les qualités médicinales, & l'administration particuliere de chaque médicament simple. La plupart des auteurs qui ont traité des remedes, ne se sont occupés que de cette partie.

La Chimie medicinale qu'on a aussi appelée Pharmaco-chimie, comprend toutes les combinaisons chimiques dont nous connoissons la nature, qui jouissent de propriétés nouvelles & presque toujours plus énergiques que celles des substances simples, dont traite la matiere médicale. On s'occupe, dans cette partie, de tous les remedes composés que les chimistes ont introduits dans la médecine, remedes qui font de la plus grande utilité lorsqu'on les connoît parfaitement, qu'on les administre bien, & qui peuvent être très-dangereux dans des mains inhabiles. Cette partie est appelée aussi Pharmacie-chimique,



*& d'employer les Médicamens. §*

La Pharmacie proprement dite, consiste dans l'art de mêler un plus ou moins grand nombre de médicamens à la fois: elle est appelée aussi Pharmacie Galénique, pour la distinguer de la précédente, parce que GALIEN est un des premiers médecins qui ait introduit en médecine ce mélange de médicamens. Nous verrons par la suite qu'elle a beaucoup nui aux progrès de la Médecine.

L'art de préparer les médicamens chimiques est ordinairement confondu dans les pharmacopées & dans les dispensaires, avec celui de composer les préparations Galéniques, parce que tous les deux sont confiés à des artistes intelligens & instruits, qui s'en occupent avec un égal succès.

Avant de passer à l'histoire particulière de chacune de ces parties de la thérapeutique, il est nécessaire de connoître la nature des médicamens en général, la nécessité des sciences que j'appelle accessoires de la matière médi-

A ij

**6**      *L'Art de connoître*

cale, les différentes époques de cette partie de la Médecine, la maniere d'agir des médicamens en général, celle de juger de leurs vertus, enfin les moyens de perfectionner & d'éclairer cette branche importante de l'art de guérir. Ces différens objets constitueront la premiere Section de cet ouvrage, & seront traités dans autant de Chapitres particuliers. Ils formeront une espece d'introduction à la science des médicamens, dans laquelle, sans répondre d'être aussi court que la plupart des auteurs qui m'ont précédé, je tâcherai cependant de mettre la précision & l'exactitude qui sont si nécessaires dans les livres élémentaires de médecine.

---

**CHAPITRE PREMIER.***Des médicamens en général.*

**O**N donne le nom de médicament à toute substance qui a la propriété de changer l'état actuel des solides ou des

*& d'employer les Médicamens.* 7

fluides du corps humain, de telle sorte qu'elle s'oppose à la détérioration des uns & des autres, & qu'elle rétablisse la santé. Tous les auteurs distinguent par cette définition le médicament d'avec l'aliment & le poison; suivant eux, l'aliment est susceptible de se changer en notre propre nature, & de réparer les pertes que les mouvemens répétés des solides occasionnent continuellement. Le poison au contraire dénature les fluides, & déformant les solides. Il fait cesser, avec plus ou moins de promptitude, le mouvement de la vie. Mais cette définition ne peut être exacte, qu'en prenant les extrêmes dans chacune de ces classes: par exemple, en comparant ensemble les divers effets qu'exercent sur l'économie animale, le bled, l'ipécaeuana & l'arsenic. En effet, le premier se change en notre propre substance & entretient la nutrition; le second reçu dans l'estomac, y excite une contraction convulsive qui produit le vomissement, sans

A iv

8 *L'Art de connoître*

contribuer en rien à la nutrition ; & l'arsenic appliqué sur les parois de ce viscere, loin de pouvoir être changé par son travail, & d'y exciter une simple convulsion utile, en irrite fortement les fibres, y produit des secouffes violentes, & finit même par l'enflammer & en désorganiser le tissu.

Cependant ces distinctions utiles en elles-mêmes, ne doivent pas être portées trop loin ; l'aliment peut être, dans beaucoup de circonstances, un véritable médicament ; & tel est l'art d'un Médecin habile, que, dans beaucoup de cas, le régime qu'il prescrit à ses malades, peut leur tenir lieu de tout remède. Ce fait est d'autant plus nécessaire à connoître pour les jeunes Médecins, qu'au lieu de fatiguer certains malades par des remèdes plus ou moins dégoûtans, ils doivent chercher dans un régime bien entendu, & sur-tout pour les maladies chroniques, le véritable remède à la plupart de ces affections. J'ose dire que

*& d'employer les Médicamens.* 9

les Médecins, même les plus habiles, n'ont pas fait assez d'attention à cet objet de la plus grande importance. N'est-il pas naturel d'espérer que des substances destinées à parcourir tout le tissu cellulaire, & à pénétrer dans les replis les plus cachés du corps humain, qui d'ailleurs sont pris avec plaisir & avec confiance par les malades, agiront avec plus d'énergie & de certitude, que des remèdes dont la lenteur dans l'action & l'aversion naturelle porte toujours les malades à les accuser d'infidélité? C'est en suivant un régime médicamenteux approprié, que l'on guérit souvent les maladies de la peau & des humeurs, sur lesquelles les médicamens les plus pénétrants n'ont quelquefois aucun succès. C'est ainsi que la diète végétale, les herbes potagères, les légumineux, les farineux réussissent souvent sans aucune autre espèce de remèdes, dans un grand nombre de maladies chroniques; & il est du devoir d'un Médecin instruit, de

A iv

n'employer que ce simple régime médicamenteux, lorsqu'il peut suffire.

Si les alimens peuvent être considérés dans quelques circonstances, comme de véritables médicamens, ils peuvent aussi devenir des poisons dangereux. En effet, s'ils sont d'une mauvaise nature, ou en trop grande quantité; s'ils sont altérés par la fermentation putride; si l'estomac ne peut les digérer en raison de leur dureté ou de leur viscosité, ils nuisent plutôt qu'ils ne sont utiles. Au lieu de réparer les forces, ils laissent des mauvais levains dans les premières voies, ou ils portent dans les humeurs un principe coagulant, septique & délétère. Ils sont donc alors susceptibles de produire des acres presque vénéneux, capables d'attaquer le tissu des solides, & d'altérer la *crase* des humeurs. Telle est l'origine des obstructions & des squirrhes produits par la viscosité & la lenteur des sucus alimentaires, des altérations de la lymphe, & des éruptions cutanées,

*& d'employer les Médicamens.* II

qui en font presque toujours la suite, maladies occasionnées par l'âcreté des nourritures trop assaisonnées & trop sapides; des fievres intermittentes & putrides, dont les levains septiques, résidus des mauvaises digestions, sont le plus souvent la cause. Enfin, si l'on considère que, d'une autre part, les médicamens peuvent nourrir, telles que les boissons animales, les mucilages, les corps sucrés, &c., on concevra bientôt qu'il n'y a qu'une très-petite distance entre les alimens & les matieres médicamenteuses.

La différence est souvent encore moins grande entre le médicament & le poison. Tous les remedes employés sans nécessité sont plus ou moins vénéneux; ils surchargent en vain l'estomac; ils troublent le mouvement digestif; ne pouvant agir contre une cause morbifique, qui n'existe pas dans cette circonstance, ils portent leur énergie sur les organes sains; ils dérangent leurs fonctions, & ils nuisent constamment. C'est à cette classe

A vj

qu'il faut rapporter, l'abus auquel se laissent aller beaucoup de personnes, en employant inconsidérément & sans l'avis des Médecins instruits, ce qu'elles appellent des remèdes de précaution, les bains, les boissons chaudes & délayantes en trop grande quantité, & ce qui est pis, la saignée & les purgatifs. Ces prétendus remèdes de précaution ont plus occasionné de maladies, qu'ils n'en ont prévenues. On donne dans un excès aussi condamnable, lorsque, sans connoître exactement la nature d'une maladie, on administre au hasard les médicamens même les plus simples. Que sera-ce donc si, dans ces circonstances, on prescrit des remèdes actifs? Si les gens du monde connoissoient les dangers de cette mauvaise pratique, & d'un empirisme aussi aveugle, ils ne seroient point aussi aisés à séduire, & la plus légère réflexion suffiroit pour les engager à ne pas mettre en usage les drogues recommandées par le premier venu. En effet, lorsque les



*& d'employer les Médicamens.* 13

Médecins les plus habiles & les plus expérimentés sont embarrassés pour le choix des remedes, comment imaginer que des hommes qui n'ont nulle idée ni de la maladie, ni de la maniere de la guérir, pourront rencontrer juste un médicament approprié au mal qu'on a à combattre? Un jeune Médecin doit donc prendre garde, en prescrivant des remedes, de ne point les indiquer à la légère, de bien peser toutes les circonstances qui accompagnent la maladie, & sur-tout de ne rien faire & d'être les témoins inactifs des efforts de la nature, lorsque la cause du mal ne lui est pas bien connue. C'est le moyen d'exercer son art avec la certitude & l'honnêteté qui conviennent à la noblesse de cette profession.

Tous les auteurs de matiere médicale s'accordent à faire observer que les poisons peuvent devenir de très-grands remedes entre les mains des Médecins éclairés. Cette assertion a pris sur-tout

une grande force dans l'esprit de plusieurs hommes de l'art, depuis que VAN-SWIETEN a introduit le sublimé corrosif en médecine d'après les Russes, & depuis que M. STORCK & quelques autres savans médecins Allemands ont fait l'éloge de la cigue, du *Stramonium*, de la jusquiame, du *Phytolacca*, de la belladone, de l'aconit, du napel, &c.; d'après l'exemple de ces deux hommes célèbres, on a osé proposer, & on a même employé le verd-de-gris. Sans nier que ces poisons ne puissent avoir de très-grands effets dans certains cas, il est cependant certain que leur usage, surtout celui des végétaux assoupissans, n'a pas eu, à beaucoup près en France, les succès qu'on en espéroit d'après les assertions de M. STORCK, & que les squirrhes, les cancers, les gouttes séreines, les ulcères à la matrice, les maladies anciennes de la peau, n'en sont pas moins rebelles à l'art. On n'en fera point étonné, en réfléchissant que la force des fibres & la

*& d'employer les Médicamens.* 15

vigueur du tempérament des habitans du nord, font bien éloignées de la délicatesse des muscles & de la sensibilité nerveuse extrême des François, & que par conséquent les remedes qui n'excitent par leur âcreté & leur virulence, qu'une action modérée sur les visceres des peuples du nord font capables d'agacer les nerfs & de porter le trouble dans toutes les fonctions des habitans des pays plus tempérés. Il y a donc de fortes raisons pour craindre l'effet des médicamens vireux sur les hommes de nos climats, & pour ne jamais les employer qu'avec une extrême retenue, quoiqu'en puissent dire plusieurs médecins François qui en font un grand usage.

Les différentes distinctions des médicamens sont très-multipliées. Relativement à la maniere de les administrer, on reconnoît des médicamens externes, des médicamens internes & des moyens. Les premiers prennent quelquefois le nom de Topiques, on les applique à

l'extérieur & sur la peau; les seconds sont administrés à l'intérieur sous différentes formes; les troisièmes sont introduits dans différentes cavités sans passer par l'estomac, comme les injections, les gargarismes, &c.

On en reconnoît de simples, tels qu'ils sortent des mains de la nature, & de composés lorsque ce sont plusieurs simples qui ont été réunis par l'art. On peut distinguer ces derniers en composés chimiques, dans lesquels la force d'affinité a formé un nouveau corps, dont on peut connoître la nature; & en composés pharmaceutiques, qui ne sont que des mélanges de plusieurs médicamens simples ou déjà composés, dans lesquels il est impossible de reconnoître avec exactitude les altérations chimiques qu'ils éprouvent.

Les médicamens simples sont tirés des trois regnes de la nature; & on les distingue en Minéraux, Végétaux & Animaux. Ils sont indigènes ou exotiques.

*& d'employer les Médicamens.* 17

On doit préférer les premiers aux seconds, & ne point se laisser persuader que les remedes qui viennent de loin, sont infiniment au-dessus de ceux qui croissent autour de nous. Mais il est plusieurs classes de secours médicamenteux dont l'art se sert avec beaucoup d'avantages, & qui n'appartiennent pas à l'un des trois regnes de la nature exclusivement: tels sont la chaleur, le contact de la lumière du soleil, l'air jouissant de différentes propriétés suivant les lieux & les circonstances, les sons, la musique &c. Tous les moyens que la médecine emploie, & qui se rapportent à quelque action dépendante des malades, comme le repos, l'exercice général ou particulier, les frictions, &c., n'appartiennent pas davantage à ces classes. Enfin la médecine morale, ou celle qui n'a de prise que sur l'esprit, telles que la consolation, la colere, la crainte, & toutes les passions mises en jeu par tous les moyens connus, forment encore un

18. *L'Art de connoître*

genre de médicamens particuliers, & qui réussissent souvent entre les mains d'un Médecin habile. Il faut donc que l'homme qui se destine à guérir ou à soulager ses semblables, réunisse aux connoissances physiques les plus étendues, l'art de connoître le cœur & l'esprit humain, & de savoir exciter ou calmer les passions, dont la réaction sur le physique, peut être utile ou désavantageuse dans un grand nombre de maladies.

Lorsqu'on considère l'action générale des remèdes, on observe que les uns en ont une très-marquée par une évacuation quelconque, tandis que les autres n'en présentent pas une très-sensible. Les premiers portent le nom d'Evacuans, & les seconds celui d'Altérans, parce qu'il est démontré qu'en agissant peu à peu sur les fluides & sur les solides, ils en changent & ils en altèrent, pour ainsi dire, la nature & les qualités. Comme chacun de ces remèdes produit, ou une

*& d'employer les Médicamens.* 19

évacuation, ou une altération particulière, on leur a aussi donné des noms particuliers; tels que ceux de Vomitifs, Sudorifiques, &c. pour les premiers; & ceux de Toniques, de Calmans, de Rafraîchissans, &c. pour les seconds.

Les effets généraux des différens médicamens présentent encore des distinctions essentielles entr'eux: les uns agissent avec beaucoup de force, on les connoît alors sous le nom de médicamens actifs, grands ou héroïques; tels sont la Saignée, les Emétiques, les Drastringes, les Stimulans, &c. Les autres agissent d'une manière beaucoup moins marquée, & sont par conséquent d'une force moyenne; tels que les Délayans, les Antiphlogistiques ou Rafraîchissans, les Purgatifs doux. Il en est dont l'action n'est presque pas sensible, & d'autres qui n'en ont point du tout. Ces derniers, comme nous le verrons par la suite, devroient être rejettés de la Médecine.

La plupart des médicamens sont em-

ployés dans les maladies pour des vues différentes. Tantôt ils sont propres à guérir tout-à fait le mal, & alors on les appelle curatifs; tantôt ils ne sont propres qu'à en prévenir les effets funestes, & on les connoît sous le nom de préervatifs; enfin il en est qu'on ne destine qu'à s'opposer à quelque symptôme grave, & à les faire cesser sans détruire la cause de la maladie, ce sont les palliatifs. Quelle que soit la prétention des alchimistes, on a oublié aujourd'hui, & avec raison, leurs prétendus remèdes universels ou panacées. On fait que c'est une chimère qui n'est fondée que sur l'ignorance & les préjugés, & que le même remède, quelque bon qu'il soit, ne peut jamais convenir ni à différentes maladies, ni à la même considérée dans différens individus & dans des circonstances diverses. Plusieurs Médecins ont cependant cru qu'il existoit des remèdes propres à combattre le même mal dans tous les cas possibles; il leur ont donné



*Et d'employer les Médicamens.* 21

le nom de Spécifiques ; mais on fait aujourd'hui que ces prétendus remèdes ne méritent pas, à beaucoup près, ce nom dans l'acception rigoureuse, puisque le mercure & le quinquina, qui sont, de l'aveu de tout le monde, à la tête des médicamens de cette classe, ne produisent pas constamment l'effet qu'on attend d'eux. M. GASTELIER, célèbre médecin de Montargis, vient de publier une dissertation sur cet objet, dans laquelle les gens du monde trouveront réuni tout ce que les meilleurs Médecins ont pensé à cet égard.

Les médicamens simples ou composés portent encore des noms généraux, différens, suivant la manière dont les malades se les procurent. En effet ou on les trouve dans les pharmacies, & alors ils portent le nom d'officinaux ; ou bien ce sont des substances qui existent par-tout, qu'on peut se procurer à peu de frais, & dont la préparation peut être faite par tout le monde, & ce sont les médica-

mens domestiques ; où enfin le Médecin, pour remplir des intentions particulieres, prescrit de nouveaux mélanges ou de nouvelles compositions dont l'exécution est confiée à l'Apothicaire ; & on appelle ceux-ci Médicamens magistraux.

Les médicamens diffèrent encore les uns des autres par la forme sous laquelle on les prescrit ; ils sont ou secs & pulvérulens, ou solides & cassans, ou mols & ductiles, ou enfin d'une liquidité plus ou moins considérable. Il est aisé de concevoir que ces différentes formes sont relatives à l'objet que le Médecin se propose, & qu'il seroit inutile de donner des préceptes généraux sur cette matiere qui, d'ailleurs, sera l'objet d'une Section particuliere de cet ouvrage. On verra aussi dans cette Section, que la forme a fait souvent donner aux médicamens des noms particuliers, tels que ceux de Tisane, de Potion, de Poudre, de Bol, de Tablettes, &c.

Une des plus importantes différences

*Et d'employer les Médicamens.* 23

que l'on doit connoître dans les médicaments, c'est celle de la dose ou de la quantité à laquelle il faut administrer chacun d'eux. Elle va en général depuis quelques grains jusqu'à plusieurs gros pour les médicaments secs ou mols ; & depuis quelques gouttes jusqu'à plusieurs onces pour les liquides. Comme il est nécessaire qu'un Médecin ait toujours présentes à l'esprit les doses auxquelles il peut administrer chaque médicament pour en obtenir l'effet qu'il desire, nous donnerons à la fin de la seconde Section, une table de ceux des remèdes que nous aurons distingués & choisis comme les plus utiles, dans la foule de ceux qui surchargent presque toutes les matières médicales ; & cette table sera en même temps la liste exacte de ceux que nous ferons connoître en particulier, & fort en détail, dans les Sections suivantes.



## C H A P I T R E I I.

*De l'utilité de plusieurs sciences accessoires  
pour la matiere médicale.*

**L**A véritable & la principale science des médicamens, celle qui seule pourroit suffire au Médecin, est sans contredit la connoissance exacte & certaine des propriétés & des effets qu'ils produisent sur l'économie animale; mais comme il s'en faut de beaucoup que cette connoissance ait acquis le degré d'évidence & de certitude qui pourroit la rendre capable de constituer seule la science de la matiere médicale, les Médecins ont cherché différens moyens de s'éclairer sur les vertus des médicamens, de sorte que, par les travaux successifs des savans qui se sont occupés de cet objet, la matiere médicale est devenue un ensemble de plusieurs sciences, qu'il est nécessaire de posséder à un égal degré pour être bon Médecin.

Comme

*& d'employer les Médicamens.* 25

Comme la connoissance des médicamens est particulièrement fondée sur l'histoire naturelle, la chimie & l'observation clinique, nous allons considérer dans des articles particuliers, l'utilité & l'influence de ces trois sciences sur la matiere médicale.

## ARTICLE PREMIER.

*De l'utilité de l'histoire naturelle pour la matiere médicale.*

Une des principales sciences nécessaire à la matiere médicale, & dont cette partie de la médecine ne peut pas se passer, est sans contredit l'histoire naturelle; sans prétendre qu'il soit nécessaire pour le Médecin de posséder les détails de cette science immense, & de connoître aussi-bien la minéralogie & la botanique, que l'histoire des animaux, ce qui seroit impossible à l'homme le plus laborieux, il faut cependant qu'il possède les élémens de cette science, qu'il sache les

*Tome I.*

B

auteurs qui ont le mieux écrit sur chaque partie de l'histoire naturelle, & qu'il connoisse au moins jusqu'aux principaux genres ou aux familles.

Presque tous les corps de la nature ont une action quelconque sur l'homme, soit comme alimens, soit comme poisons, soit comme médicamens ; il est donc nécessaire que le Médecin puisse apprécier cette action, & juger quel en est le résultat sur l'économie animale. Quoique les substances que l'on emploie en médecine ne fassent pas la millieme partie des productions de la nature, si l'on veut bien connoître cette partie, il faut avoir des lumieres assez étendues sur les autres, pour pouvoir en juger par comparaison.

Passons maintenant en revue les avantages que la matiere médicale retire de l'histoire naturelle. Il est peu de corps parmi les minéraux, si l'on en excepte le soufre & quelques matieres salines & métalliques qui aient quelque succès dans

*& d'employer les Médicamens.* 27

la guérison des maladies ; des connoissances plus exactes en l'histoire naturelle ont appris que plusieurs substances terreuses qui avoient été autrefois fort recommandées , & dont quelques-unes même avoient été présentées comme des remedes précieux , devoient être rejetées ; telles sont le cristal de roche , les cinq fragmens précieux , &c. On fait que ces matieres ont une dureté & une inertie trop considérables pour pouvoir être altérées par les sucs digestifs , & qu'en raison de ces propriétés elles sont plutôt capables de nuire & de blesser le tissu délicat du canal alimentaire. C'est aussi d'après une étude plus approfondie de l'histoire naturelle , qu'on ne regarde plus les dents fossiles , l'unicornu , le glossopetre , la pierre d'azur , le bézoard fossile , le talc , comme de véritables absorbans ; qu'on ne préfere plus la pierre d'aigle , l'hématite & l'émeraude au fer porphyrisé ou réduit à l'état d'éthiops. Enfin , cette étude a bien dé-

Bij

montré aujourd'hui que les absorbans argileux, tels que les bols, les terres figillées, &c. sont de très-mauvais remèdes, capables d'occasionner des engorgemens dans les premières voies ; & que toutes les matières calcaires, depuis les coquilles fossiles encore reconnoissables, jusqu'au marbre le plus dur & l'albâtre le plus beau, sont de la même nature, & ne peuvent jamais qu'absorber les acides. C'est depuis ces travaux qu'on ne fait pas plus de cas des Astroites, des Bélemnites, des pierres judaïques, que de la craye simple & pure. Quant aux sels minéraux, l'histoire naturelle en indique la forme ; elle en apprend l'origine ; elle fait distinguer plusieurs d'entr'eux qu'on rapprochoit les uns des autres, & auxquels on attribuoit les mêmes vertus, tels que le sel d'Epſom & le sel de Glauber ; elle a, au contraire, montré l'analogie qui existe entre plusieurs, comme les sels d'Egra, de Seydſchutz, de Sedlitz, &c.



*Et d'employer les Médicamens.* 29

Les végétaux qui ornent la terre sans en surcharger la surface, & qui couvrent la croûte que les animaux habitent, sont l'objet de la science immense, qui porte le nom de botanique. Il seroit bien difficile que tous les Médecins fussent grands botanistes avant de voir des malades; l'étude nécessaire pour posséder cette science est si vaste, qu'il faut un grand nombre d'années pour connoître, comme il convient, une petite partie des plantes de notre globe. *COMMERSON* connoissoit vingt-cinq mille plantes, & il ne craignoit pas d'annoncer qu'il en existoit quatre à cinq fois autant sur la surface de la terre. Parmi cette immensité, à peine en trouveroit-on un mille qui ont été recommandées dans les maladies; & dans ce dernier nombre, on n'en compte que trois ou quatre cens qu'on emploie dans la pratique ordinaire. Encore de ces trois ou quatre cens, n'y en a-t-il qu'une cinquantaine, tout au plus, qui jouissent de vertus différentes; toutes les autres

B ij

font congeneres, ou ont les mêmes propriétés dans des degrés différens. Ne voit-on pas, d'après cette énumération exacte, qu'une étude approfondie de la botanique, loin d'être utile pour la matiere médicale, ne peut que nuire aux étudiants en médecine, en les détournant de leur objet principal. Ils doivent même être avertis qu'il y a du danger pour eux dans cette étude. Cette science est belle & séduisante ; lorsqu'on s'y livre avec ardeur, elle entraîne beaucoup plus loin qu'on ne veut ; une connoissance acquise en fait desirer vingt autres ; une fois avancé, on avance encore, & on donne tout son tems à l'étude des plantes ; de sorte qu'après un travail bien long, on est, pour ainsi dire, d'autant moins médecin, qu'on est plus botaniste.

Cependant il est une partie de cette science, qu'il seroit dangereux de ne pas posséder en médecine ; c'est celle de la philosophie botanique. Dans l'étude de cette partie, on se familiarise avec la

*& d'employer les Médicamens.* 31

nomenclature très - difficile des mots techniques ; on apprend à bien distinguer les différentes parties des végétaux , à évaluer leurs caractères ; on se forme une idée en grand de l'ensemble de cette science ; & on est ensuite en état d'entendre les ouvrages des botanistes profonds auxquels on est quelquefois obligé d'avoir recours. Cette étude une fois faite , on doit passer à la connoissance des méthodes ou des systèmes de botanique , connoître sur-tout ceux des célèbres **TOURNEFORT, JUSSIEU & LINNEUS** ; ne pas descendre jusqu'à tous les genres , mais s'arrêter particulièrement à ceux qui contiennent quelques especes employées en médecine.

Il y a long-tems que je desire que quelque botaniste imagine une méthode particuliere , pour apprendre aux jeunes gens à bien distinguer les cinq ou six cens plantes qui sont d'usage en médecine , en supposant qu'il n'y ait pour eux que ces seules plantes sur la surface du globe , en

B iv

32 *L'Art de connoître*

les isolant de toutes les autres : personne n'a encore eu cette idée. Il est vrai aussi qu'en voyant souvent ces végétaux usuels dans les campagnes, ou rassemblés dans des jardins particuliers, les étudiants apprennent à les reconnaître à leur aspect, sans avoir besoin de caractères, & que quelques médecins ont pensé que cela pouvoit leur suffire. Cependant, comme plusieurs plantes peuvent se ressembler très-bien par le port, & différer cependant très-fort par les propriétés, la routine du simple jardinier ne doit pas être la seule méthode des médecins. Il leur faut une connoissance plus exacte ; & je pense que, sans chercher une véritable méthode botanique, ce qui n'est pas possible pour un si petit nombre de plantes, on pourroit employer la méthode analytique de M. DE LA MARCK, en ne prenant, s'il étoit possible, que les caractères très-saillans & aisés à appercevoir. C'est une idée que je tâcherai de mettre à exécution pour le tems où je publierai la troi-

sieme section de cet ouvrage. Je n'ai pas besoin de faire observer avec plus de détails, que cette méthode prise dans des caractères sûrs, est la seule maniere d'éviter les quiproquo, si dangereux en médecine; & je ne puis m'empêcher d'ajouter sur cet objet, que les médecins doivent toujours examiner les remedes même les plus simples qu'ils prescrivent à leurs malades, avant que ces derniers en fassent usage, afin d'être sûrs qu'il n'y a point d'erreur de la part de personne. Parmi les faits que je pourrois rapporter en très-grand nombre, pour prouver que des connoissances imparfaites en botanique médicale sont toujours dangereuses, j'en choisirai un qui est arrivé sous les yeux d'un de mes confreres, & qu'il a communiqué à la société royale de médecine. M. JEAN-ROI fut appelé en Janvier 1781, pour voir un malade, qu'il trouva dans un délire effrayant, & attaqué de plusieurs autres accidens nerveux, occasionnés par la racine de belladone, qu'on lui avoit

B v

donnée pour celle de bardane. Les symptômes fâcheux que ce malade éprouvoit ne céderent qu'en partie à l'usage du vinaigre & des autres moyens indiqués en pareil cas ; il eut, pendant quelque mois, une aliénation d'esprit finguliere, qui ne fut totalement dissipée que par le régime, l'exercice & les bains de riviere. La matiere médicale de GEOFFROY, l'ouvrage de WEPFER sur la ciguë aquatique, &c., contiennent plusieurs autres faits de la même nature.

La botanique nécessaire au médecin, est celle qui s'occupe, dans le plus grand détail, des différentes propriétés caractéristiques des substances végétales, sèches ou fraîches, qu'on emploie en médecine. Un étudiant doit s'attacher à connoître la forme, la couleur, le tissu, l'odeur, la saveur des racines, des bois, des tiges, des écorces, des feuilles, des fleurs, des fruits & des semences, soit dans leur état de fraîcheur, soit desséchées. Il est donc du devoir d'un auteur

*& d'employer les Médicamens.* 35  
de matiere médicale, de décrire avec beaucoup de soins, les diverses parties des plantes médicinales: & c'est ce que beaucoup d'entr'eux n'ont pas fait convenablement. LIEUTAUD & VOGEL n'en ont rien dit du tout. LINNEUS, quoique botaniste, n'y a pas assez infilté. GEOFFROY & CARTHEUSER ont donné des descriptions, mais qui sont peut-être trop longues, & qui n'ont pas toute la clarté nécessaire. BERGIUS a tellement étendu ces descriptions des diverses parties des végétaux, qu'elles font près de la moitié de son ouvrage. Je soignerai, autant qu'il fera en moi, cette partie de la matiere médicale simple, que je regarde comme une des plus importantes: & je ne scaurois trop recommander aux jeunes médecins d'y faire la plus grande attention.

Un autre avantage que procure aux médecins l'étude de la botanique descriptive des végétaux médicamenteux, c'est de leur apprendre à juger de l'état, bon

B vj

ou mauvais, des médicamens. L'âge, le terrain, la saison, la culture, influent, comme tout le monde le sçait, sur les plantes; la maniere dont les différentes parties sont conservées ou desséchées, n'y influent pas moins; & l'art de connoître leur bonne conservation, leurs altérations, ou leurs sophistications, dépendent entièrement de cette étude, dont l'objet est, par cela même, de la plus grande importance.

Les botanistes ont cru trouver encore un autre point principal d'utilité dans l'étude de la science des végétaux, pour la matiere médicale. Ils ont pensé que les plantes qui ont la même structure & les mêmes caracteres, pouvoient être regardées comme ayant les mêmes vertus. HIPPOCRATE, à la vérité, a conigné cette assertion sur les légumineuses dans son livre de la diete. Le docteur HASSELQUIST a fait une dissertation, dans laquelle il a réuni toutes les connoissances acquises sur cette identité apparente de



*& d'employer les Médicamens.* 37

forme & de vertu ; mais GLEDITSCH (1), autre savant botaniste, a établi une opinion inverſe, en apportant des exemples oppoſés, qui ſont auſſi multipliés que ceux dont on ſe fert communément pour prouver la première aſſertion. Un ſimple raifonnement ſuffira pour démontrer que cette méthode peut être trompeuſe, comme l'a penſé GLEDITSCH. Les botanistes reconnoiſſent deux manieres de claſſer les végétaux. La première, qu'ils appellent ſyſtème, conſiſte dans un enſemble de caracteres généraux, tirés d'une ſeule partie ; tels ſont ceux de TOURNEFORT & de LINNEUS. Le ſyſtème étant fort loin de la marche de la nature, éloigne des individus ſouvent très-voifins les uns des autres, & en rapproche de très-diſparates ; il ne peut donc pas ſervir à indiquer les vertus des végétaux ; ajoutez à cela que les plantes ſe

---

(1) *De methodo botanica, dubio & fallaci virtutum in plantis indice.* Lips. 1742.

trouvant fort différemment arrangées dans chacun des systêmes propofés par les différens botanistes, cet arrangement, susceptible d'autant de variations qu'il y a de parties essentielles sur chacune desquelles les favans peuvent fonder leur ordre systématique, ne peut rien apprendre de certain sur les propriétés médicinales des végétaux. La seconde manière de disposer les plantes, est appellée méthode par les botanistes. C'est un arrangement fondé sur le concours de plusieurs caractères pris dans les parties les plus essentielles des végétaux, à l'aide duquel on parvient à rapprocher ceux qui se ressemblent le plus, & à en construire ce qu'on appelle des familles. Cette disposition méthodique est sans contredit la plus utile, la plus voisine de la nature, & celle qui rendra la botanique plus facile; c'est aussi celle qui a été adoptée par le célèbre BERNARD DE JUSSIEU, & dont M. son neveu s'occupe encore avec tant de soin. S'il y avoit un moyen de connoi-

*E d'employer les Médicamens.* 39

tre les vertus des plantes d'après leurs caractères botaniques, ce seroit certainement dans cette dernière méthode qu'on pourroit le trouver. Voici, d'après les naturalistes, ce que l'on fait de plus exact & de plus complet, sur les vertus médicinales des corps, relatives à leurs classes naturelles. Parmi les minéraux, toutes les terres & pierres vitreuses sont sans action. Les substances calcaires sont absorbantes, ant'acides, & se rapprochent des alkalis. Les fels sont apéritifs, incisifs, purgatifs. Les métaux sont très-altérans, & différent beaucoup entr'eux; les uns sont des poisons extrêmement âcres, tels que l'arsenic, le cuivre; d'autres sont des poisons engourdissans, tels que le plomb & peut-être le bismuth; il en est, comme l'antimoine, le mercure & le fer, qui jouissent de vertus altérantes & dépurantes très-marquées. Les bitumes sont incisifs, pénétrans, stimulans, vulnérans, nervins. Parmi les végétaux, on

trouve plusieurs familles bien naturelles, dont toutes les especes possèdent des qualités presque communes : ainsi les fougères sont roborantes & atténuantes ; les graminées, nourrissantes ; les crucifères, âcres, stimulantes, altérantes ; les malvacées, relâchantes, adoucissantes, émollientes ; les ombellifères, stimulantes, échauffantes, carminatives ; les cucurbitacées, rafraîchissantes, solutives & laxatives ; les amentacées, astringentes, &c. Dans les animaux, les graisses sont adoucissantes, émollientes, relâchantes ; les laits sont nourrissans ; les insectes sont tous âcres, & agissent particulièrement sur les reins ; les coquilles sont toutes absorbantes, septiques. Mais, combien ne manque-t-il pas encore à ce travail ! que de vuides, que de lacunes, que de chaînons il nous reste encore à trouver ! Nous sommes donc encore bien loin de pouvoir établir ce rapport entre la structure & les propriétés des plantes, puisque parmi celles qui forment les familles les plus natu-

*& d'employer les Médicamens.* 41

relles, il y a souvent tant de diversités pour les vertus. En effet, si les crucifères sont toutes âcres, altérantes & antiscorbutiques; si toutes les graminées sont nourrissantes & rafraîchissantes; les solanées & les pavots, engourdissans & calmans, &c., on trouve aussi la scille très-âcre & très-incisive dans la famille des lys, dont le plus grand nombre est émollient ou nervin; la coloquinthe est à côté du melon & du concombre. Ainsi, pendant que les botanistes travailleront en silence pour détruire ou prouver cette assertion, les médecins doivent, dans l'état actuel des choses, regarder l'opinion de quelques-uns d'entr'eux, comme susceptible d'induire souvent en erreur.

Quoique les animaux fournissent moins de matières utiles en médecine, que les végétaux, leur histoire naturelle doit cependant être cultivée pour la matière médicale. On doit même fonder d'autant plus d'espérance sur cette étude mieux approfondie, relativement aux médica-

mens, qu'en général ceux qu'on retire des animaux font plus voisins de la nature de nos humeurs, qu'ils y font plus dissolubles, & qu'ils agissent avec plus d'efficacité sur notre corps. Si l'histoire naturelle des animaux n'a point encore offert de découvertes brillantes par de nouvelles substances animales médicamenteuses, elle a, en récompense, détruit plusieurs erreurs anciennes qui avoient influé sur l'usage de quelques matieres inertes, ou qui ne jouissoient pas, à beaucoup près, des vertus que des préjugés & de fausses observations leur avoient attribuées. Elle a appris à ne plus avoir de confiance dans le pied d'élan, les cornes de rhinocéros, les dents de fanglier, les os du cœur de cerf, de la tête de carpe, de merlan, de brochet; à l'approche de son flambeau, le végétal qui croît dans les crânes humains exposés à l'humidité, n'a plus joui des grandes vertus qu'on lui donnoit; l'os de seche, la nacre des coquilles, les perles, le

*E d'employer les Médicamens.* 43

Corail rouge, les bezoards n'ont plus été regardés comme des remèdes précieux, & qui tenoient du miracle. S'il est vrai qu'on doit autant de reconnoissance pour la destruction d'une erreur, que pour la découverte d'une vérité, on a donc beaucoup d'obligation à l'histoire naturelle. On ne peut disconvenir d'ailleurs que l'histoire des médicamens est encore la partie de la médecine la plus infectée d'erreurs & d'opinions hasardées.

## ARTICLE II.

*De l'utilité de la chimie pour la matiere médicale.*

La chimie est la partie des sciences naturelles ou physiques qui a rendu le plus de service à la matiere médicale. Sans parler des remèdes héroïques qu'elle a fournis à la médecine, ce qui fera l'objet de la quatrième section de cet ouvrage, ni de l'utilité dont elle est pour l'art de prescrire les formules, comme nous le

verrons dans la fixieme Section; elle a beaucoup éclairé l'histoire des propriétés des médicamens; & quelques reproches que croient avoir à lui faire plusieurs médecins qui ne la considerent que dans le temps où elle étoit couverte de ténèbres & remplie d'hypotheses, il est bien démontré aujourd'hui qu'elle peut répandre beaucoup de lumieres sur l'action & l'administration des remedes. Cette vérité a été si bien sentie par tous les auteurs de matiere médicale, que la plupart ont commencé leurs ouvrages par exposer les idées répandues dans ceux des chimistes, sur la nature des principes & sur leur maniere d'agir dans l'économie animale. GEOFFROY, CARTHEUSER, NEUMANN, LEWIS, ont suivi cette méthode, & tous conviennent que les vertus des médicamens dépendent de leur partie constituante. On a donc essayé de chercher à connoître les propriétés des substances naturelles par leur analyse; mais dans ce travail,



*& d'employer les Médicamens.* 45

comme dans toutes les recherches humaines, on a commencé par produire un grand nombre d'erreurs, avant d'arriver à une seule vérité. Les expériences multipliées que les membres de l'académie royale des sciences ont faites en distillant un grand nombre de plantes à la cornue, ont servi d'abord à expliquer ces propriétés. C'étoit; d'après la quantité différente de phlegme, d'huile & de sel volatil, qu'on en tiroit, qu'on jugeoit de leur énergie ou de leur foiblesse. On sentit peu à peu que cette espece d'analyse étoit fort infidele, & pouvoit faire commettre des fautes grossieres, parce qu'elle donnoit des produits altérés par le feu, & qui n'existoient pas tels dans les végétaux : on commença par n'être plus aussi détaillé dans l'examen de l'analyse par le feu, & à ne plus expliquer l'action des remedes par les principes de leur distillation. C'est à NEUMANN & à CARTHEUSER, qu'on a cette obligation. Ces deux grands chimistes ont

46 *L'Art de connoître*

fait changer de face à la matiere médicale, depuis qu'ils ont employé une autre espece d'analyse, propre à indiquer la nature des différens principes contenus dans les végétaux & dans les animaux, sans qu'ils aient éprouvé d'altération. C'est par le moyen de plusieurs menstrues ou dissolvans, tels que l'eau, le vin, le vinaigre, & l'esprit ardent, qu'on retire ces principes tels qu'ils existent dans les composés, & qu'on en fait une analyse plus exacte & beaucoup plus sûre, qu'on ne le faisoit avant le travail des deux médecins que je viens de citer.

A mesure que cette science nouvelle a fait des progrès dans l'analyse des corps des trois regnes, elle a beaucoup éclairé la matiere médicale, & elle a détruit un grand nombre d'erreurs qui altéroient cette partie de la médecine. C'est elle qui a fait connoître l'insolubilité des pierres précieuses, du crystal de roche, & des terres argileuses dans nos

*Et d'employer les Médicamens.* 47

humeurs. Elle a démontré l'identité de toutes les matieres calcaires, & la nécessité de ne se servir que de la plus pure. Par son moyen, on a mieux connu les substances salines, & sur-tout la magnésie, & les sels neutres dont elle fait la base; on n'a plus employé le même sel sous plusieurs dénominations, & en lui attribuant des propriétés différentes. Elle a sur-tout appris dans ces derniers temps, que les os fossiles des quadrupedes & des poissons, tels que l'unicornu, les glossopetres, n'étoient point des absorbans, comme on le croyoit autrefois, puisqu'ils sont composés d'acide phosphorique & de chaux, & que cette espece de sel neutre phosphorique calcaire ne peut être décomposé par les acides des premières voies. Elle a prouvé que les véritables absorbans calcaires du regne minéral formoient avec les aigres de l'estomac, un sel neutre amer, qui devenoit purgatif. L'usage des alkalis & des acides en médecine, est devenu plus

sûr & plus éclairé depuis que des expériences chimiques répétées, ont fait connoître la maniere dont ces sels agissent sur nos humeurs, & en particulier sur le sang, la lymphe & la bile. La propriété antiseptique des acides bien démontrée par PRINGLE (1) & MACBRIDE (2), est devenue plus authentique, & en a fait multiplier l'usage avec beaucoup de succès. On a beaucoup mieux connu l'action des alkalis concentrés & dans l'état de pierre à cautere, depuis qu'on a découvert qu'ils agissoient en dissolvant la substance même de la peau, & en formant avec elle une combinaison chimique particuliere. On fait, d'après la nature gazeuse & caustique de l'alkali volatil pur ou fluor, combien

---

(1) Observations sur les maladies des armées, &c., par M. PRINGLE, seconde édition, Paris 1771. 2 vol. in 12.

(2) Essais d'expériences traduits de l'anglois de DAVID MACBRIDE. Paris 1766.  
son

*Et d'employer les Médicamens.* 49

son administration exige de précautions, & quelle est l'action vive & pénétrante qu'il exerce sur nos organes. La nature des poisons minéraux ayant été bien établie par les recherches exactes de la Chimie, on a bientôt eu les véritables moyens de s'opposer à leurs dangereux effets, en les dénaturant & en leur faisant perdre leur causticité : ce service a été rendu à la médecine par feu M. NAVIER (1). C'est encore la chimie moderne qui a trouvé l'art de purifier l'air altéré, d'en obtenir un plus respirable & beaucoup plus pur que celui qui constitue l'atmosphère ; c'est à elle que l'on doit l'usage de l'air fixé des Anglois, ou acide crayeux des Chimistes François, dans les maladies putrides (2).

---

(1) Contrepoisons de l'arsenic, du sublimé corrosif, du verd-de-gris & du plomb, &c., par M. P. T. Navier. Paris 1777. 2 vol. in-12.

(2) Voyez les expériences sur l'air de  
Tome I, C

Enfin elle a multiplié les secours que la médecine peut tirer des matieres métalliques; & après avoir instruit les médecins sur la nature des principes contenus dans les eaux minérales, elle leur a fourni des moyens d'en préparer d'artificielles (1), & de leur donner le degré d'activité nécessaire, pour remplir les diverses intentions qu'ils se proposent dans le traitement des maladies. N'est-il pas démontré, d'après les exemples choisis parmi un beaucoup plus grand nombre qu'il seroit aisé de réunir, que la chimie a rendu de très-grands services à la matiere médicale, relativement aux médicamens que fournit le regne minéral, & qu'en poursuivant ces recherches, les médecins chimistes détruiront plusieurs

---

M. PRIETSLY, traduction de M. GIBELIN,  
Paris 1777 à 1780. 5 vol. in-12.

(1) Voyez Opuscules chimiques de M.  
BERGMAN, tradyites par M. DE MORVEAU.

*E. d'employer les Médicamens.* 51

autres erreurs qui subsistent encore dans cette partie de l'histoire des médicamens, & découvriront d'autres vérités importantes. Pour prendre une idée encore plus grande de l'importance de la chimie pour la matière médicale du regne minéral, on peut consulter l'ouvrage posthume de M. ROUX (1), qui peut être regardé comme un commentaire très-détaillé & très-bien fait de NEUMANN. Il est bien malheureux que le médecin de Paris, dont les connoissances sur la matière médicale chimique étoient très-étendues, n'ait pas pu poursuivre son projet, & que la mort l'ait enlevé au milieu de ses travaux.

---

(2) Histoire naturelle chimique & médicale des corps des trois regnes de la nature, ou Abrégé des œuvres chimiques de M. GASPARD NEUMANN, par feu M. ROUX, docteur de la faculté de médecine de Paris, professeur de chimie. Paris 1781, un vol. in-4°.

C ij

La chimie a rendu d'aussi grands services à la matiere médicale du regne végétal : c'est particulièrement sur cet objet , que NEUMANN , GEOFFROY & CARTHEUSER ont porté leurs recherches. L'analyse par l'eau & par l'esprit de vin leur ont appris combien il y avoit d'extrait , de mucilage , ou de résine dans chaque matiere végétale qu'ils ont examinée ; & ils ont souvent trouvé un rapport direct entre cette espee d'analyse & la vertu des médicamens. On a pensé , d'après cela , qu'un examen pareil fait sur une substance quelconque , pouvoit servir à faire connoître ses vertus , & à éclairer sur son administration en médecine. Il est impossible de nier que la chimie n'ait beaucoup contribué à avancer cette partie de la matiere médicale , puisque chaque principe immédiat des végétaux qu'elle apprend à en séparer , sans qu'il ait subi d'altération , a une vertu médicinale , particuliere & constante. Ainsi , tous les suc des plantes vertes sont



*Et d'employer les Médicamens.* 53

apéritifs, favoneux & dépurans ; tous les fels essentiels font incififs, pénétrans, débiftruans, &c. ; les extraits favoneux jouiffent à peu près des mêmes propriétés ; les extraits amers font ftomachiques, toniques, anthelmintiques ; les mucilages font nourriffans & adouciffans ; les huiles graffes, bien fraîches, adouciffent, lubrifient les intefins, & calment les douleurs ; toutes les huiles essentielles, au contraire, font toniques, échauffantes, ftimulantes, & même occasionnent de l'inflammation ; les réfines font de plus purgatives, & quelques-unes même corrofives ; elles ont en même temps la qualité antifeptique dans un degré très-marké. Si l'un de ces principes eft plus abondant que l'autre dans une plante ou une partie quelconque d'un végétal, il eft aifé, d'après une analyfe, de foupçonner qu'elle doit être fa vertu, fur-tout en réuniffant à ce travail, les autres connoiffances dont nous parlerons plus bas.

On a objecté, à la vérité, qu'une

C ij

analyse, quelque exacte qu'elle fût, ne pouvoit faire connoître pourquoi le quinquina guériffoit les fievres, pourquoi l'opium faisoit dormir, pourquoi l'ivraye, la jusquiame, la belladone occasionnoient des troubles nerveux plus ou moins forts: mais nous avons un grand nombre de réponses à cette objection.

1°. Quoiqu'on n'ait point encore trouvé de rapport immédiat entre les principes de quelques végétaux & leurs vertus, il n'est pas décidé qu'on ne le trouvera pas quelque jour; ce n'est point une raison pour décourager les travailleurs, & pour les arrêter dans la carrière qu'ils veulent parcourir. S'il falloit toujours qu'il existât une utilité immédiate dans les travaux des sçavans, on devoit commencer par oublier & regarder comme nuls au moins les deux tiers de leurs recherches: & de ce qu'on n'a point encore découvert de liaison entre la variété des saisons, les influences des météores, & les maladies qu'elles occa-

*& d'employer les Médicamens.* 55

sionnent, on auroit assurément grand tort d'en conclure que les médecins doivent se passer de thermomètre, de baromètre, & de tous les autres instrumens propres à indiquer les révolutions continuelles de l'atmosphère.

2°. Les médecins praticiens n'auroient pas plus de droit de reprocher aux chimistes le peu d'analogie qu'il y a entre leurs analyses & les vertus des médicamens, puisqu'il faudroit auparavant qu'ils eussent eux-mêmes trouvé la cause des phénomènes qui arrivent dans les maladies, pour qu'on pût connoître celle qui dirige les effets des remèdes; & on sçait qu'à cet égard, ils ont souvent donné le jargon des écoles, ou le bavardage théorique pour des vérités démontrées.

3°. Ce reproche ne peut être fait que sur quelques végétaux, tels que ceux que nous avons cités pour présenter l'objection dans toute sa force; car les praticiens eux-mêmes ont profité & profitent

tous les jours des connoissances chimiques pour juger des propriétés d'un grand nombre de substances végétales. Ils sçavent, d'après les travaux des chimistes, que toutes les plantes ameres font échauffantes & stomachiques; que les aromatiques font toniques & nervines; que les sels végétaux amers font purgatifs; que toutes les plantes fades & nauséuses font laxatives; que celles qui ont une odeur vireuse agissent sur les nerfs. Ils craignent, avec raison, les matieres végétales dont l'odeur est forte & comme tenace, celles qui contiennent beaucoup de résine, & ils employent même des moyens chimiques pour les corriger; tels que les alkalis, qui font des especes de savons avec les sucs résineux, & qui en moderent beaucoup l'activité.

4°. Les expériences relatives à l'analyse des matieres végétales ont été toutes faites dans un temps où cette science n'étoit pas aussi avancée qu'elle l'est aujourd'hui; & il s'en faut de beaucoup,

*& d'employer les Médicamens. 57*

comme je le démontrerai plus bas , qu'elles aient encore l'exactitude qu'on peut y desirer. N'est-il donc pas permis d'espérer qu'un travail entrepris sous des auspices plus favorables , éclairera sur les propriétés médicamenteuses des substances végétales !

Il est encore un autre objet de recherches chimiques plus neuves que les précédentes, sur le principe de l'odeur des plantes. On présume , avec beaucoup de vraisemblance , que des expériences faites , d'après les vues de la chimie moderne sur les fluides élastiques & aériformes , ajouteront beaucoup aux travaux du célèbre BOERHAAVE , sur ce qu'il a appelé l'esprit recteur des végétaux , & aux découvertes de VENEL & de ROUX sur ce même corps. Je traiterai plus en détail de cet objet, en considérant la matière odorante comme principe médicamenteux.

Quant aux médicamens tirés du regne animal, leur histoire & leur administra-

tion, font beaucoup plus éclairées depuis que la chimie s'est occupée à en développer le caractère. Elle a comparé la gelée des parties blanches aux mucilages, la substance fibreuse des muscles à la partie glutineuse, la graisse & la bile aux huiles grasses & aux savons végétaux. C'est d'après les travaux analytiques modernes, qu'on a rapproché le castoreum, le musc & la civette des résines végétales. La chimie a encore appris à refuser sa confiance aux parties osseuses des animaux, dont on faisoit le plus grand cas, en démontrant que leur matière solide étoit un sel phosphorique calcaire, qui ne se dissolvoit point dans nos humeurs, & qui n'avoit aucune espèce d'action sur l'économie animale. Elle a établi que le corail n'étoit qu'une matière calcaire, qui ne pouvoit avoir des vertus différentes de celle de la craie, & qui n'agissoit que comme absorbant. Les bézoards ont bientôt perdu la haute réputation dont ils avoient joui si injustement depuis très-

*& d'employer les Médicamens.* 59

long-temps, lorsque les travaux chimiques n'y ont trouvé que la matière qui fait la base des os. Enfin c'est du laboratoire de plusieurs chimistes, qu'est venu l'art d'extraire différens principes médicamenteux, tels que les gelées, les huiles & les sels volatils antispasmodiques, l'extrait de bile, les bouillons médicamenteux, les chaux d'écaillés d'huître, de coquilles d'œuf, & plusieurs autres médicamens chimiques, dont nous parlerons en détail dans la quatrième Section de cet ouvrage. On doit concevoir encore beaucoup d'espérance des travaux que l'on peut entreprendre sur cet objet; la carrière est ouverte à tous les chimistes, & elle doit sur-tout être parcourue par les médecins qu'elle intéresse particulièrement. Déjà M. THOUVENEL, frappé du programme important proposé en 1778 par l'académie de Bordeaux (1), a ébauché l'analyse de

---

(1) Mémoire médico-chimique sur les  
C vj.

plusieurs des substances animales médicamenteuses ; ce qu'il a fait dans ce genre, doit avertir les chimistes que la voie des découvertes est préparée, & que c'est une mine où ils peuvent puiser des richesses immenses pour la médecine.

Si l'on ajoute à ces détails, l'utilité des connoissances chimiques, pour celles qui sont relatives au physique de l'homme, à l'altération de ses humeurs, & sur-tout pour apprécier la réaction des diverses matières que les médecins mêlent ensemble dans leurs formules, & d'après laquelle il peut résulter ou des remèdes sans action, ou des médicamens trop actifs, & quelquefois même de véri-

---

principes & les vertus des substances animales médicamenteuses, qui a remporté le prix en 1778, au jugement de l'Académie royale des Sciences, Belles-Lettres & Arts de Bordeaux, par M. THOUVENEL, Docteur en Médecine, &c. Bordeaux 1779. in-4°.



*& d'employer les Médicamens.* 61

tables poisons, on conviendra qu'il est impossible de se passer de l'étude de la chimie moderne, lorsqu'on veut se livrer à la pratique de la médecine, & qu'on risqueroit, sans cette étude, de commettre continuellement des erreurs, qui pourroient même quelquefois être très-nuisibles. Les apothicaires sont souvent témoins de ce défaut de connoissances chimiques, lorsqu'ils exécutent les formules de plusieurs médecins, même parmi les plus recommandables, qui ont cru pouvoir négliger cette partie de leur art. Ils voient prescrire tous les jours des matieres qui ne peuvent se mêler ensemble, d'autres qui se décomposent mutuellement, d'autres qui, par leur combinaison, donnent naissance à des nouveaux composés, dont le médecin ne s'est peut-être pas douté (1); ils

---

(1) Dans la sixieme Section de cet ouvrage, je citerai plusieurs exemples de ces

observent dans la préparation des médicamens magistraux, des altérations, des précipitations, des changemens de couleur, d'odeur, de consistance que les praticiens ne prévoient pas toujours, & dont ils sont eux-mêmes étonnés, lorsqu'ils voient leurs formules exécutées. C'en est sans doute assez pour faire sentir la nécessité d'étudier la Chimie, même en détail, lorsqu'on se livre à l'art important de soulager les hommes, dans les maladies qui les affligent.

---

erreurs dont il faut bien se garder dans la prescription des formules, & que j'ai vu commettre par des médecins d'ailleurs très-instruits. C'est en faisant connoître les fautes les plus familières, que j'espère mettre les jeunes médecins dans le cas de les éviter.

## ARTICLE III.

*De l'utilité de l'observation clinique pour  
la matiere médicale.*

De toutes les connoissances nécessaires à l'étude de la matiere médicale, l'observation des effets des médicamens sur le corps humain, faite au lit des malades, est sans doute la plus importante & la plus immédiatement utile ; elle pourroit même à la rigueur guider seule le médecin dans l'administration des remedes. En effet, ce n'est jamais d'après les propriétés chimiques seules, ni l'histoire naturelle d'une substance, que les Praticiens l'employent comme médicament, & ils comptent beaucoup plus sur les observations de ceux qui les ont précédés, que sur toutes les idées théoriques des naturalistes & des chimistes. Mais quelle obscurité ne trouve-t-on point dans cette partie de la médecine, qui ne mériteroit une grande confiance, qu'autant qu'elle seroit de l'exactitude la plus scrupuleuse ? Que de

volumes sur les prétendues propriétés des minéraux, des plantes & des animaux? Qu'il y a loin des promesses & des espérances présentées dans la plupart des auteurs de matiere médicale, avec ce qu'on observe tous les jours sur les vertus des médicamens? Combien de panacées vantées par les médecins de tous les âges, manquent tous les jours, entre les mains des praticiens, les effets qu'ils étoient en droit d'en attendre, d'après les historiens de ces remedes presque universels? N'est-ce pas là la véritable raison du septicisme reproché à plusieurs médecins, & n'étoit-il pas, jusqu'à un certain point, mérité, d'après ce qu'ils observent sur l'action des médicamens? Mais n'est-il pas plutôt très-vraisemblable que cela dépend de la crédulité des auteurs, & de la maniere peu exacte avec laquelle ils ont écrit? Tous les faits vrais ou faux qu'on a pu recueillir, toutes les erreurs populaires fondées sur l'ignorance & les préjugés, font la base des premiers ou-

*& d'employer les Médicamens.* 65

vrages de matiere médicale. Les auteurs qui ont travaillé depuis, ont copié les premiers, & ils ont été eux-mêmes copiés par ceux qui les ont suivis ; de forte qu'on doit attribuer à cette continuation les incertitudes, les erreurs, les absurdités même qu'on trouve dans tous les livres de cette classe. Cependant les médecins ont continué à administrer des médicamens ; ils ont peu à peu distingué ceux qui avoient un effet constant d'avec ceux dont les propriétés sont rarement les mêmes ; ils ont remarqué sur-tout avec soin les remèdes les plus recommandables, & ils se sont ainsi formé une sorte de matiere médicale qu'ils se communiquent de vive voix, qui ne s'apprend qu'au lit des malades, dans les consultations, dans les boutiques des apothicaires, ou dans les assemblées particulieres des colleges & des facultés de médecine. Il arrive delà, 1°. qu'on simplifie véritablement la matiere médicale, quand on se livre à la pratique, & qu'on ne prend plus

que l'observation clinique pour guide; 2°. qu'on se forme ainsi un certain courant, un ensemble particulier de quelques remèdes simples ou composés, qui suffisent dans tous les cas, & qui remplissent toutes les indications; 3°. mais qu'il en est de cet art de simplifier l'administration des médicamens, comme de tous les arts mécaniques, sur lesquels les possesseurs n'écrivent rien, & qu'ils ne font que communiquer à des apprentifs; 4°. qu'en conséquence les jeunes gens qui se livrent à l'étude de la médecine, & qui ne participent point à cette amélioration pratique, sont toujours obligés de lire un grand nombre d'auteurs sur la matière médicale, & que fatigués par l'appareil effrayant de l'arsenal médicamenteux, ou ils n'en retiennent plus rien, lorsqu'ils vont auprès des malades, ou ils prodiguent les remèdes avec une confiance dont ils sont bientôt la dupe.

Il est donc très-nécessaire de les avertir d'être en garde contre les éloges qu'ils

*& d'employer les Médicamens. 67*

trouvent sur la plupart des remedes , dans les auteurs qui en ont écrit l'histoire , & de ne jamais se fier aux propriétés qui leur sont attribuées, sans avoir recours à l'expérience. Cette maniere d'étudier la matiere médicale est, à la vérité , très-longue , puisque c'est l'étude de toute la vie ; mais il y a un moyen de l'abréger , & c'est celui que je mettrai en pratique dans tout cet ouvrage. Ce ne sera pas en copiant les auteurs , & en perpétuant ainsi les erreurs anciennes ; mais en prenant l'histoire des propriétés des remedes, dans les ouvrages des Médecins observateurs , dans ceux qui ont été écrits sur des maladies particulieres , en consultant les praticiens qui ont exercé la médecine avec gloire pendant long-temps , & en réunissant les lumieres que tous ceux qui m'ont précédé pourront me fournir sur cet objet. Telle est, si je ne m'abuse, la seule ressource qu'il y ait pour faire connoître les vertus des médicamens, & pour distinguer sur-tout la vérité , & la faire,

pour ainsi dire , réjaillir de la source même des préjugés , des erreurs , des fausses opinions qui l'ont presque toujours altérée jusqu'ici. Les jeunes médecins, en attendant que ce grand objet soit rempli, ( car je ne puis ni ne dois me flatter de le remplir convenablement ) , ont une ressource précieuse ; celle de n'employer que peu de remèdes , de confier le plus souvent à la nature , ce qu'ils ne feroient que très-mal avec les médicamens , & de se souvenir que les plus grands praticiens ont presque toujours eu à se louer davantage de la médecine expectante , que de la médecine active.

Il est encore une cause de l'incertitude qui regne dans les ouvrages de matiere médicale, relativement aux vertus des médicamens. C'est qu'on y traite toujours cet objet d'une maniere isolée ; on indique leurs propriétés en général, on ne les applique point assez aux maladies ; ce seroit cependant de cette application immédiate & faite avec soin, que les jeunes



*& d'employer les Médicamens.* 69

Médecins reireroient sans doute le plus d'avantages. Cette réflexion m'a frappé dans tous les auteurs qui ont traité cette partie de la médecine ; on y donne l'histoire de l'instrument en général & de sa manière d'opérer, & l'on ne fait qu'indiquer les cas & les circonstances où l'on peut s'en servir ; mais sans entrer, comme il me semble que cela est nécessaire, dans tous les détails relatifs aux circonstances particulières, où il peut convenir employé de telle ou telle façon. En un mot, on isole, on détache trop l'histoire des médicaments, de l'histoire des maladies ; on en fait un traité particulier de physique qu'il est ensuite très-difficile de rapporter aux diverses affections du corps humain, & telle est sans doute la raison pour laquelle les jeunes médecins sont si embarrassés pour le choix des médicaments qu'ils doivent prescrire à leurs malades, lorsqu'ils commencent à pratiquer la Médecine. J'espère réussir à faire cesser cette difficulté, en fixant les idées sur le

rapport des remèdes avec la nature & les variétés des maladies, dans la seconde section où je m'occuperai des vertus des médicamens en général. Je crois contribuer encore au même avantage, en choisissant pour l'histoire particulière des substances médicamenteuses, simples, composées ou mêlées, celles qui pourront remplir toutes les indications possibles, & auxquelles une observation constante doit faire donner la préférence, & en présentant dans plusieurs tables que je placerai à la fin de tout l'ouvrage, & qui en feront le résumé, les remèdes qu'on emploie avec le plus de succès dans telle ou telle affection, à tel ou tel âge, dans des circonstances plus ou moins différentes, &c. ainsi que leur disposition par ordre de vertus, d'histoire naturelle, de propriétés chimiques, &c.

Je ne puis m'empêcher, avant de terminer cet article, de faire observer encore que cette partie de la matière médicale, qui est la plus importante de

*& d'employer les Médicamens.* 71

toutes, est en même temps la plus incertaine & la plus négligée. Il n'y a en effet que très-peu de médicamens dont on ait apprécié convenablement les vertus, & que l'on puisse administrer avec assez de confiance pour n'avoir rien à craindre, & pour avoir au contraire à espérer de leur action. Excepté les émétiques & les purgatifs, quelques antispasmodiques, plusieurs antiseptiques, les rafraîchissans & les délayans en général, connoît-on quelque chose de bien exact & de bien satisfaisant sur la foule de tous les médicamens qui remplissent les dictionnaires, les matieres médicales, les pharmacopées? Que deviennent, à cet examen rigoureux, & que peu de personnes se font cependant avisées de faire jusqu'aujourd'hui, les vertus si nombreuses que les compilateurs ont réunies sur les plantes dont ils ont traité; sans parler des auteurs qui ont écrit très-anciennement sur cette partie de la Médecine, qu'on parcoure l'ouvrage de

*L'Art de connoître*

DORSTENIUS, Médecin Allemand, publié vers le milieu du feizieme fiecle (1), on trouvera, à l'article de chaque fimple, un énoncé d'un grand nombre de vertus prefque miraculeufes; de forte que s'il falloit en croire les auteurs, d'après lesquels il dit, dans fa préface, avoir fait fon livre, on n'auroit eu befoin que d'une douzaine de remedes dont il y eft fait mention, & cependant il a parlé de près de douze cens plantes. Quelle pauvreté réelle au fein d'une apparence auffi faftueufe de richeffe! N'est-il pas étonnant de trouver encore ces prétendues propriétés, je dirois prefqu'occultes, dans le

---

(1) *Botanicon continens herbarum aliorumque fimplic. quorum ufus in medicinis eft, descriptiones & icones ad vivum effigiatas, ex præcipuis tam græcis quàm latinis auctoribus jam recens concinnatum, &c. auctore Theodorico Dorstenio, medico, Francofurti 1549. Petit in-folio.*

livre

*& d'employer les Médicamens.* 73

livre de G. BAUHIN, si recommandé, & sur-tout de voir ce livre entre les mains de quelques Chirurgiens de village, ou de femmes, qui, d'après cet auteur, se mêlent d'administrer des médicamens. Que de copistes n'a pas eus DIOSCORIDE, & que d'erreurs son ouvrage n'a-t-il pas ainsi perpétuées, malgré les éloges que lui donne GALIEN, & la préférence qu'il lui attribue sur PAMPHILUS, HERACLIDE, CRATEVAS & MANTEIAS, qui ont écrit fort anciennement sur la vertu des médicamens, & auxquels il reproche d'avoir ajouté foi aux enchantemens, à la magie, &c. (1). J'ose dire qu'on retrouve encore dans presque tous les Auteurs qui ont écrit depuis G. BAUHIN, des traces des rêveries & des erreurs anciennement accréditées, & que cette branche de la Médecine en est encore infectée. Je citerai en particulier CHOMEL.

---

(1) GALENUS *de simplic. medicam.*

Tome I,

D

Son Traité des Plantes usuelles, généralement estimé, est cependant plein de détails sur des propriétés singulières & nullement démontrées dans les Végétaux. GEOFFROY & beaucoup d'autres ne font point exempts de ce défaut. Une confiance aveugle & une crédulité outrée pour les livres des anciens, que nous ne sommes pas sûrs d'entendre, ont multiplié les médicamens, & ont été la cause de l'incertitude où nous sommes aujourd'hui sur les prétendues vertus de beaucoup d'entr'eux. J'exposerai dans un chapitre particulier les moyens que je crois propres à épurer, pour ainsi dire, & à éclairer la matière médicale.

---

### CHAPITRE III.

*De l'histoire de la matière médicale.*

LE luxe dangereux & inutile de la matière médicale, n'a été le fruit que d'une longue suite de siècles. L'histoire

*& d'employer les Médicamens.* 75

des médicamens, relative à l'époque où chacun d'eux a été employé pour la première fois, n'a encore été faite par personne, sans doute parce que, d'une part, elle présenteroit un grand nombre de difficultés insurmontables, & que, de l'autre, elle ne procureroit pas de grands avantages. Il paroît d'ailleurs que les anciens n'attachoient pas un aussi grand mérite à ces trouvailles de remèdes, qu'on le fait aujourd'hui, & les véritables découvertes de ce genre, faites depuis deux siècles, ne pourront plus se perdre, puisqu'on les consigne toutes dans des ouvrages particuliers. A cet égard, l'obscurité des livres & de la nomenclature des anciens nous empêche souvent de reconnoître l'état de leur véritable richesse médicamenteuse, ce qui est encore un obstacle pour écrire l'histoire des médicamens.

On conçoit, d'après toutes ces raisons, que ce que je me propose de dire sur cet objet sera moins l'histoire des médi-

D ij

camens en particulier, que celle de la marche générale de la matiere médicale; ce fera un extrait de la partie de l'histoire générale de la Médecine, qui s'occupe des remedes; & en ne saisissant que les grands traits de cette histoire, il en résultera une esquisse qui suffira pour prendre une idée des progrès des connoissances humaines, relatives à la guérison des maladies.

L'origine des premiers médicamens employés est toute aussi obscure que celle des maladies en général. Les premiers hommes, exposés à peu de maux, n'ont pas eu besoin de remedes. On pense avec raison que la découverte des médicamens a été due au hasard, comme celle de tous les arts humains. Quelques Auteurs croient aussi que l'instinct y a contribué; beaucoup veulent que l'homme ait été instruit par les animaux: c'est ainsi qu'on attribue assez ridiculement l'honneur de la premiere saignée au cheval marin, & que PLINE & CÆLIEN regardent l'*Ibis*



*& d'employer les Médicamens. 77*

des Egyptiens, qui paroît être une espece de cigogne, comme l'animal qui a appris à l'homme l'usage des clysteres, &c.

Il faut sans doute compter aussi pour beaucoup, dans l'administration des premiers remedes, la suite nécessaire des réflexions que l'observation des malades a fait faire. On voyoit un homme soulagé après un vomissement, une évacuation par bas; il étoit naturel que cette observation conduisit à imiter les mouvemens de la nature, & l'on peut dire que telle a été l'origine des vomitifs & des purgatifs. Mais ces premiers remedes n'étoient administrés, pour ainsi dire, qu'au hasard. Chez les Chaldéens & les Babyloniens, on exposoit les malades aux regards des passans; ces derniers les considéroient attentivement; & en comparant leur état avec ce que les circonstances leur avoient déjà offert d'ailleurs, ils conseilloient des remedes qui avoient réussi dans des cas pareils; c'étoit chez ces peuples anciens une obligation.

D ij

imposée par la commiseration & le patriotisme. Bientôt on mit à profit les observations ; on les inscrivit avec les remèdes sur des tables que l'on exposoit dans les temples, comme un objet de première vénération, & chacun alloit chercher dans ce lieu le moyen de rétablir sa santé.

Les Egyptiens ont recueilli & cultivé avec beaucoup de soin les sciences & les arts qui leur ont été apportés de l'Orient. Mais comme les prêtres étoient chargés de la médecine, suivant *DIODORE* de Sicile, & qu'ils mêloient la superstition & le mystère à tout ce qu'ils faisoient, on ne fait pas exactement de quels remèdes ils se servoient. *HÉRODOTE* assure que les Médecins Egyptiens étoient très-multipliés, & que la médecine étoit divisée en un grand nombre de branches. *ISOCRATE* prétend que leurs remèdes étoient très-simples & nullement dangereux. Une tempérance extrême, l'eau du Nil dont ils faisoient grand cas, l'usage fréquent des

*& d'employer les Médicamens.* 79

clysteres, quelques boiffons purgatives, la diète sévere, les bains, les frictions, l'extrême propreté, voilà ce qui composoit leur matiere médicale, ou au moins ce qui a passé jusqu'à nous, d'après les ouvrages d'HÉRODOTE, de DIODORE de Sicile, de DIOGENE LAERCE & de PLUTARQUE. Il est cependant fait mention d'une composition pharmaceutique égyptienne, fort célébrée par HOMERE, sous le nom de *Népenhès*, comme très-propre à prévenir la tristesse. Ce *Népenhès* a, dit-on, été apporté d'Egypte par HELENE. Les uns veulent que ce soit une infusion de bourrache dans le vin; d'autres, une infusion d'aunée *helenium*; c'étoit l'opinion de PLINE; OLAUS BARCHIUS croit que c'étoit un mélange d'opium & de datura, deux remedes naturels à l'Egypte, & JAMES penche pour cette opinion. Quoiqu'il fût défendu d'exercer la médecine en Egypte, sans être du college sacerdotal, le peuple s'en méloit aussi; ce pays étoit plein de Médecins,

D iv

& chaque famille avoit ses remedes évacuans & purgatifs particuliers. Ces vérités constatées par tous les Historiens anciens, nous apprennent qu'il y a beaucoup de rapport entre la Médecine ancienne & celle de nos jours. Le peuple se ressemble par-tout, & il n'aura jamais des idées assez justes sur cette science, pour n'écouter que les Médecins de profession.

L'histoire de la Médecine, chez les Grecs, nous fournit des détails plus exacts sur les médicamens. On sçait que les sciences en général, & la Médecine en particulier, leur sont venues de l'Egypte. Les Grecs qui vouloient s'instruire, alloient en Egypte pour chercher les connoissances à leur source. Environ 1430 ans avant JESUS - CHRIST, MELAMPE d'Argos guérit les filles du Roi de PRÆTUS, de la folie, avec la racine d'hellébore noir, dont les chèvres lui indiquèrent, dit-on, la propriété. Il leur fit en même temps prendre les bains chauds, & JAMES remarque que c'est le premier

*& d'employer les Médicamens.* 81

exemple des bains & de la purgation. On attribue encore à cet ancien Médecin la guérison de l'impuissance d'IPHICLUS, par le fer dissous dans le vin, ce qui n'est pas dénué de vraisemblance.

Le centaure CHIRON est, après MELAMPE, un des hommes qui posséda le mieux l'art d'employer les remèdes ; il a donné son nom à la centaurée, dont il a découvert les propriétés ; il a fait un grand nombre de disciples, entre lesquels je citerai particulièrement ARISTÉE, CIRCÉ & MÉDÉE, ACHILLE, TEUCER & le fameux ESCULAPE, parce que la matière médicale doit quelque chose à chacun de ces anciens personnages.

LECLERC attribue à ARISTÉE l'art d'extraire l'huile des olives, de préparer le fromage ; deux découvertes qui méritent, sans doute, une éternelle reconnaissance. On le regarde aussi comme l'inventeur d'un suc fameux, retiré d'une plante, connu chez les Grecs sous les noms de *Silphium*, de *Laser*, ou de gomme

D v

de Cyrène , qui étoit fort employé dans la cuisine & dans la médecine. Sa composition étoit déjà inconnue & incertaine du tems de *PLINE* , & il ne paroît point être *Passa-fatida* , comme l'a voulu le docteur *BENTHLEY* contre *MEAD* , puisque , suivant *THÉOPHRASTE* & *DIOSCORIDE* , le silphium de Cyrène avoit une odeur douce & agréable.

*CIRCÉ* & *MÉDÉE* apprirent , dit-on , de *HÉCATE* leur mere , plusieurs préparations vénéneuses faites avec les végétaux. La première fit un usage affreux de cette connoissance ; mais la seconde , représentée comme moins cruelle par les Grecs , employoit beaucoup les bains chauds , & sçavoit rétablir la couleur noire que l'âge avoit fait perdre aux cheveux : telle est la raison de leur réputation de magiciennes.

Il y a beaucoup d'obscurité dans les Historiens sur *ESCUAPE*. Quoique plusieurs Auteurs aient pensé que c'étoit un être fabuleux , les meilleurs Historiens

*& d'employer les Médicamens.* 83

de la Médecine croient qu'il a existé un homme de ce nom (1), qui a cultivé l'art de guérir avec la plus grande gloire. CÉRON & plusieurs Sçavans disent qu'il y a eu trois Esculapes; mais nous ne faisons mention ici que de l'Esculape des Grecs, qui avoit été élevé & instruit par CHIRON, & auquel on a bâti des temples & élevé des autels. Ce grand

---

(1) JAMES pense que ce nom est une épithète de ce fameux Médecin, plutôt que son nom naturel. Il le fait dériver de deux mots Egyptiens *Haskel-ab*, qui signifie Pere de la Science ou de la Sageffe; & les Grecs ont, suivant lui, corrompu ces mots, & changé son nom en celui d'ESCULAPE. LE CLERC admet une autre étymologie; c'est de deux mots Phéniciens, Is COLOPHOT, Homme de couteau, qu'il fait dériver le nom de ce demi-Dieu, parce que son talent principal étoit la Chirurgie. Toutes les opinions peuvent être aussi vraisemblables les unes que les autres, sur un homme dont l'histoire appartient aux temps fabuleux.

Dvj

84 *L'Art de connoître*

homme fut, suivant CELSE, l'inventeur de la Médecine; & GALIEN assure qu'il guériffoit à l'aide des divertifsemens, de la musique, de l'exercice en général & des exercices particuliers, appropriés aux différens cas. Ce feroit donc alors l'inventeur de la gymnastique médicale. On ne sçait rien de plus sur les remedes qu'il employoit.

ACHILLE comme élève du centaure CHIRON, passe pour avoir connu la Médecine. On dit qu'il a donné son nom à la mille-feuille, *Achillea*, qu'il recommandoit, sans doute, dans les blessures, & qu'il a fait beaucoup d'usage du verde-gris. Quant à la prétendue guérison opérée avec le fer de sa lance, on ne peut la regarder que comme une fiction poétique.

TEUCER, autre héros Grec qui se trouva à la guerre de Troye, a aussi laissé son nom à une plante, *teucrium*; & ce nom est resté en botanique. PLINE dit que TEUCER a découvert, dans cette



*E. d'employer les Médicamens.* 85

plante, la propriété de guérir les obstructions de la rate.

C'est de la famille d'ESCULAPE que font fortis les plus grands Médecins de l'antiquité. PODALIRE & MACHAON ses deux fils, qui suivirent les Grecs au siège de Troye, se font acquis une réputation immortelle. Le premier guérit la fille de DAMETE Roi de Carie, d'une chûte considérable, au moyen de la Saignée ; c'est donc à PODALIRE, près de douze cents ans avant JESUS-CHRIST, que remonte la première évacuation artificielle du sang.

Le roi SALOMON, vivant à-peu-près mille & quarante ans avant JESUS-CHRIST, passe pour avoir étudié pendant long-temps, & connu très-bien les propriétés des plantes. L'historien JOSEPH rapporte que la Reine d'Orient lui apporta à Jérusalem le végétal qui fournit le baume.

Le philosophe PYTHAGORE a fait, comme tout le monde le sçait, un grand

éloge du chou ; au reste, il n'a jamais cultivé que la théorie de la Médecine.

ZAMOLXIS, réputé son élève, quoique quelques Auteurs le placent avant lui, jouit chez les Grecs d'une grande réputation. Il attribuoit beaucoup de maux à l'influence de l'esprit sur le corps ; & il guériffoit souvent par des moyens moraux. Plusieurs modernes ont renouvelé cette ancienne pratique (1), & tous les bons Médecins l'affocient à la guérison physique.

EMPÉDOCLE est un des plus fameux élèves de PYTHAGORE ; il vivoit quatre cents trente ans avant J. C. Connoissant bien l'influence des vents sur la santé, il fit cesser une peste qui ravageoit la Sicile, en conseillant de combler des gorges qui donnoient passage au vent chaud & humide du midi. Heureux le

---

(1) Voyez la Médecine de l'esprit, par M. le Camus, Médecin de la Faculté de Paris.

*& d'employer les Médicamens. 87*

Médecin auquel les circonstances permettent de donner de pareils conseils, & d'être utile à un aussi grand nombre d'hommes à la fois.

HERODICUS de Selymbre fit une étude particulière de la gymnastique; après avoir tenu chez lui une Académie où il admettoit la jeunesse à différens exercices, après avoir observé quels étoient les effets de ces exercices sur le corps, il en tira des corollaires pour l'entretien & la réparation de la santé.

DÉMOCRITE d'Abdere n'a jamais été Médecin; quoiqu'il se soit occupé à tirer le suc des végétaux suivant PETRONE, il paroît qu'il le fit plutôt par curiosité que pour préparer des médicamens. On lui attribue la découverte de l'Eau-divine ou *Latex-scythicus*, que SCHULZE croit être l'Esprit-de-vin, d'après la ressemblance de l'épithete *χρυσολαιον*, que les Grecs donnoient à ce fluide, avec le mot *korsfolki* qui, en langue esclavonique, signifie Esprit-de-vin.

Quoique le grand HIPPOCRATE, descendant d'Esculape au dix-huitième degré, soit à la tête de tous les Médecins expectans, il n'a pas laissé cependant d'employer ou de recommander un assez grand nombre de remèdes. CLIFTON dit que, de son temps, on ajouta beaucoup aux remèdes en usage parmi les Médecins de Gnide, qui n'employoient que le lait, le petit-lait, & le suc épais de concombre sauvage. D'après les recherches de plusieurs Auteurs, & particulièrement celles de LECLERC & de JAMES, voici quels sont les principaux médicamens dont on trouve les noms & les propriétés dans ses ouvrages. Une décoction de merceniale avec le miel, le suc de chou, les feuilles de sureau, étoient ses purgatifs doux; pour exciter le vomissement, il faisoit prendre une grande quantité de ces laxatifs, & il prescrivoit de boire par dessus, une décoction de lentille ou d'hyssope avec le miel & le vinaigre. Ses purgatifs violens étoient les deux

*E. d'employer les Médicamens.* 89

hellébore, le peplus, la coloquinthe, les baies gnidiennes, l'élaterium, le cneorum, la scammonée. Le fuc de pavot, la mandragore, la jusquiame en très-petite quantité, étoient les seuls narcotiques dont il faisoit usage. Il a beaucoup recommandé les bains, les fumigations, les gargarismes, les frictions & les onctions. Il conseilloit la saignée au bras, au front, à l'occiput, à l'anus, aux veines de la langue & de la main; il connoissoit même les scarifications & les ventouses. Il se servoit du caustère actuel très-fréquemment, & c'étoit, suivant lui, le plus grand de tous les remèdes; ce qu'il a exprimé dans cet aphorisme.

*Quod medicamentum non sanat, ferrum sanat;*

*Quod ferrum non sanat, ignis sanat;*

*Quod ignis non sanat, incurabile est.*

Il recommandoit beaucoup l'usage du lait, & sur-tout de celui d'ânesse, qu'il

donnoit quelquefois jusqu'à huit pintes pour purger. Il ne négligeoit point ceux de vache, de chevre, & même de jument, avec lequel il faisoit préparer le petit-lait, suivant SCHULZE. Les bains, le vin doux, l'ail, le poireau, le concombre, le melon, le céleri, le fenouil, les cantharides, constituoient les diurétiques qu'il employoit. On ne connoît point de sudorifique proprement dit dans les ouvrages d'HIPPOCRATE; & il avoit recours à plusieurs moyens extérieurs, pour provoquer la sueur. Les couvertures, l'eau chaude versée sur la tête, le vin, tels étoient ses sudorifiques. La tisanne d'orge a différente consistance, la diete, le repos étoient les seuls remedes qu'il mettoit en usage dans la plupart des maladies aiguës, jusqu'à ce qu'il vint des crises, qu'il favorisoit alors par les moyens appropriés à chacune d'elles. Le docteur JAMES a présenté dans une table alphabétique, plus de trois cents médicamens, dont HIPPOCRATE fait

*& d'employer les Médicamens.* 91

mention (1), parmi lesquels cependant j'ai choisi ceux que ce grand homme paroît avoir employés le plus ordinairement. On doit trouver une grande distance entre le petit nombre des médicamens dont j'ai parlé plus haut, & ceux que je viens de citer. On cessera d'être étonné de cette différence, si l'on réfléchit que la médecine d'HIPPOCRATE étoit le résultat des travaux de tous les descendans d'ESCULAPE qui l'ont précédé ; qu'il y a eu dans cette famille des ASCLEPIADES, beaucoup de grands hom-

---

(1) Voyez le Discours préliminaire à la tête du Dictionnaire de JAMES, pag. 36. Comme cet Auteur n'a pas cité exactement les ouvrages d'HIPPOCRATE, dans lesquels il a trouvé les remèdes indiqués, on peut présumer que c'est de tous ses écrits qu'il les a tirés, & conséquemment de ceux de POLYBE, THESSALUS, DRACO, &c. qui, comme on sçait, ont réuni leurs traités avec ceux de leur maître.

mes dont la réputation a cependant été effacée par celui qui fait le sujet de cet article, & que son travail est le fruit des recherches suivies de l'Ecole de Gnide & de celle de Cos, que ses ancêtres avoient fondées, & où il est né quatre cens cinquante-huit ans avant JESUS-CHRIST, sous le regne d'ARTAXERXE longuemain.

DIOCLÈS de Caryste, fameux Médecin de l'antiquité, & qui a suivi de près HIPPOCRATE, avoit une médecine aussi simple que lui, & s'acquit aussi une si grande considération, qu'on l'appella second HIPPOCRATE. Les gargarismes, les frictions, quelques vomitifs, la bete, la mercuriale, la patience, le chou, le miel, l'aunée, étoient les remedes qu'il employoit le plus souvent. CÆLIUS AURELIANUS, qui nous a laissé quelque chose sur la pratique de cet ancien Médecin, nous apprend qu'il guérissoit l'hémoptysie avec la colle de taureau dissoute dans l'eau, la farine & les ortices;



*& d'employer les Médicamens.* 93

dans l'ileus, il faisoit avaler au malade une balle de plomb, ce qui se rapproche du Mercure crud qu'on faisoit prendre il n'y a pas encore très-long-temps, dans cette maladie. On lui attribue une lettre à ANTIGONUS, successeur d'ALEXANDRE, sur les moyens de conserver la santé.

ARISTOTE, contemporain de DIOCLES, ayant donné à son élève ALEXANDRE le grand, l'amour des sciences, c'est sans doute à lui que l'on doit les services rendus à la Médecine par ce Prince. Il ouvrit aux Egyptiens & aux Grecs le commerce de l'Orient; il fut un des premiers qui favorisa l'importation des remedes du levant, & il fit cultiver par une colonie de ses sujets l'aloës dans l'isle de Succotra: aussi n'est ce qu'après la fondation d'Alexandrie, que le suc de cette plante fut employé en Médecine, & décrit par les Auteurs qui se font occupés de cette science.

ERASISTRATE, qui découvrit l'amour

d'ANTIOCHUS pour STRATONICE, seconde femme de SELEUCUS son pere, adopta une méthode de guérir toute différente d'HIPPOCRATE & de ses prédécesseurs. Il avoit la saignée en horreur, il ne vouloit que les purgatifs les plus doux ; il faisoit lier les membres dans les hémorrhagies. GALIEN dit qu'il se servoit du castoreum. Il est assez singulier qu'attribuant la plupart des maladies à la plénitude, il n'eut pas plus de confiance dans les cathartiques. Il regardoit la chicorée comme un des plus grands remedes pour les maladies du bas-ventre ; il a décrit avec minutie la maniere de la préparer. Il s'est fort élevé contre les médicamens très-composés, & les antidotes, qui se multiplioient déjà de son temps ; il ne faisoit usage que des remedes les plus simples. HÉROPHILE, contemporain d'ERASISTRATE, aimoit autant les remedes, que celui-ci en faisoit peu de cas, & il paroît qu'il en employoit beaucoup. Il louoit sur-tout l'hellébore

*& d'employer les Médicamens.* 95

blanc, dont il faisoit un fréquent usage.

Les opinions diverses, qui partagerent les Médecins après HIPPOCRATE, séparèrent ces sçavans en plusieurs branches ou sectes, qui eurent chacune leurs remedes particuliers; de sorte que l'histoire des médicamens & de la matiere médicale, doit suivre ici l'histoire générale de la Médecine, relativement à ces différentes sectes. Celle à la tête de laquelle on range HYPPOCRATE, porte le nom de Secte Dogmatique.

SÉRAPION est regardé comme le créateur de la Secte Empyrique, suivant laquelle la Médecine n'étoit que l'ouvrage de la mémoire, & la comparaison des cas semblables, pour y employer les mêmes remedes. Quoiqu'il ne nous reste aucun écrit de SÉRAPION, CÆLIUS AURÉLIANUS nous en a conservé assez pour connoître les remedes mis en usage par ce fameux Empyrique. Il donnoit des pilules faites avec la semence de jusquiame, Panis & l'opium dans le cholera.

Dans une maladie à peu près semblable, il employoit des pilules composées de fer, de baies gnidiennes, de sel, d'élaterium, de résine, de castoreum & de diagrede. On voit par ce détail que cette dernière préparation est fort ancienne, au moins par le nom. Il avoit beaucoup de remèdes contre l'épilepsie, le castoreum, la scammonée, la cervelle & le fiel de chameau, la fiente de crocodile, le cœur & les reins du lièvre, le sang de tortue, les testicules d'ours, de bélier, &c. Ces derniers médicamens prouvent que cet Empyrisme étoit bien aveugle. CELSE rapporte que SERAPION avoit une préparation fort utile pour la galle, la teigne & les autres maladies de la peau; elle étoit composée de nitre, de soufre & de résine. On doit particulièrement à cette secte un usage fréquent de l'opium, qui étoit tombé en discrédit avant que l'Empyrisme existât.

ASCLEPIADE, qui vivoit 100 ans avant JÉSUS-CHRIST, fut un des plus grands  
soutiens

*& d'employer les Médicamens.* 97

fourtiens de cette secte. Il fit beaucoup d'usage des bains froids ; il avoit trois manieres de guérir, la gestation ou les voitures, la friction & le vin. Il frottoit ses malades à l'excès ; il les enyvroit ; il faisoit promener en voiture les fébricitans. Il employoit souvent la moutarde ou les sinapismes, l'eau salée, l'eau très-froide en grande quantité, les cataplasmes, les onctions, les lavemens ; il avoit rejeté la plupart des remedes internes & sur-tout purgatifs, dont on faisoit beaucoup d'usage avant lui. Il ordonnoit un jeûne absolu pendant quatre jours ; jeûne qu'HÉRACLIDE de Tarente, autre empirique célèbre, portoit jusqu'à sept jours au rapport de CELSE. La matiere médicale des empiriques différoit donc beaucoup de celle des dogmatiques, & cette différence se remarque encore aujourd'hui.

On attribue aussi à quelques femmes de l'antiquité la decouverte de certains remedes. CLÉOPATRE s'occupa des poisons. ARTHÉMISE, reine de Carie, donna,

*Tome I,*

E

## 98 L'Art de connoître

dit-on, son nom à l'armoise, *Artemisia* (1).  
 PLINÉ a parlé de plusieurs femmes qui se sont appliquées à la médecine, & surtout à la recherche des préparations cosmétiques; mais comme il n'y a rien de bien exact sur la matière médicale dans l'histoire connue de ces femmes médecins, je ne m'arrêterai pas davantage sur cet objet.

THEMISON qui vivoit sous le règne d'AUGUSTE, fut le créateur d'une troisième secte, appelée Méthodique. Il attribuoit toutes les maladies au resserrement & au relâchement, *strictum & laxum*. Le Diagrede, l'Aloës, le Castoreum étoient les remèdes purgatifs qu'il adoptoit. Il employoit beaucoup la saignée & l'eau. On le regarde comme le premier qui ait appliqué des sangsues, & il les

---

(1) L'éthymologie de ce mot, d'après le grec *Artemis*, surnom de DIANE, me paroît tout aussi sûre, ou au moins aussi vraisemblable que la première.

*& d'employer les Médicamens. 99*

préféroit, ainfi que les ventoufes, à la fection des veines. Il eft auffi le premier fuivant GALIEN, qui a donné la compofition du Diacod, remede compofé du fuc de pavot & du miel, & celle d'une préparation purgative appellée *Hiera*; plusieurs médicamens compofés font encore décrits fous ce nom dans nos difpenfaires. Il a fait, fur les propriétés du plantain, un ouvrage qui ne nous eft point parvenu. Au refte, s'il faut en croire JUVÉNAL, THEMISON n'étoit pas heureux auprès des malades,

*Quot Themifon agros autumnno occiderit uno.*

THESSALUS, qui vivoit fous Néron, fuivit la doctrine de THEMISON; on ne fait pas s'il introduifit quelques remedes particuliers; on croit qu'il confeilla le premier, pour la guérifon des maladies externes anciennes ou des ulceres, des remedes capables d'altérer les fluides de tout le corps, & de les difpofer pour la guérifon, efpece d'altération qu'il appelloit Métafyncrife. E ij

*L'Art de connoître*

CÆLIUS AURELIANUS, que je citerai comme le dernier des méthodistes, relativement à la matière médicale, est précieux, parce qu'il a donné un extrait de la doctrine de plusieurs anciens médecins, dont les ouvrages ont été perdus. Cet auteur n'a de particulier, par rapport à l'histoire des remèdes, que les divers moyens très-multipliés qu'il a conseillé de mettre en pratique, pour rendre l'air respiré par les malades, relâchant ou resserrant, suivant les différentes circonstances. Il vouloit qu'on choisît les chambres grandes ou petites, hautes ou basses, suivant les cas; il plaçoit les malades dans des grottes & des souterrains; il faisoit mettre sur les planchers des feuilles de vigne, de myrthe, de grenadier, de saule, &c.; on les arrosoit; on faisoit agir des soufflets, des éventails; il pouffoit les précautions jusqu'à prescrire la forme & la nature du lit, des couvertures, fondé sur ce qu'il étoit nécessaire de faire plus d'attention à l'air que l'homme



*& d'employer les Médicamens.* 107.

respire sans cesse, qu'aux alimens ou aux médicamens qu'il ne prend qu'à des intervalles éloignés. Les phyficiens modernes ne doivent point trouver tous ces conseils déplacés & sans utilité. CÆLIUS AURELIANUS s'est fort récrié contre les spécifiques; il trouvoit ridicule, & avec raison, l'usage qu'on faisoit de son temps, du cœur de lièvre, de chameau, des testicules & du *penis* du chien, de la chair de belette séchée, des excroissances des jambes du cheval, dans l'épilepsie. Cependant il se servoit de la farine de lupin, du fiel de bœuf, de l'huile, du vinaigre & de la corne de cerf rapée pour les vers, contre lesquels ces diverses substances passoient dans son temps pour de très-grands spécifiques. Il rejettoit absolument les narcotiques. Il employoit beaucoup les éponges trempées dans l'eau, l'huile chaude & les cataplasmes émolliens, comme de très-bons relâchans extérieurs.

Nous n'avons que peu de connoissances

E ij

sur une autre secte de médecine qui s'est élevée à peu près à cette époque, & que GALIEN appelle Pneumatique, parce que les auteurs qui l'ont formée, attribuoient tout à un esprit particulier. ATHENÉE, ARCHIGENE & ARETÉE sont les trois principaux médecins pneumatiques; ARETÉE paroît avoir employé le premier les cantharides comme vésicatoires.

Il s'éleva dans le même temps une autre secte que les Auteurs Grecs nomment Eclectique, parce que les Médecins qui en étoient, choissoient dans chacune de celles qui les avoient précédés ce qu'ils trouvoient de bon. C'est sans contredit le plus sage parti que l'on puisse prendre, & cette secte sera toujours en vigueur. Je réunis cette classe de médecins avec celle qui avoit reçu des Grecs le nom d'Episynthétique, & dont les fauteurs réunissoient les diverses opinions pour en composer une doctrine mixte.

CELSE, qui vivoit sous TIBERE & sous

*& d'employer les Medicamens.* 103

**AUGUSTE**, avoit beaucoup plus de confiance dans les remedes externes, que dans les medicamens intérieurs. Il n'a parlé que de quelques compositions propres à calmer les douleurs, la toux, à procurer le sommeil & à faciliter l'accouchement. Il a décrit trois antidotes, dont deux ont des noms particuliers, l'un celui d'*Ambrosia*, il l'attribuoit à **ZOPYRE** médecin d'un **PTOLOMÉE**, & l'autre qui est encore connu sous le nom de Mithridate. Il a donné les formules de beaucoup de medicamens chirurgicaux, pour nettoyer les ulceres, les consolider, faire suppurer, guérir les plaies, &c. Tous les médecins savent que c'est un des plus grands écrivains latins, & qu'il est digne du siecle d'**AUGUSTE**, sous lequel il a vécu. **QUINTILIEN** le met à côté d'**HOMERE**, de **PLATON**, de **VARRON** & de **CICÉRON**.

**ANTONIUS MUSA** fit faire usage des bains froids à **AUGUSTE**, & le guérit d'une maladie opiniâtre à l'aide de ce

E iv

secours. EUPHORBE son frere, Médecin de JUBA, Roi de Numidie, reçut de ce Prince, qui aimoit beaucoup l'histoire naturelle, l'honneur de donner son nom à la plante qui l'a conservé encore parmi nous, *Euphorbia*.

— ANDROMACHUS, médecin de NÉRON, a laissé la description d'un grand nombre de médicamens composés, & a inventé la Thériaque. Ce composé étoit appelé de son temps Galène ou tranquille, & n'a pris le nom de thériaque que sous CRITON, du temps de TRAJAN. Tous les nomenclateurs assurent que ce mot est tiré des vipères qui entrent dans la thériaque. ANDROMACHUS décrit ce médicament & ses vertus dans un poëme dédié à NÉRON, & que GALIEN a inséré dans ses œuvres. Les empereurs romains faisoient un si grand cas de la thériaque, qu'on la préparoit à grands frais, & avec beaucoup de soin dans leur palais. ANTONIN en prenoit tous les jours gros comme une fève, & la

*& d'employer les Médicamens.* 105

haute réputation que ce médicament s'est acquise, a engagé plusieurs Médecins à y faire ou des additions ou des corrections. On trouve encore dans plusieurs formulaires les thériaques d'ÆLIUS GALLUS, d'ANTIOCHUS PHILOMETOR, de DÉMOCRATE, d'EUCLIDE, de ZÉNON de Laodicée, &c. Nous verrons par la suite, dans la Section des médicamens pharmaceutiques, que chaque pharmacopée a aussi sa thériaque particulière, & que cette composition a tellement échauffé les esprits, qu'on a préparé des sels, des trochisques, des eaux distillées, &c. qui en retenoient le nom.

GALIEN, l'un des plus fameux médecins de l'antiquité, naquit à Pergame, sous le regne d'ADRIEN, l'an 131 de l'Ère chrétienne. Outre les travaux immenses qu'il entreprit sur HIPPOCRATE qu'il a commenté, & auquel il a ajouté beaucoup, il s'est occupé en particulier de la matière médicale; il a fait plusieurs

E v

voyages pour connoître l'origine de quelques médicamens, & il a très-bien écrit sur l'histoire naturelle & les propriétés des substances simples qu'on employoit de son temps en médecine. Il a plus écrit encore sur les médicamens composés, & c'est de-là qu'est venue la dénomination de cette partie de l'art de préparer les remedes, qu'on appelle Pharmacie Galénique. Il a déduit les propriétés des médicamens, de ce qu'il appelloit les premieres qualités, sçavoir du Froid, du Chaud, du Sec & de l'Humide. Il admettoit quatre degrés dans chacune de ces qualités; on trouvera les médicamens simples rangés suivant cette méthode, & on pourra prendre une idée convenable de cette disposition, dans les tables qui sont à la tête des Commentaires de MATHIOLE sur DIOSCORIDE. Les médecins Grecs, qui ont suivi GALIEN, n'ont rien ajouté à la matiere médicale, quoique plusieurs d'entr'eux aient écrit de longs ouvrages

*& d'employer les Médicamens. 107*

sur la médecine. Tels sont ORIBASE, AETIUS, ALEXANDRE DE TRALLES, PAUL EGINETE, ACTUARIUS, MYREPSUS, &c. ALEXANDRE DE TRALLES a cependant parlé de la rhubarbe, suivant FREIND.

Mais aucun peuple n'a rendu de plus grands services à la médecine, à la chirurgie, & à la matiere médicale en particulier, que les Arabes. Ils ont introduit un assez grand nombre de plantes inconnues aux Grecs & aux Romains. C'est à eux qu'on doit la manne, la casse, le sonnè, les tamarins & les myrobolans. Les quatre premiers sont, comme tout le monde le sçait, les purgatifs les plus employés aujourd'hui, & on en a l'obligation aux recherches des Arabes. Ils imaginerent aussi de varier les médicamens sous un grand nombre de formes; ils sont les inventeurs des syrops, des confectiions, des conserves, des juleps, &c.; & ce n'est pas de ce côté qu'on doit les louer davantage,

E vj

car ils ont plutôt obscurci & enveloppé par ces mélanges, l'histoire des substances médicamenteuses & de leurs propriétés, qu'ils ne l'ont avancée. On leur attribue aussi l'invention de la distillation, & on trouve dans les ouvrages de GEBER, qui nous sont restés, des modèles de quelques appareils distillatoires qu'ils employoient pour préparer plusieurs médicaments. Au reste, on croit que leurs connoissances en ce genre se bornoient à la distillation des huiles & des eaux odorantes. On ne doit pas leur avoir beaucoup d'obligation pour avoir introduit en médecine l'usage des pierres précieuses, des feuilles d'or & d'argent ; mais, ils ont, à la vérité, enrichi la matière médicale du musc, de la muscade, du macis, des clous de girofle, &c. & ils ont conseillé l'usage du mercure à l'extérieur dans les maladies de la peau. Les principaux auteurs Arabes qui ont écrit sur cette partie de la médecine, sont RHAZÈS, AVICENNE auquel est



*& d'employer les Médicamens. 109*

dû le julep arabe ou l'eau rose, MÉSUÉ, AVENZOAR, AVERRHOES & ALBUCASIS. Ils sont les seuls qui s'en soient occupés depuis le 8<sup>e</sup> jusqu'au 13<sup>e</sup> siècle de notre Ere. Quoique d'après ce que je viens d'exposer, il paroisse que la médecine ait de véritables obligations aux Arabes, je crois cependant qu'ils lui ont fait en même temps beaucoup de mal, en multipliant prodigieusement les médicamens, & en enchérissant encore sur les Médecins Romains, dans le mélange informe & irrégulier des remèdes composés. C'est d'après leurs pharmacies, que celles de presque toute l'Europe se trouvent encore grossies & surchargées de compositions indigestes & presque ridicules de toutes les sortes; & si l'on regarde comme prouvé que c'est depuis l'usage de ces remèdes mélangés & monstrueux que l'art de guérir fait si peu de progrès, on sera bientôt convaincu que les Arabes n'ont pas peu contribué à en ralentir la marche.

Comme c'est, suivant BOERHAAVE, aux hiéroglyphes & aux métaphores que ces peuples ont imaginées, aux comparaisons qu'ils ont établies entre les astres, les maladies, les métaux & les remèdes, qu'est due la naissance de la folie alchimique & de la transmutation, on ne peut trouver une autre cause de la folie encore plus extravagante, qui s'empara de la tête des alchimistes sur la médecine universelle.

Telle fut cependant l'origine des remèdes chimiques & de la secte des Médecins chimistes, dont je vais parcourir brièvement l'histoire.

ALBERT LEGRAND en Allemagne, ROGER BACON en Angleterre, voulurent appliquer les premiers en Europe la Chimie à la Médecine, vers le commencement du 13<sup>e</sup> siècle.

A la fin du même siècle, ARNAUD DE VILLENEUVE, né en France, découvrit, dit-on, l'esprit-de-vin, l'huile de térébenthine, les eaux odorantes

*& d'employer les Médicamens.* III  
spiritueuses, & quelques acides minéraux.

C'est particulièrement à RAYMOND LULLE, né à Majorque en 1315, qu'il faut fixer l'époque de la recherche de la Médecine universelle.

Après celui-ci, on doit quelque chose aux travaux de JEAN DE LA ROQUETAILLADE, des deux ISAACS Hollandois, & sur-tout de BASILE VALENTIN; Ce dernier a fait des recherches suivies sur l'antimoine; ayant vu des animaux violemment purgés par des préparations de ce minéral qu'il avoit jettées hors de son laboratoire, il imagina d'employer ces préparations en médecine; & après avoir beaucoup travaillé sur cette substance, il donna un ouvrage sous le titre pompeux de *Char triomphal de l'Antimoine*, dans lequel on trouve l'ébauche de presque tous les remèdes préparés depuis avec cette matière métallique. Il est le premier qui ait admis trois élémens chimiques, le Sel, le Soufre & le Mercure;

il a décrit le sel volatil huileux, qui porte aujourd'hui le nom de SYLVIVS DE LE BOÉ : il vécut dans le 15<sup>e</sup> siecle.

Dans le commencement du 16<sup>e</sup>, BERENGER DE CARPI guérit le premier la vérole avec les frictions mercurielles. Ces cures lui acquirent une fortune immense; & RAMAZZINI a dit avec raison de ce Chirurgien, qu'il a fu véritablement fixer le mercure en or. JEAN DE VIGO employa aussi dans le même temps le précipité rouge dans la vérole & la colique.

Le gayac fut apporté d'Amérique en 1517, la squine & la falsepareille en 1538. La vérole qui infectoit l'Europe depuis près d'une trentaine d'années, fut donc l'époque de nouvelles acquisitions & de nouvelles richesses pour la matiere médicale.

PARACELSE, l'homme qui a le plus excité d'enthousiasme dans ses élèves, naquit dans la Suisse aux environs de Zurich, en 1493. Quoiqu'il se soit

*& d'employer les Médicamens.* 113

conduit comme un véritable fou (1), on ne peut cependant le méconnoître pour

---

(1) En 1527, faisant des leçons publiques à Bâle, il fit brûler dans son école les ouvrages de GALIEN & des Arabes. Il ne voulut pas donner au public le dixième Livre de son *Archidoxa Medicinæ*, parce que c'étoit un trésor que les hommes n'étoient pas dignes de posséder. Appelé auprès d'un malade qui venoit de recevoir les Sacremens, il s'en alla, disant qu'on n'avoit pas besoin de lui, puisqu'on avoit eu recours à un autre Médecin. Il prétendoit avoir une préparation métallique, capable de guérir toutes les maladies. Son fameux Azoth qu'il portoit toujours sur lui, devoit prolonger la vie jusqu'à l'âge de MATHUSALEM. Enfin il disoit qu'on pouvoit guérir à l'aide de paroles constellées. Il affuroit qu'il s'étoit entretenu dans le vestibule de l'enfer avec GALIEN & AVICENNE, &c. C'en est sans doute assez pour caractériser la tournure d'esprit du trop fameux PARACELSE.

un homme de beaucoup d'esprit, & qui a rendu quelques services à la Médecine. Après avoir couru toute l'Europe, & cherché par-tout l'instruction sur l'art de guérir avec une ardeur qui n'a peut-être pas d'exemple, il opéra des cures surprenantes à Bâle & dans plusieurs autres villes, avec l'opium & les préparations mercurielles. Le premier de ces médicamens étoit alors rejeté par tous les Médecins qui, entièrement asservis à la doctrine de GALIEN, le regardoient comme un remède froid au quatrième degré. PARACELSE avoit une grande confiance dans tous les remèdes métalliques. Il expliquoit les propriétés médicinales de beaucoup de substances, d'après leur forme semblable à celle de quelques parties du corps humain; c'est ce prétendu rapport qu'on a appelé, d'après lui, *Signatura* (1), & dont les

---

(1) Suivant cette ridicule doctrine, l'Euphrasie est un remède ophthalmique, à cause

*& d'employer les Médicamens. 115*

anciens Egyptiens avoient aussi fait mention. Ce n'est pas par les Quintessences, les Elixirs, les Alkaests, les Ors potables, &c.

---

d'une tache noire ou prunelle de sa Corolle ; la Dentaire odontalgique par la forme de dents enfilées qu'on observe dans sa racine ; la Pulmonaire bechique, parce qu'elle a une forme, un tissu & des aréoles maculées comme les poumons. Le Citron est cordial en raison de sa forme semblable à celle du cœur ; l'or a la même propriété à cause de sa couleur solaire ; le Cabaret convient aux oreilles & le Satyrium aux parties génitales, parce qu'ils ressemblent à ces organes. Consultez les ouvrages de CROLIUS. Cette doctrine a été appliquée avec plus de vraisemblance, aux substances animales à une autre époque ; mais malheureusement elle est aussi dépourvue de preuves, quoiqu'elle puisse être étayée du système ingénieux de M. DE BUFFON sur les molécules organiques : il y a bien loin de ces théories physiologiques à la pratique de la Médecine.

qu'il a étendu la matiere médicale; mais il a remis en vogue le Nitre, le Soufre, le Mercure, l'Antimoine, le Fer & l'Opium; il a fait connoître l'esprit volatil du Sang, de l'Urine, de la Corne de cerf, &c. Son Liliu est une espece de teinture alkaline très-pénétrante & très-stimulante, & il a excité l'attention des Médecins sur les avantages de la Chimie appliquée à la Médecine. Il est mort en 1541, âgé de 47 ans, dans un cabaret de Saltzbourg, après avoir promis de vivre tant qu'il lui auroit plu.

Van - HELMONT, qui parut environ 90 ans après PARACELSE, n'a guere été moins extravagant pour les prétentions de ses remedes universels; cependant les ouvrages qu'il a donnés, font le fruit de 50 ans d'expériences sur les Végétaux & les Fossiles; & l'on y trouve beaucoup de faits, peut-être trop négligés par les Modernes, sur les médicamens. A cette époque, les remedes



*Et d'employer les Médicamens. 117*

chimiques prirent une grande vogue.

SYLVIVS DELFBOÉ contribua encore à étendre le domaine de la Chimie en Médecine, par les brillantes leçons qu'il fit à Leyde, ainsi que TACKENIUS qui lui succéda. Ces deux hommes ont fait des ouvrages très-estimables sur les médicaments; le dernier a imaginé d'employer les Sels fixes qui portent encore son nom; mais tous deux ont voulu expliquer les phénomènes des fonctions animales & les causes des maladies par les Acides & les Alkalis, les effervescences, les fermentations, & ils ont fait plus de mal que de bien à la Médecine & à la Chimie: à la Médecine, en prescrivant à leurs Eleves une pratique fondée sur ce système; à la Chimie, en éloignant de cette science, & en indisposant contre elle beaucoup de bons esprits qui, lorsque la Secte chimique a cessé d'être en vigueur, se sont élevés contre les connoissances chimiques, & ont prétendu qu'elles étoient

plus nuisibles qu'utiles à l'art de guérir (1).

Plusieurs Médecins, convaincus par les succès de PARACELSE & de ses Elèves, de l'utilité des remedes chimiques, s'occupèrent à l'envi de la préparation de ces médicamens; & ce fut à la folie

---

(1) Voyez les Lettres de GUY PATIN; où il décrit les remedes chimiques. Il y a eu un temps où l'aversion pour ces médicamens étoit répandue, même dans le monde, & où les malades refusoient de s'en servir. Les hommes qui, parmi les Médecins, ne se sont occupés qu'à voir des malades, ont souvent été les détracteurs des découvertes faites par les Savans; mais heureusement cet esprit de domination de la part des Praticiens, disparoit peu à peu; & beaucoup de Médecins, livrés entièrement à la pratique, profitent aujourd'hui des lumieres & des travaux de ceux qui joignent à la pratique le travail du cabinet, dans l'espoir de reculer les limites de cette science.

*& d'employer les Médicamens.* 119

de cet Enthoufiaste, qu'on dut les ouvrages utiles & eftimables de CROLIUS, de QUERCETAN, de GLASER, d'HARTMAN, de SCHRODER, de LEMERY, de LUDOVIC, de MYNSICHT, de GLAUBER, de LE FEVRE, de LE MORT, de CHARAS, que je réunis tous fans avoir égard aux époques différentes où ils ont écrit; mais en ne faifant attention qu'à l'objet de leurs ouvrages. L'Antimoine, le Mercure, le Fer, les Matieres Salines, les Subftances Végétales & Animales furent les fujets d'un grand nombre de travaux entrepris pour découvrir de nouveaux remedes; le Kermès minéral, le Fondant de ROTROU, le Tarre fibié, le Sel acéteux mercuriel, le Sel fédatif, le Sel de SAIGNETTE, l'Efprit de MINDERERUS, les Ethers, &c. font autant de découvertes dues aux recherches chimiques, & dont la plupart s'emploient avec le plus grand fuccès pour la guérifon des maladies. A mefure qu'on s'eft appliqué à cette partie

nouvelle & importante de la Chimie, on a renoncé peu à peu aux prétentions de SYLVIVS, de TACKENIVS, de WILLIS, relativement à la cause chimique des maladies, & l'on a cessé de se conduire dans la pratique, d'après une théorie aussi dénuée de vraisemblance & aussi trompeuse. Le plus grand mal que la Secte chimique ait fait à la Médecine, a été l'usage multiplié des Sudorifiques, des Alexiteres, des Bézoardiques que cette théorie a introduit dans la pratique, pour dissiper & volatiliser de prétendues qualités funestes, qui, suivant cette doctrine, altéroient les Esprits animaux & le sang.

La découverte de la circulation du sang, faite par le célèbre HARVEY au commencement du 17<sup>e</sup> siècle, fut l'époque d'une nouvelle Secte en Médecine; on ne songea plus qu'à appliquer cette découverte à l'histoire des maladies & à leur curation. Cette application nécessita celle de l'Hydraulique aux mouvemens

vemens des humeurs dans leurs canaux, & la Secte des Mécaniciens prit le dessus. Toutes les maladies ne furent bientôt aux yeux des Médecins, que des suites de l'épaississement des fluides, de l'obstruction des petits vaisseaux démontrés par les injections de RUYSCH (1), &c. Les remedes changerent aussi, & la matiere médicale prit une autre forme. On n'eut plus de confiance que dans les Délayans, les Dissolvans, les Défobf-

---

(1) Cette théorie, fondée sur la multiplicité des vaisseaux, auroit du acquérir de nouvelles forces dans ces derniers temps où l'art des injections est porté beaucoup plus loin, que du vivant de RUYSCH, Cependant la théorie mécanique perd tous les jours de ses partisans, & l'on revient peu à peu à celle des anciens entièrement étayée sur l'observation des phénomènes naturels, & dépouillée de toutes les subtilités que les différentes Sectes y avoient insensiblement introduites.

truans; la Saignée fut pratiquée avec beaucoup plus de confiance & beaucoup plus fréquemment. BOERHAAVE & HOFFMAN, qui ont tous les deux écrit sur toute la Médecine, ont étendu cette doctrine, & la pratique de presque tous les Médecins de l'Europe, a été assez long-temps fondée sur ces principes (1). Ce n'est cependant que sur le traitement des maladies aiguës, que cette théorie mécanique a influé, & on peut assurer qu'elle a beaucoup moins nui que les précédentes aux progrès de la Médecine; elle a même servi à démontrer le danger des Echauffans & des Sudorifiques, dont on faisoit auparavant un si grand usage dans ces affections. Quant aux maladies chroniques, la doctrine des Méchaniciens n'en a pas beaucoup éclairci l'histoire; & BOERHAAVE, en disant que les remèdes qu'on emploie pour les

---

(1) Voyez BOERHAAVE, *Oratio secunda, de usu ratiocinii mechanici in Medicina.*

*& d'employer les Médicamens.* 123

traiter, peuvent se réduire aux Eaux minérales, aux Sels, aux Diaphorétiques doux, au Savon, au Mercure, au Fer, aux Végétaux & à l'exercice, a fait l'histoire exacte de l'empyrisme ordinaire dans ces maladies.

L'art n'étant pas toujours heureux dans la guérison de ces affections, les Médecins de notre âge ont cherché de nouveaux remèdes pour les combattre avec plus d'efficacité. STORCK a commencé à proposer la Ciguë; on a ensuite eu recours à la Jusquiame, à l'Aconit, au Napel, au Phytolacca, à la Laitue vireuse, & on augmente tous les jours le nombre de ces poisons transportés dans la classe des remèdes. L'intention des Médecins qui les proposent, est sans doute louable, & leur objet est d'être utiles; mais leurs vues seront-elles remplies par les médicamens vireux? L'exemple des premiers mis en vogue par STORCK, & qui ont si peu réussi dans nos climats, ne devrait-il pas

F ij

diminuer des espérances conçues peut-être trop légèrement? Ne peut-on pas regarder ces substances engourdissantes en général, comme des animaux féroces, qu'on ne peut jamais apprivoiser, & qui tôt ou tard reprennent leur caractère naturel? Conçoit-on, d'après cela l'enthousiasme & l'espece d'acharnement de quelques Médecins modernes pour la découverte de nouveaux remedes de cette classe? Je ne puis m'empêcher de souhaiter qu'on renonce à ces médicamens, & je ne saurois trop inspirer de crainte, sur cet objet, aux jeunes Médecins.

De cette notice sur l'histoire des remedes, il est aisé de conclure, 1°. que les anciens Grecs n'en employoient que très-peu; 2°. que c'est particulièrement aux Romains que l'on doit les Antidotes, les Alexipharmques très-composés; 3°. que, quand il seroit bien démontré que les Anciens eussent des expériences bien exactes & bien faites



*& d'employer les Médicamens. 125*

sur les effets d'un grand nombre de plantes, nous ne pouvons tirer un grand parti de leurs écrits, puisqu'il y regne une grande obscurité, relativement aux véritables especes dont ils ont voulu parler; 4°. que c'est à la Polypharmacie, & au vain luxe de la matiere médicale, qu'il faut attribuer la lenteur des progrès de la Médecine; 5°. que, lorsque l'envie de trouver des médicamens plus énergiques & plus utiles que ceux qu'on possédoit autrefois, s'est emparée de toutes les têtes, on a négligé la Médecine Hippocratique; 6°. que parmi des milliers de remedes, dont il est parlé dans tous les livres, il y en a très-peu qui méritent les éloges qu'on leur a attribués; 7°. que beaucoup d'entre eux ont été vantés d'après des préjugés, des erreurs, & souvent d'après des vues d'un vil intérêt; 8°. enfin, qu'il n'y a d'autres moyens de se tirer de ce mauvais pas, que d'abandonner cette vaine richesse. Il auroit fallu, pour ainsi dire, renoncer

F iij

à la succession de nos peres en fait de remedes ; il n'y a d'autre parti à prendre aujourd'hui, que de travailler sur nouveaux frais à acquérir des connoissances plus positives, & à mettre de l'ordre & de la clarté dans celles que nous possédons.

Qu'il me soit permis d'ajouter ici une note qui pourra servir à faire connoître la confiance que nous devons avoir dans les vertus des remedes nouveaux, & peut-être, par comparaison, dans celles des anciens ; car il est fort vraisemblable que l'opinion populaire a toujours été à peu près la même sur la Médecine, & que l'ignorance, les préjugés, les intérêts particuliers, la crédulité, l'insatiable envie ou le besoin de guérir, qui amene nécessairement la crédulité, ont fait adopter autrefois tout autant de remedes qu'ils en font adopter aujourd'hui. Dans le moment où je revois ce Chapitre, composé il y a déjà quelque temps, le Journal de Paris vient de distribuer un

Supplément à la Feuille du Vendredi 12  
Septembre 1783 (1), qui contient une  
lettre de M. BANAU, dans laquelle il  
annonce des propriétés, j'ose dire, mi-  
raculeuses de l'écorce intérieure de l'orme  
pyramidal. Je crois ne pas trop dire en  
les présentant comme miraculeuses,  
puisque'elle guérit, suivant l'Auteur, les  
Dartres, les vieux Ulceres, les Fleurs  
blanches, les Laits répandus, les Affec-  
tions cancéreuses, scrophuleuses, nerveu-  
ses, les Rhumatismes les plus invétés,  
la Maladie vénérienne, l'Hydropisie, la  
Gangrene, les Plaies, les Brûlures, &c.  
Comment imaginer qu'une écorce fade  
qui ne contient qu'un peu de mucilage,  
& une partie colorante, extractive &  
presque inerte, jouit de toutes ces grandes  
propriétés? Cependant le Public croit à  
de pareilles assertions; il court acheter  
cette drogue & la tisanne toute faite  
qu'on débite dans un hôpital. Peut-être

---

(1) J'écris ceci le 16 Septembre 1783.

quelques malades, fatigués de remèdes plus ou moins actifs, prenant avec confiance ce nouveau spécifique, se trouveront-ils mieux par la seule cessation des médicamens. Il n'en faudra pas davantage pour vanter cette écorce, pour la faire voler de bouche en bouche; quelque chose que les Médecins instruits & honnêtes puissent dire, on ne les croira pas; ils auront beau représenter que la propriété légèrement détersive, est toute celle que possède ce remède; ils appuieront en vain cette assertion du témoignage de DIOSCORIDE, de PLINE, de MILLER, de RAY, &c.; en vain, ils afflureront qu'on l'a employée pendant quelque temps, soit à l'extérieur, soit à l'intérieur (1) dans les maladies de la peau, dans l'hydropisie, dans le cancer occulte, &c. (2); & qu'on ne l'a aban-

---

(1) Voyez JAMES, *Dict. de Médecine*, article *Ulmus*.

(2) VOGEL *Historia Materia Medica &c.*

donnée qu'à cause de son peu d'efficacité & de son effet inconstant. Les éloges resteront dans les papiers publics (1).

---

*Francofurti, 1774, in-12, pag. 296, inter cortices infrequentes.*

(1) Comme les Auteurs des ouvrages périodiques ne sont point les garans & ne peuvent pas répondre de tout ce qu'ils y inserent, il s'y glisse souvent des erreurs. Dans les objets qui n'appartiennent qu'à la Littérature, ces erreurs ne sont pas fort dangereuses; mais quant à ceux qui regardent la santé & la vie des hommes, j'ose dire hautement que les Journalistes devroient y mettre plus de circonspection. Je ne suis point détracteur des Journaux, je sais qu'il en existe de très-bons & de très-utiles; mais, je le répète, sur les articles relatifs à la Médecine, il faudroit plus de sévérité & plus d'attention, qu'on n'en apporte ordinairement dans ces sortes d'ouvrages. On peut reprocher à tous les papiers publics d'être les trompettes des Charlatans; sans doute les Rédacteurs sont trompés. Je

F v

Un Auteur qui écrira sur la matiere médicale, & sur-tout un Etranger, y puisera des détails sur cette écorce, qu'il consignera dans son ouvrage; un second copiera le premier, & l'écorce d'orme se trouvera vantée & donnée comme un remede souverain. Telle est cependant l'histoire exacte de la fortune de la plupart des médicamens loués à l'excès & proposés pour un grand nombre de maladies. Le temps & l'expérience détromperont à la vérité le Public sur les grandes vertus de l'écorce d'orme, & remettront ce remede à la place qu'il occupoit auparavant; mais en voyant ainsi passer & repasser sur la scene du monde, tous les médicamens les uns

---

ne connois qu'un moyen certain pour prévenir ces erreurs dangereuses; c'est de faire soumettre tous les objets qui regardent la santé, & sur-tout les vertus des remedes, à la Faculté de Médecine, qui est le juge né de ces matieres.

*Et d'employer les Médicamens. 131*

après les autres, on ne peut s'empêcher de gémir sur la perte du temps, sur le cercle vicieux qui existe dans la pratique ordinaire, & sur le peu de confiance que méritent les ouvrages des Compilateurs, dont on est obligé de faire usage, & qui ne contiennent souvent que le résultat des préjugés & des erreurs des différens siècles sur les remedes.

---

**CHAPITRE IV.**

*De la maniere d'agir des médicamens en général.*

**P**OUR que les médicamens produisent sur l'économie animale un effet quelconque, il faut qu'ils soient appliqués à quelques-uns de ses organes. Leur action n'est fondée que sur des propriétés physiques certaines, & quoiqu'en aient pu dire plusieurs Auteurs, la Sympathie, le Magnétisme prétendu, agissant à des distances considérables, ne sont que les

F vj

prestiges d'une imagination dérégée, ou les produits d'un enthousiasme aveugle. Les prétentions ridicules du Chevalier DIGBY sur les remèdes sympathiques, celles de beaucoup d'autres sur les Amulettes pris dans la classe des substances les plus inertes, sont tout à fait rejetées aujourd'hui, & ont été dissipées par le flambeau de la Physique expérimentale, qui doit précéder & éclairer la Médecine, comme toutes les sciences d'observation. Ce n'est pas qu'il soit toujours facile d'expliquer & de concevoir l'action de la plupart des remèdes; on ne fait pas, par exemple, exactement quel rapport il existe entre le Tartre stibié & le vomissement qu'il excite, l'Opium & le sommeil qu'il procure. Cependant la saveur ou l'odeur, & sur-tout la dissolubilité, accompagnent constamment les propriétés médicamenteuses d'une substance quelconque, & peuvent servir, comme je le ferai observer plus bas, pour reconnoître qu'une matière insipide, inodore,



*& d'employer les Médicamens.* 133

indissoluble, n'a pas d'action sur l'économie animale, & qu'au contraire un corps sapide, odorant & dissoluble produit d'autant plus d'effet sur l'homme & sur les animaux, que ces propriétés y sont plus marquées.

On se tromperoit encore, si, à l'exemple de BOERHAAVE (1), on vouloit expliquer & deviner l'action des médicamens d'après la figure de leurs molécules; & si l'on admettoit comme cause de la diversité dans leurs effets, la forme de coins, de pointes, d'ai-

---

(1) Il est nécessaire de sçavoir que le *Traité de BOERHAAVE de viribus Medicamentorum*, n'a été publié que par quelques-uns de ses Elèves, & qu'on ne doit pas tout-à-fait lui imputer les erreurs qu'on y trouve. Cependant on reconnoît dans cet ouvrage la théorie mécanique & la manière générale de cet homme célèbre; on fait qu'il vouloit tout expliquer d'après les forces physiques; hydrauliques; &c., & que le fond de la doctrine qui y est exposée, lui appartient.

guillons , de lances , de spheres , de cônes , de cubes , &c , que l'on ne feroit que suppofer dans leurs dernieres particules ; quand cette forme feroit démontrée ainfi variée dans les molécules des différens médicamens , il resteroit encore à favoir quelle est la cause qui meut ces molécules dans le sens où il feroit nécessaire qu'elles se présentassent aux organes , pour y occasionner les effets attribués à cette figure. Il est beaucoup plus sage de convenir avec de très-grands Médecins (1) , que nous ne connoissons point la maniere intime d'agir des médicamens ; cependant il doit être permis de chercher à s'éclairer sur ce point , mais en n'oubliant pas de bannir avec scrupule toute hypothese de ces recherches.

---

(1) Van-SWIETEN disoit qu'il n'en favoit pas plus que le Médecin de MOLIERE , & qu'il n'auroit rien répondu de plus exact sur l'Opium ; il fait dormir , parce qu'il a la vertu dormitive.

*Et d'employer les Médicamens.* 135

En considérant le résultat de toutes les observations faites sur l'action des médicamens, on remarque d'abord qu'il n'y a souvent aucune proportion entre l'énergie apparente, ou les propriétés physiques d'un remède, & sa manière d'agir sur le corps humain. En effet, comment un seul grain d'Opium peut-il porter le calme dans des douleurs situées loin de l'estomac, sur lequel se passe la première action de cette substance ? Comment cet atôme de matière, relativement à la masse totale du corps, peut-il diminuer, autant qu'il le fait, l'action des organes les plus mobiles, & arrêter ainsi leurs fonctions, jusqu'à procurer le sommeil ? Quelle analogie peut-on trouver entre les puissances physiques de deux grains d'Ipecacuanha ou d'un demi-grain de Tarte stibié, & les convulsions violentes, que ces petites masses excitent dans l'estomac qui les reçoit ? Quel rapport existe-t-il entre un sixième de grains de Cantharides, un

demi-grain de Camphre & le tiffu de la vessie, que le premier de ces remedes irrite & enflamme, & dont le second calme les douleurs, l'Eréthisme, le Spasme, &c. ? On doit conclure de cette importante observation, que l'effet paroît presque toujours au-dessus de la cause dans l'action des médicamens. Je tâcherai de fixer tout-à-l'heure la raison de cette disproportion qui n'est qu'apparente, & qui devoit cependant être regardée comme constante, si l'on vouloit suivre BOERHAAVE dans les explications mécaniques qu'il donne des phénomènes des maladies, de la fanté & de l'action des remedes.

Une seconde observation non moins importante que la premiere, & tirée, comme elle de la pratique, c'est que le même médicament, quoiqu'administré à la même dose, produit des effets tout différens sur divers sujets. Un Cathartique purge très-bien un malade; le même remede, donné sous les mêmes formes

*& d'employer les Médicamens.* 137

& à la même dose, n'excite aucune évacuation chez un autre malade; & dans un troisieme, il occasionne une superpurgation. J'ai vu des sujets auxquels il falloit donner trois grains de Tartre émétique pour les faire vomir; & j'ai observé d'une autre part, une jeune fille qui éprouva des vomissemens continuels & des coliques assez vives, pour avoir pris un douzieme de grain du même remede, étendu dans un verre de tisanne. Je connois une Dame qui est exposée à des convulsions, à des coliques, à un mal-aise insupportable, & à plusieurs autres accidens nerveux, toutes les fois qu'on lui donne la plus petite dose de quelque préparation d'Opium que ce soit, non-seulement dans l'estomac, mais encore en lavement. Tous les Médecins ont de fréquentes occasions de faire la même observation.

Le lieu sur lequel on applique un médicament, modifie souvent & fait varier son action. C'est ainsi que le plomb

appaîse les douleurs, lorsqu'on l'applique à l'extérieur, & en produit de terribles, lorsqu'on l'introduit dans les intestins. Les Acides legers sont tempérans, rafraichissans & antiseptiques dans les premiers voyes, & quelques gouttes introduites dans les vaisseaux fanguins, arrêtent la circulation, & tuent les animaux; les Corps odorans & ambrosiaques donnent des spasmes & des accidens nerveux, lorsqu'ils frappent les nerfs olfactiques des personnes très-irritables; reçus dans l'estomach, ces mêmes corps deviennent antispasmodiques & calmans. Il est peu de médicamens qui ne varient plus ou moins dans leurs effets, relativement aux organes sur lesquels se porte leur action. L'art n'a pas encore acquis sur ce point tout ce qu'il est susceptible d'acquérir; & l'on voit souvent des remedes appliqués d'une maniere particuliere, agir tout autrement qu'on ne l'auroit pensé. L'observation attentive est le seul moyen de connoître

*& d'employer les Médicamens.* 139

ces différences d'action dans les médicamens ; & la pratique de la Médecine ne peut que gagner à ce travail, puisqu'une même substance pourra alors suffire à remplir plusieurs indications, en l'administrant de telle ou telle manière : ce qui s'exécute déjà pour plusieurs médicamens.

Ces différences générales que nous venons d'examiner dans l'action des médicamens, ne suffisent pas pour donner à ceux qui commencent l'étude de la matière médicale, des idées assez claires sur la manière d'agir de ces substances. Afin de faire mieux sentir les principaux traits de cette diversité d'énergie, je vais considérer dans quatre Articles séparés, l'action des remèdes, soit par rapport à leurs propriétés physiques & chimiques, soit relativement aux modifications qu'elle éprouve de la part des organes divers & des forces qui animent ces derniers dans les Individus vivans.

## ARTICLE PREMIER.

*De l'action générale des médicamens ;  
relative à leurs propriétés physiques.*

J'ai déjà fait observer que l'action des médicamens appartient nécessairement à leurs propriétés, & qu'elle n'est qu'une suite du rapport qu'il y a entre ces dernières & l'économie animale. Cette assertion que personne ne peut nier, & dont tout Physicien sent la vérité, éloigne, ainsi que je l'ai remarqué, toutes les vertus imaginaires attribuées par les Enthousiastes, par les Fous ou les Charlatans, aux amulettes, aux figures consacrées, aux paroles magiques, aux forces sympathiques prétendues, & détruit nécessairement les prétentions ridicules de PARACELSE, de DIGBY, &c. (1). Elle

---

(1) Il y a eu dans tous les temps des hommes, qui, fondés sur l'ignorance & la crédulité du peuple, & il y a de ce der-



*& d'employer les Médicamens.* 141

assure en même temps l'opinion qu'on doit prendre des qualités occultes ad-

---

nier dans tous les ordres de la société, comme l'a déjà dit M. le Marquis DE CONDORCET, se sont présentés comme ayant des moyens nouveaux & presque surnaturels, pour guérir les maladies les plus terribles; les uns par le toucher, les autres par des paroles, les autres par des anneaux, des amulettes, &c. &c.

L'histoire de la Médecine fournit à-peu-près tous les vingt ans, un guérisseur de cette classe. Les plus anciens Médecins s'en plaignent expressément dans leurs ouvrages. Tous les siècles se ressemblent de ce côté; le nôtre a ses charlatans, comme les siècles passés en ont eus, & comme ceux qui suivront en auront encore. Quoique ce moyen puisse paroître usé aux gens instruits & à tous ceux qui pensent, il sera toujours neuf pour la multitude. Il est vrai que ces espèces de charlatans sont bien moins dangereux & bien plus tolérables que les Vendeurs d'Elixirs & de Tisannes purgatives,

mises par les anciens, puisqu'il est démontré aujourd'hui d'après cette vérité, que ces qualités n'avoient été imaginées pour expliquer les effets des remedes, que dans un temps où le flambeau de la Physique n'étoit point encore allumé, & ne portoit pas plus sa lumière sur la Médecine, que sur toutes les autres branches des sciences naturelles.

Il ne peut donc rester nul doute aujourd'hui sur cette assertion; tout effet d'un médicament est la suite nécessaire du rapport qui existe entre ses propriétés & les forces vivantes du corps des animaux. C'est en analysant chacune des propriétés sensibles des remedes, en les considérant à part, en les isolant, pour ainsi dire, que l'on pourra concevoir ce rapport. Ainsi la connoissance des

---

échauffantes, incendiaires. Ces derniers hommes font un des fléaux les plus terribles pour l'humanité, & malheureusement ils sont plus multipliés que les premiers.

*Et d'employer les Médicamens.* 143

vertus générales des médicamens, dépend de celle de leurs qualités, & de celle de la structure & du jeu des organes animaux; c'est en comparant les unes aux autres, qu'on peut parvenir à découvrir le rapport qui existe entre elles, & conséquemment les effets médicamenteux. Entrons avec plus de détail dans ces importantes considérations.

Les propriétés des corps médicamenteux peuvent être rapportées à deux classes, ou à leurs qualités physiques, ou à leurs qualités chimiques. Je range parmi les premières la forme, la pesanteur, l'aggrégation, la température, la saveur & l'odeur; en examinant chacune d'elles en particulier, & dans autant de Paragraphes, j'espère démontrer qu'elles influent toutes avec plus ou moins d'énergie sur l'action médicamenteuse considérée en général.



## §. I.

*De la forme considérée comme cause  
d'actions médicamenteuses.*

Ce n'est point de la forme des dernières molécules, qui ne peut point tomber sous les sens, qu'il doit être question ici. Quoique depuis BOERHAAVE, beaucoup d'Auteurs de matière médicale aient voulu expliquer l'action des remèdes par la forme de leurs particules, cette théorie tombe d'elle-même, lorsqu'on ne veut pas substituer des hypothèses aux faits. Ainsi je ne répéterai point, avec ces Mécaniciens, que les Stimulans agissent ainsi, parce qu'ils sont composés de pointes ou d'aiguilles; que les Lubréfiens & les Adoucissans produisent cet effet en raison des globules qui les constituent, &c. Mais lorsqu'un corps médicamenteux est administré en substance; que cette substance est solide, dure, résistante, insoluble, tel, par exemple, qu'une pierre précieuse

*Et d'employer les Médicamens.* 145

précieuse en poudre, de la craie, de la terre argileuse, du fer en limaille, du mercure crud, du régule d'antimoine, &c. alors la forme de ces corps qui tombe sous les sens, & que l'œil peut saisir plus ou moins facilement, influe nécessairement sur leur manière d'agir. En général, ils s'attachent aux parois de l'estomac & des intestins, & y séjournent quelque temps; ils y excitent des contractions, des oscillations, des mouvemens quelconques, & leur action est forte & longue. Il est vrai que les Médecins préfèrent rarement des médicamens sous cette forme, à moins qu'ils ne jouissent de propriétés chimiques capables de l'altérer promptement; tels sont les Sels, les Mucilages en poudre, les Corps sucrés, la plupart des poudres végétales, quelques préparations de fer, de mercure, d'antimoine.

Il suit de-là, qu'on ne doit pas insister long-temps sur l'influence de la forme dans l'action médicamanteuse. Mais il

*Tome I.*

G

n'en est pas de même pour les poisons ; il en est une classe, qui agissent sur l'estomac par une force mécanique, & dont les dangereux effets sont dûs manifestement à la surface. Les pierres dures en poudre, les métaux en limaille grossière, les sels métalliques peu solubles, sont de ce genre : d'après cette considération, tout l'art se réduit dans ces cas, 1<sup>o</sup>. à expulser ces corps étrangers & nuisibles à l'aide des Evacuans, & particulièrement des Vomitifs ; 2<sup>o</sup>. à les envelopper, à en masquer la forme ou à la rendre nulle par les remèdes inviscans, épais, mucilagineux.

On a plusieurs fois cherché à tirer parti de la forme de quelques substances, pour modifier ou corriger leurs propriétés médicamenteuses. C'est ainsi qu'on faisoit avaler autrefois aux malades de petites balles de régule d'antimoine que l'on appelloit Pilules perpétuelles, & qui excitoient des évacuations plus ou moins considérables en raison de la

*& d'employer les Médicamens.* 147

surface qu'elles présentoient, & du séjour plus ou moins long qu'elles faisoient dans l'estomac & dans les intestins. Mais il faut toujours se souvenir que la forme considérée seule dans les remedes, n'éclaire jamais assez sur leurs vertus; que lorsqu'on les prescrit d'après elle, ils trompent souvent l'attente du Médecin, & qu'ils produisent trop ou trop peu d'effet. Ainsi les balles de régule n'agissant pas seulement en raison de leur forme & de leur surface, mais encore en raison de leur dissolution plus ou moins facile par les suc des premières voyes qui sont d'une nature fort différente dans les différens individus, il est certain que leur action devoit présenter un grand nombre de variétés. Aussi on observoit qu'elles ne purgeoient presque point certains sujets, qu'elles purgeoient doucement plusieurs autres, & que chez quelques-uns elles produisoient une superpurgation considérable: ce qui les a fait abandonner entièrement aujourd'hui.

G ij

Ces légers détails suffisent pour démontrer que la forme ne constitue une action quelconque dans les médicamens, que lorsque ces derniers la conservent dans l'estomac ; ce qui n'a jamais lieu, que quand ils sont insolubles dans nos humeurs ; que dans ce dernier cas, le séjour qu'ils font dans les premières voyes, est souvent plus nuisible qu'utile ; qu'ils peuvent obstruer les intestins, boucher le pyloré, comme il y en a eu des exemples ; que la surface raboteuse ou polie, les extrémités acérées ou obtuses doivent aussi entrer pour beaucoup dans ces considérations, puisque c'est en raison de la surface que la forme peut agir d'une manière fort différente sur l'économie animale ; enfin, que comme on ne se sert presque plus aujourd'hui des substances parfaitement insolubles dans nos humeurs, la figure des matières médicamenteuses ne joue presque aucun rôle dans leur action,



## §. I I.

*De la pesanteur considérée comme cause  
d'actions médicamenteuses.*

Les effets de la gravitation sont trop généraux & trop sensibles dans tous les phénomènes de la nature, pour ne point les considérer dans les médicamens; aucun Auteur de matière médicale n'a cependant encore traité cet objet, sur lequel l'observation clinique de tous les Praticiens fournit de grandes lumières. En effet, si l'on remarque les différences qui se présentent dans les médicamens, relativement à cette propriété, on ne pourra s'empêcher de reconnoître une diversité nécessaire dans leur action, d'après leur pesanteur.

Pour bien concevoir les effets des remèdes dépendans de la pesanteur, supposons des médicamens qui n'agissent que par cette seule propriété, & regardons comme nulles toutes celles dont ils jouissent en même temps. Un corps

G ij

très-pefant reçu dans l'estomac , y exerce une pression dont l'Individu se ressent bientôt ; ce viscere est tirillé ; il semble que tous les efforts de la vie s'y accumulent & s'y réunissent ; le sujet éprouve bientôt un accablement général, les fonctions des autres viscères sont affoiblies, la nature paroît réunir toutes ses forces dans un seul point, la région épigastrique, pour se débarrasser du fardeau qui l'accable ; bientôt le corps pefant est entraîné dans le duodenum ; il ne séjourne pas long-temps dans le même lieu ; s'il ne trouve point d'obstacle dans son chemin, il parcourra rapidement le canal intestinal, en produisant cependant, dans tous les points de son trajet où il s'arrête, les effets généraux que je viens de tracer pour l'estomac, avec d'autant moins d'énergie & d'influence sur les autres fonctions, qu'il s'éloigne davantage du centre épigastrique. Souvent, si de legers obstacles s'opposent à sa marche, il leur oppose

*& d'employer les Médicamens.* 151

l'effort de sa masse, & il vient à bout de les vaincre. Telle étoit la raison pour laquelle on employoit autrefois des balles de plomb & du mercure crud, dans les coliques que l'on croyoit être produites par des especes de nœuds dans les intestins.

Mais ces effets primitifs ne sont pas les seuls de la pesanteur ; ils sont suivis de plusieurs autres, qu'il est tout aussi important de bien connoître. Toutes les fonctions animales, ayant entre elles un rapport, une réaction réciproque prouvée par un grand nombre de phénomènes, la première impression de la gravitation des médicamens sur l'estomac, se propage dans les viscères voisins ; elle s'étend dans le système nerveux dont l'épigastre peut être regardé comme un des principaux centres (1), & elle exerce

---

(1) Voyez une très-bonne Thèse de  
M. DESBOIS DE ROCHEFORT, Médecin

dans les départemens des organes les plus éloignés, une action qui influe sur toute l'économie animale. Il résulte de cette réaction une sorte d'orgasme ou de tension dans les fibres des muscles & dans les parois vasculaires, qui remonte, pour ainsi dire, le ton de la machine, qui donne à l'individu une vigueur momentanée, & qui, si elle est portée à l'extrême, est bientôt remplacée par un affaïssement plus ou moins considérable. Quelques Physiciens qui ont entrevu cette action sympathique de la pesanteur des corps reçus dans l'estomac, l'ont comparée, avec assez de vraisemblance & de justesse, au lest ou au contrepoids qui entretiennent l'équilibre dans les machines. Tous les effets secondaires s'observent facilement dans un homme qui, après une diète assez longue, remplit son estomac d'alimens. Avant que la

---

de la Faculté de Paris, *An Ventriculus sympathie centrum?*

*& d'employer les Médicamens.* 153

digestion ait pu s'opérer, & même peu de secondes après avoir avalé quelques morceaux, les forces sont rétablies, & les muscles exécutent leur mouvement avec plus de facilité. On a vu plusieurs fois des substances nullement alimentaires, telles que de la terre végétale, du bois sec, de la craie, du charbon, procurer ce bien-être instantané, en remplissant subitement l'estomac, & en lestant, pour ainsi dire, ce viscere. On sçait qu'on calme lardeur & la vivacité de l'appétit, en buvant une certaine quantité d'eau; & des Voyageurs malheureux se sont plusieurs fois servi avec succès de ce secours momentané, pour tromper la sensation douloureuse & pressante de la faim. Qui peut méconnoître ici les effets de la pesanteur sur les parois de l'estomac? Le même exemple pris des alimens, pourra prouver encore que le ton excité par la pesanteur des corps reçus dans le ventricule, se termine fréquemment par un relâchement & une

G v

foiblesse plus ou moins marqués, suivant l'énergie avec laquelle cette propriété a agi sur ce viscere. Examinez un grand mangeur; tout en lui indique l'effet d'une gravitation trop considérable, d'un lest trop fort; l'épigastre, chargé à l'excès, réagit sur tout son individu, sa tête est lourde & se soutient avec peine, il est plus foible qu'il n'étoit avant le repas, tous ses muscles n'obéissent que lentement aux ordres de sa volonté, il ne se meut qu'avec difficulté, sa démarche est pesante, sa respiration est gênée; sa poitrine ne peut soulever la masse qui gravite sur l'extrémité du levier thorachique, le cœur pressé par cette surcharge générale, cherche à vaincre cette résistance, & n'a que des pulsations profondes & comme étouffées, quoiqu'elles soient redoublées, son pouls est souvent intermittent par suite de l'orgasme abdominal, le sang s'arrête dans les extrémités veineuses, & colore fortement la peau sur-tout au visage, ses pau-

*& d'employer les Médicamens.* 155

piéres appesanties tombent & couvrent le globe de l'œil ; les fonctions animales font affoupies, & un sommeil accablant est presque toujours la fin de cette scène qui ne se présente que trop souvent aux observateurs.

Je sçais que tous les Physiologistes expliquent ces phénomènes par la compression de l'aorte placée derrière l'estomach ; mais je n'ai jamais pu avoir une grande confiance dans cette explication ; car outre qu'il n'est pas démontré que cette pression du principal vaisseau artériel par l'estomac rempli, ait réellement lieu après les repas (1), je pense qu'une

---

(1) Il n'y a point d'expérience exacte qui ait prouvé cette assertion, avancée très-légerement par les Physiologistes. Il me semble même que le raisonnement d'après les phénomènes connus sur les mouvemens de l'estomac, indique un effet tout opposé ; car ce viscere remontant & s'avancant vers la ligne blanche à mesure qu'il se remplit,

pareille gêne donneroit presque constamment naissance à des apoplexies mortelles, ou au moins à un engorgement fanguin dans les poumons, qui seroit bientôt suivi d'une hémoptysie par rupture des vaisseaux.

Il est encore une autre classe d'effets secondaires de la pesanteur des médicamens, auxquels les Médecins n'ont pas fait plus d'attention qu'aux précédens, ou qu'ils n'ont apperçus que dans quelques substances particulières. Ce sont ceux qui ont lieu lorsque les remèdes ont passé dans les vaisseaux, & circulent avec les humeurs. On ne peut douter qu'en raison de cette propriété, les ma-

---

il paroît laisser en arriere & vers sa petite courbure un espace plus large & plus libre qu'auparavant. Au reste, c'est aux expériences faites sur les animaux vivans, à décider cette question, que la plupart des Anatomistes n'ont pas convenablement discutée.



*& d'employer les Médicamens.* 157

tières médicamenteuses n'agissent sur les solides & sur les fluides. C'est ainsi qu'on a particulièrement expliqué les effets du mercure par la pesanteur de ce métal liquide; on a regardé la gravitation considérable de ses globules, comme la cause de la division & de l'atténuation qu'il donne au sang & à la lymphe, & de l'action tonique qu'il excite avec beaucoup de force dans les fibres irritables des animaux: d'après cette explication, qui est bien d'accord avec tous les phénomènes connus sur les maladies & leur curation, on a proposé cette substance métallique dans tous les cas d'épaississement & d'engorgement lymphatique, tels que les maladies de la peau, le vice écrouelleux, les obstructions, les hydro-pisies, &c; & la pratique a confirmé les vues que la théorie avoit fournies. N'est-il pas permis d'avancer que l'effet de la pesanteur n'est pas borné aux préparations mercurielles, que tous les médicaments doivent agir en partie par cette

propriété, & que plus elle fera énergique dans ces matieres, plus auffi elle aura d'influence sur leurs qualités médicamenteuses? En appliquant ce principe aux substances métalliques en général, il est aisé de concevoir pourquoi elles ont beaucoup plus d'énergie dans leur action, que la plupart des autres corps qu'on emploie pour la guérison des maladies, & pourquoi leurs effets sont beaucoup plus prompts. On peut auffi trouver dans la même théorie la raison de la qualité vénéneuse de plusieurs d'entre elles, & particulièrement du plomb, un des plus pesans des métaux. La douleur qui constitue la colique des peintres, & qui est d'abord profonde & obscure, semble accuser la pesanteur de ce métal d'en être la cause; la paralysie qui en est souvent la suite, paroît dépendre de la pression & de l'engourdissement produits par les molécules saturnines dans lesquelles la saveur & toutes les autres propriétés dont ils jouissent, n'indiquent

*& d'employer les Médicamens. 139*

d'ailleurs rien de corrosif. Cette maladie n'étant produite que lentement par la vapeur du plomb fondu, ou par les particules de ce métal ou de sa chaux qui pénètrent dans l'estomac & dans les intestins, il paroît que ces particules se fixent dans un point du canal intestinal, s'y accumulent peu à peu, & n'exercent leurs qualités nuisibles, que lorsqu'elles sont assez abondantes pour exciter par leur pression un foyer d'irritation nerveuse, que je regarde comme la cause de cette espèce de colique. Si l'on ne veut ranger cette opinion qu'au nombre des hypothèses, au moins ne pourra-t-on pas nier qu'elle a beaucoup plus de vraisemblance, que l'explication donnée par les Galénistes, pour faire concevoir l'action vénéneuse du plomb. La prétendue qualité froide que GALIEN attribuoit à ce métal, n'est qu'un produit de son imagination, & tous les Médecins sçavent que sa doctrine sur les qualités premières, appliquée aux propriétés des médicamens,

n'a servi qu'à jeter dans une erreur très-préjudiciable aux progrès de cette partie de l'art de guérir,

Je crois avoir démontré dans ce Paragraphe :

1°. Que la pesanteur est une des principales causes de l'action des médicamens.

2°. Que cette force influe sur les propriétés médicamenteuses, comme sur tous les autres phénomènes naturels.

3°. Qu'elle s'exerce d'abord dans l'estomac & les intestins, qui, par leur rapport, par leur sympathie avec les autres organes, en propagent au loin l'action.

4°. Que c'est particulièrement en tendant les fibres, en augmentant leur action tonique, en multipliant leurs oscillations, qu'elle produit les effets médicamenteux qui en dépendent.

5°. Que les particules des remèdes introduites dans le système vasculaire, y agissent en partie par leur gravitation,

*& d'employer les Médicamens. 161*

& que les altérations qu'elles produisent, font d'autant plus énergiques, que leur poids est plus considérable.

6°. Enfin qu'il faut faire entrer le calcul de cette propriété dans les explications des effets des médicamens.

Je ne doute pas qu'en portant plus d'attention à cet objet, les Médecins ne parviennent à étendre beaucoup les vues que je viens de présenter; l'état actuel de la science médicinale, la nécessité de borner & de circonscrire mes idées dans un ouvrage purement élémentaire, me forcent de m'arrêter à ces généralités, qui seront sans doute saisies par ceux qui sentent combien les connoissances exactes & profondes de la Physique de NEWTON, doivent influencer sur celles qu'on veut acquérir dans la Physique des corps animés.



## §. III.

*De l'aggrégation considérée comme cause  
d'actions médicamenteuses.*

On connoît sous le nom d'aggrégation, la force par laquelle les molécules d'un corps se tiennent réunies les unes aux autres; on sçait que c'est elle qui est la cause de la consistance, de la dureté, & que c'est à elle qu'est dûe la résistance qu'on éprouve à séparer une masse en plusieurs autres. Les corps qui en jouissent, sont appellés Aggrégés, afin de les distinguer des simples amas ou tas, dans lesquels les molécules d'une substance quelconque ne sont que juxtaposées, & n'ont aucune espece d'adhérence. Ainsi, par exemple, un morceau de racine de rhubarbe sèche est un aggrégé; si vous la divisez à l'aide de la pulvérisation, vous détruisez son aggrégation, & vous la faites passer à l'état d'une poudre qui n'est plus qu'un tas ou amas.

*Et d'employer les Médicamens. 163*

Les Chimistes s'occupent avec beaucoup de soin de cette force d'adhérence, qui n'est que l'attraction Newtonienne; ils démontrent par un grand nombre de faits (1) qu'elles s'opposent à la combinaison; il est essentiel de faire voir qu'elle influe aussi sur l'action des médicamens.

Plus un corps présente de surface, & plus il a de prise sur les organes des animaux, puisqu'il s'applique à un grand nombre de points de ces organes: la vérité de cette proposition, qui ne peut être contestée, conduit à penser que, toutes choses d'ailleurs égales, un médicament dont l'aggrégation est très-forte, doit avoir une action beaucoup plus foible, que celui dans lequel l'ad-

---

(1) Voyez la dissertation sur les affinités chimiques, qui est à la tête de mon ouvrage intitulé : LEÇONS ÉLÉMENTAIRES D'HISTOIRE NATURELLE ET DE CHIMIE. Paris, rue & Hôtel Serpente, 1782. 2 vol. in-8°.

hérence des molécules est moins considérable ; on pourroit même regarder comme une sorte d'axiôme, que la vertu de deux médicamens étant supposée la même, l'énergie de leurs propriétés est en raison inverse de leur aggrégation comparée. C'est ainsi qu'un grain de poivre n'agissant presque que par sa masse & son volume, ne produit qu'un effet peu sensible sur l'estomac, tandis que le même grain en poudre peut exciter une chaleur, une âcreté & une action assez vives pour donner beaucoup de ton à ce viscere, & y faire naître même l'inflammation.

Mais pour mieux indiquer les modifications que la force d'aggrégation apporte dans les vertus des médicamens, il faut examiner la diversité de cette force dans les différentes substances que la nature & l'art fournissent à la matière médicale.

On peut distinguer en général cinq fortes d'états parmi les aggrégés connus,



*& d'employer les Médicamens.* 165

la dureté ou la solidité, la mollesse, la liquidité, la *vaporifité* (1), & l'état gazeux. Quoique chacun de ces agrégés présente à l'œil & au tact des différences très-frappantes, il est cependant certain qu'ils ne sont réellement distincts les uns

---

(1) Je hazarde ce mot *vaporifité*, pour rendre l'expression, état de vapeur, qui n'est qu'une périphrase. Si l'on sent la pauvreté de notre langue en Littérature, j'ose dire qu'elle est encore plus accablante dans les Sciences, & que l'on manque à tout moment d'expressions propres. Quoique je n'aie pas, à beaucoup près, acquis autant de droits pour innover, que le célèbre M. MACQUER, je l'ai imité ici; & c'est à l'exemple du mot *rarité* qu'il a fait, que je me suis permis celui-ci; d'ailleurs j'y suis autorisé par le mot *vaporifation* qui est reçu en Physique. Il seroit à desirer qu'on pût trouver un substantif analogue pour exprimer l'état gazeux; le mot *gazité* ou *gazéité* ne pourroit-il pas remplir cet objet?

des autres , que par la diverfité des degrés de la même force , puisque l'art des Chimiftes parvient fouvent à changer & à détruire l'aggrégation la plus forte , de maniere à faire paffer le corps le plus dur & le plus pefant à l'état d'un fluide élaftique , qui eft le dernier des aggrégés , celui où la cohérence des molécules eft la moins confidérable. On prouve encore que la confiftance comparée de ces divers aggrégés ne confifte que dans des modifications particulieres de la même puiffance naturelle , puisqu'à l'aide du feu , cette propriété s'affoiblit dans un ordre constant. En effet , le corps le plus dur commence par fe ramollir , bientôt il coule & fe liquéfie , peu à peu il s'éleve dans l'atmosphère fous la forme d'une vapeur vifible ; & enfin , fi la même force qui tend à diminuer & à anéantir fon aggrégation , continue d'agir fur lui , fes molécules s'écartent , fe divifent , & s'éloignent tellement les unes des autres , que ce

*& d'employer les Médicamens.* 167

corps devient élastique, invifible, & auffi parfaitement transparent que l'air. On obferve ces phénomènes & ces paffages réguliers d'un état d'aggrégation folide jufqu'à celui de l'aggrégation aériforme, dans l'eau glacée, le foufre, les métaux volatils, les huiles effentielles concretes, &c., & que la chaleur ramollit, liquéfie, vaporife & réduit à l'état aériforme.

La même conftance, la même régularité fe font encore appercevoir dans un ordre inverfe, lorsque ces mêmes fubftances auxquelles la chaleur avoit enlevé leur aggrégation, font expofées à une température froide & capable de la leur refituer. De l'état aériforme, elles paffent à celui de vapeurs; ces dernières forment peu à peu des gouttes qui perdent bientôt leur fluidité, prennent la confiftance molle, & acquierent plus ou moins vite la dureté & la folidité qu'elles avoient avant d'avoir été expofées à l'action du feu.

Ces détails relatifs à la force d'aggrégation & aux différens agrégés, suffiront pour faire concevoir l'influence de cette propriété sur l'action & les effets des médicamens.

Un corps dur & qui jouit d'une cohérence très-forte entre ses molécules, ne peut avoir qu'une action peu marquée, si sa solubilité n'est en même temps que peu considérable. S'il n'est pas susceptible de se dissoudre dans nos humeurs, il n'a alors d'autre effet sur l'économie animale, que celui de sa masse, de son volume & de sa gravitation. Mais s'il est très-dissoluble dans les sucs gastrique & intestinal, ou dans la bile, son action sera rallentie par son aggrégation, elle ne s'exercera que peu à peu & à mesure que sa surface ou sa couche extérieure sera dissoute par les fluides animaux. Il suit de-là que si l'on veut donner un médicament qui n'agisse que lentement & peu à peu, on peut l'administrer dans cet état d'aggrégation, pourvu qu'il

*& d'employer les Médicamens. 169*

qu'il jouisse d'une grande solubilité. Cependant il est très-rare qu'on prescrive des remèdes sous cette forme.

1<sup>o</sup>. Parce que leur dureté & leur masse peuvent nuire ;

2<sup>o</sup>. Parce qu'ils n'ont qu'une action extrêmement lente & infidèle ;

3<sup>o</sup>. Parce que la plus grande partie d'un médicament administré de cette manière, parcourt le trajet des intestins, & est rejeté avant d'avoir produit les effets qu'on pourroit en attendre.

L'aggrégation des corps mous & ductiles est beaucoup plus favorable aux impressions médicamenteuses. Cette consistance n'accompagne jamais que les substances fusibles par la chaleur, & dissolubles dans plusieurs fluides. Les médicaments qui sont dans cet état, se divisent facilement dans l'estomac, ils s'appliquent à plusieurs points de ses parois, ils se délayent dans les sucs qui arrosent ce viscère, & ils sont distribués également dans toute la continuité du

*Tome I.*

H

canal alimentaire. Cette aggrégation ; ainsi que la précédente, offre plusieurs degrés de mollesse, & il n'est pas besoin de faire observer que la diversité dans la promptitude & l'étendue des effets, suivra nécessairement celle de la consistance. Cette forme a paru si utile dans les médicamens, qu'on a multiplié ceux qui en jouissent, tels que les Electuaires, les Opiats, les Confections, les Pilules, &c. C'est particulièrement lorsqu'on desire que l'action des remèdes soit assez prompte, & s'exerce sur les membranes nerveuses des viscères de la digestion, qu'on leur donne l'état de mollesse ; on a encore l'avantage de les faire passer dans les secondes voyes & dans le système vasculaire, sans que leur nature & leur énergie éprouvent d'altérations assez fortes, pour que leurs vertus s'affoiblissent.

Lorsqu'on traite des maladies dont la surabondance des humeurs & l'excès des fluides sur les solides, font une cause,

*& d'employer les Médicamens.* 171

ou un effet auquel l'art doit s'opposer, on conçoit aisément que les médicamens prescrits dans l'état d'aggrégés solides ou mous, remplissent par cette forme même une des principales & des plus urgentes indications. Ainsi dans les affections chlorotiques, dans plusieurs cas d'hydropisies (1), on insiste quelquefois avec

---

(1) Les bons Médecins sçavent aujourd'hui que le régime sec & l'abstinence totale des boissons que les Anciens avoient vantées, comme les seuls moyens de guérir les hydropisies, sont plus souvent nuisibles qu'utiles. En effet, dans la plupart de ces maladies, les fibres sont arides, desséchées & souvent même enflammées, en même temps que la lymphe est épanchée dans quelques cavités. C'est même en raison de cet épanchement, que le sang privé de sa partie la plus fluide, est plus épais, plus consistant & plus voisin de la diathèse inflammatoire. Ces remarques sont d'autant mieux fondées, que les Médecins qui, par système, tiennent toujours à l'ancienne mé-

H ij

succès sur la fécheresse des médicamens ;  
& on les administre avec succès sous la

---

thode, & dessechent les hydropiques à l'aide de tous les moyens possibles, font le plus souvent malheureux dans le traitement de cette maladie; tandis que ceux qui ne se laissent point entraîner par l'esprit de parti, ni subjugués par l'autorité des Anciens, & qui conviennent de l'utilité de la boisson délayante & relâchante dans un grand nombre de ces affections, voient cette pratique beaucoup plus souvent couronnée du succès. Cette matiere a été parfaitement bien discutée par M. BACHER dans sa Lettre à M. BOUVART, *Journat de Médecine*, Janvier 1782; & beaucoup de Médecins ont heureusement adopté l'opinion que je viens de présenter. Cependant après avoir insisté sur les Délayans pendant quelque temps, il est des cas où les médicamens prescrits sous la forme sèche, doivent être substitués aux premiers; & M. BACHER lui-même les a fait connoître. Voyez ses Recherches sur les Maladies chron. &c. 1776, in-8°.



*& d'employer les Médicamens. 173*

forme de pilules, d'extraits, de conferves, d'opiat, ou même de poudres & de tablettes.

Enfin cette espece d'aggrégation réunit encore aux avantages précédens, celui de diminuer & d'annuler même, dans certains médicamens, plusieurs propriétés, telles que la saveur amere & nauséuse, l'odeur fétide, qui rebutent les malades, & qui empêchent même quelques-uns d'entre eux de pouvoir en faire usage. Dans cette vue, les Médecins qui doivent avoir à cœur de ne point éloigner leurs malades des remedes qui peuvent leur être utiles & même nécessaires, & d'écarter d'eux le dégoût dont l'impression nuit toujours aux effets des médicamens, ont soin d'administrer, les Végétaux amers, les Sels âcres & urinaires, les foies de Soufre, l'Asa foetida, le Camphre, &c. sous la forme sèche, & parent ainsi à tous les inconveniens, en réduisant d'ailleurs ces substances désagréables sous le plus petit volume possible. H ij

La fluidité est l'état le plus ordinaire dans lequel on emploie les remèdes. Leur action, sous cette forme, est d'autant plus énergique, qu'ils parviennent plus facilement & plus sûrement aux endroits du corps humain sur lesquels on veut qu'elle ait lieu. Ils se portent sur un grand nombre de points des organes qui les reçoivent; ils pénètrent avec plus d'activité tous les canaux, & ils s'infilent par-tout avec promptitude. Cette sorte d'aggrégation est d'une très-grande utilité pour étendre & pour diviser les remèdes les plus actifs & les plus forts, de manière à ce qu'ils ne puissent produire que les effets qu'on en attend, sans porter le trouble dans l'économie animale. C'est ainsi qu'un demi-grain de Sublimé corrosif, qui exciteroit des douleurs vives, des vomissemens, des convulsions, des foiblesses, & tous les symptômes de l'empoisonnement chez les personnes sensibles, si on le donnoit en nature, séjourne quelque temps dans

*& d'employer les Médicamens* 175

l'estomac & les intestins, en parcourt le trajet, & est absorbé par les vaisseaux lymphatiques, sans produire aucun effet allarmant, & souvent même sans annoncer son existence par aucune sensation désagréable, lorsqu'on l'administre dissous & exactement divisé dans une pinte de liquide. La fluidité dans les médicaments est aussi suivie des effets généraux du volume & de la pesanteur; elle ajoute presque toujours aux autres propriétés des remèdes que l'on donne fluides, les vertus relâchante, tempérante, adoucissante & délayante à un degré plus ou moins grand; ou au moins à l'aide de ces vertus, elle modère l'activité & l'énergie des substances médicamenteuses employées sous cette forme.

Les médicaments administrés dans l'état de vapeurs, sont encore plus énergiques que les précédens; ils s'appliquent plus exactement & en molécules beaucoup plus tenues aux organes du corps humain; ils en impregnent avec plus de

H iv

rapidité le tissu; ils parviennent plus immédiatement dans les mailles perméables & toujours ouvertes de l'éponge cellulaire; ils s'ouvrent un passage subit jusques dans les cavités vasculaires; ils frappent à la fois une grande surface sensible & irritable; leur ténuité & leur expansion les conduit dans les aréoles les plus fines des viscères. On peut apprécier, d'après cela, quel doit être l'effet des vapeurs, soit humides, soit seches, sur l'économie animale; avec quelle promptitude elles satisfont aux indications pressantes, & quelle confiance elles méritent dans tous les cas où elles sont appropriées (1). Outre ce que je viens

---

(1) Les bains de vapeurs & les fumigations commencent à être employés à Paris beaucoup plus fréquemment qu'ils ne l'ont été jusqu'ici. Il y a dans cette Ville plusieurs établissemens publics modernes, dans lesquels on administre les médicamens que les

*Et d'employer les Médicamens. 177*

d'exposer, l'état vaporeux des médicamens fournit encore le moyen de les faire parvenir immédiatement dans l'intérieur des vésicules pulmonaires, & sur les lieux affectés de ces organes; moyen qui est de la plus grande utilité pour la guérison de l'asthme, des ulcères, de la péripneumonie, & de toutes les maladies des poumons. Cette forme offre le même avantage pour les affections de toutes les cavités qui ont un émonctoire ouvert à l'extérieur du corps humain; tels que les narines, la gorge, la trompe d'Eustache, le méat auditif, l'urethre,

---

Médecins prescrivent sous cette forme. Dans la sixième Section de cet ouvrage qui comprendra l'art de formuler & de préparer les médicamens magistraux ou extemporanés, je décrirai les machines dont on se sert pour produire, diriger & appliquer sur les diverses parties du corps humain, les vapeurs humides ou seches des différens médicamens.

H v

la vessie & les intestins. La nature s'en fert tous les jours & elle produit dans les animaux des effets très-sensibles, à l'aide des vapeurs diverses que les végétaux répandent autour d'eux, & qu'ils versent continuellement dans l'atmosphère.

L'état aériforme est le dernier degré d'atténuation, de division que puissent acquérir les corps naturels; quoique j'aie compté les matières qui en jouissent, parmi les agrégés, & que j'en aie fait une classe particulière, il semble que la force d'aggrégation y soit nulle; c'est dans cet état que les corps obéissent le plus à l'affinité de combinaison, & qu'ils paroissent en même temps avoir le plus d'action sur l'économie animale. Il n'y a qu'une douzaine d'années qu'on sçait que la plupart des substances susceptibles de se volatiliser, doivent cette propriété à celle qu'ils ont de prendre par la chaleur l'élasticité, la transparence & les autres qualités apparentes de l'air. Cette découverte honorable pour notre siècle,

*& d'employer les Médicamens. 179*

& qui est due au célèbre PRIESTLEY, a excité une nouvelle ardeur dans tous les Chimistes ; mais elle paroît n'avoir pas encore assez frappé les Médecins, qui cependant peuvent en tirer le plus grand parti, comme je le démontrerai dans plusieurs endroits de cet ouvrage. Il est vrai qu'en Angleterre plusieurs hommes célèbres, occupés de l'art de guérir, ont commencé à profiter de l'état aériforme de quelques matieres, & particulièrement de l'acide crayeux ou air fixe, pour le traitement des maladies ; les succès que les Docteurs HEY, WITHERING, PERCIVAL, DOBSON, WAREN (1), ont obtenus avec ce dernier acide, dégagé dans l'estomac par l'effervescence

---

(1) Voyez l'ouvrage de M. PRIESTLEY, intitulé : *Expériences & Observations sur différentes especes d'air*, traduction de M. GIBELIN, Paris 1777, premier volume, pag. 379 à 391 ; troisième volume, pag. 244 à 258.

d'un mélange approprié, ou injecté en nature dans les intestins à l'aide d'une vessie & d'un canal flexible, ou appliqué sur la peau, ou respiré avec l'air, dans les fièvres putrides, les maux de gorge gangreneux, les ulcères fœrdides, la phthisie pulmonaire, &c., doivent inviter tous les Gens de l'art à continuer des essais si heureusement commencés. On peut concevoir des espérances d'autant plus heureuses de l'administration des médicamens sous cette forme, qu'elle facilite & favorise beaucoup plus que toutes les autres, une action prompte & énergique, & que plusieurs remèdes volatils & stimulan paroissent ne devoir les effets rapides qu'ils produisent, qu'à la propriété qu'ils ont de se réduire en gaz à la moindre chaleur; tels sont l'alkali volatil fluor, le vinaigre radical, &c. Je ne puis même douter d'après les soins & l'attention que j'ai mis, un grand nombre de fois, à observer l'état des malades, les changemens occasionnés par le camphre, les



*Et d'employer les Médicamens.* 181

eaux distillées, les liqueurs spiritueuses, l'Éther, les esprits volatils, les huiles essentielles végétales, celles de DIPPÉL, que ces médicamens n'agissent avec l'efficacité qu'on leur connoît, que parce que la chaleur de l'estomac en dégage sous la forme gazeuse les principes volatils qui les constituent, & dont les courans se portent sur les viscères même les plus éloignés. Peut-être découvrira-t-on quelque jour, que c'est à une expansion aërifôrme de la même nature, qu'il faut attribuer les phénomènes singuliers produits sur l'économie animale par l'Opium, le Castoreum, tous les Végétaux vireux, & beaucoup d'autres substances, dont la manière d'agir n'est pas à beaucoup près convenablement connue.

J'ai lieu d'espérer que les détails, dans lesquels je viens d'entrer relativement à l'aggrégation des médicamens, m'autorisent à avancer avec certitude les propositions suivantes.

1°. L'état des différentes modifications de cette force naturelle influe sur les propriétés médicamenteuses.

2°. Dans plusieurs cas, la forme d'aggrégation constitue seule une action particulière dans les remèdes.

3°. Il n'est presque point de circonstances dans lesquelles cette forme n'altère ou ne modifie leurs effets avec plus ou moins d'énergie.

4°. Il est nécessaire d'y avoir toujours égard dans leur administration.

5°. Ces considérations peuvent éclairer sur la nature & la manière d'agir de plusieurs substances, qui n'ont pas été assez bien appréciées par les Auteurs de matière médicale.

#### §. I V.

*De la température considérée comme cause d'actions médicamenteuses.*

On doit encore compter parmi les causes de l'action des médicamens examinés

*& d'employer les Médicamens. 183*

en général, la diversité de leur température. Tous les hommes font dans le cas d'éprouver par eux-mêmes la différence des sensations & des effets les plus sailans des divers degrés de froid ou de chaud, dont jouissent les corps appliqués à l'intérieur ou à l'extérieur de nos organes. Mais ces impressions promptes & générales que le sentiment fait percevoir, ne suffisent point aux Sçavans pour apprécier les effets de la température; le simple résultat de la sensation instantanée que tous les hommes font également susceptibles d'appercevoir, n'éclaire point assez le Médecin; il porte ses regards au-delà de ce sens du moment; il observe les phénomènes qui suivent & qui ont pour cause cette première impression, & il reconnoît bientôt que la variété dans la température des substances appliquées de quelque manière que ce soit au corps humain, apporte des altérations & des changemens plus ou moins marqués dans les fonctions des différens organes qui le constituent.

Sans décrire ici avec tout le soin nécessaire les effets multipliés de la chaleur sur l'économie animale, sans chercher dans son action toutes les propriétés médicamenteuses qu'un Médecin instruit peut y trouver ( ce qui sera l'objet d'un des premiers Articles de la troisième Section de cet ouvrage ), il est cependant indispensable d'en présenter les résultats généraux, pour être en état de reconnoître son influence sur les puissances actives des remèdes.

Les Physiologistes sçavent que les différentes températures de l'atmosphère changent & modifient, chacune à leur manière, les fluides & les solides du corps humain; de sorte que l'état de ce dernier varie, pour ainsi dire, autant que le thermomètre. Mais outre le relâchement des fibres, la raréfaction & la volatilisation des fluides opérée par la chaleur douce, le dessèchement & l'aridité produite dans les solides par la chaleur forte & continue, leur resserrement, la condensation

*& d'employer les Médicamens. 185*

& la cessation du mouvement dans les liquides occasionnés par le froid plus ou moins vif, que le corps des animaux éprouve ainsi que toutes les autres matières inanimées, l'irritabilité & la sensibilité qui distingue ces êtres organiques de tous les autres, les rendent susceptibles d'altérations plus nombreuses & plus compliquées de la part de ces agens naturels. Le mal-aïse, la pesanteur, le penchant au sommeil, l'accablement, la difficulté de respirer, l'étouffement, l'inflammation apparente ou fausse, les hémorrhagies, &c. sont autant de phénomènes qui accompagnent l'impression d'une chaleur forte & non interrompue. Une chaleur plus douce & long-temps continuée, sur-tout réunie à l'humidité atmosphérique, ajoute à ces premiers symptômes, la dégénérescence des fluides, leur tendance à la septicité, & même la putréfaction, lorsque les humeurs y sont déjà disposées par d'autres causes intérieures & particulières au corps

humain. Le froid modéré soutient le ton & anime la force irritable des fibres; les sécrétions & les excrétiions se font avec régularité pendant son impression; les fluides conservent leur nature douce & leur mouvement; enfin cette température soutient la santé dans les Individus vigoureux & bien constitués. Un froid trop vif produit des effets contraires; la peau se resserre; les fibres musculaires se contractent avec trop d'énergie; les vaisseaux comprimés par son action, opposent un obstacle au sang qui presse inutilement leurs parois; les fluides s'épaississent, leur mouvement se ralentit; ils n'ont point cette activité, ce stimulus nécessaire pour soutenir l'action vitale des solides; bientôt ils s'accumulent, ils s'arrêtent, & produisent l'insensibilité & l'immobilité dans les organes où se fait cette *stase*, & la gangrène qui en est le dernier degré.

Cette légère esquisse des effets de la température diverse de l'atmosphère,

*& d'employer les Médicamens.* 187

dans laquelle vivent les animaux, peut être rapportée aux modifications que le froid ou la chaleur font naître dans l'action des médicamens; quoique ces derniers n'aient jamais les excès de chaud & de froid, dont j'ai apprécié l'énergie dans les extrêmes, afin de le rendre plus sensible, si on suppose leur action modérée relativement à ces propriétés physiques, on aura une idée assez juste des changemens que la température produit dans leur manière d'agir.

Un médicament très-chaud dilate & raréfie subitement les fluides, il excite un orgasme violent, & son administration est presque toujours suivie de dangers (1); une chaleur assez vive dans les

---

(1) J'ai vu une petite fille de sept ans, mourir une heure après avoir été plongée dans un bain trop chaud. L'eau avait été chauffée à soixante-six degrés par une femme imprudente, à qui cette opération avait été

remedes extérieurs agite les fibres, multiplie leur mouvement, divise & atténue les fluides, & agit comme fondante, répercutive, altérante, &c.

Un remede d'une chaleur de 20 à 25 degrés à peu près, administré à l'intérieur, détend & relâche les fibres, apaise le spasme, calme les douleurs, dilate les fluides, ouvre les bouches des vaisseaux, & fait couler la sueur. Si on en continue l'usage trop long-temps, il diminue le ton des fibres, il affoiblit les malades, il prive l'estomac d'une partie

---

confiée. Cette malheureuse enfant est morte apoplectique; la saignée n'a presque point fourni de sang, malgré la distension & le gonflement des vaisseaux. Le spasme énorme produit subitement par la chaleur de l'eau, avoit presque suffoqué l'action systaltique, & le pouls étoit extrêmement petit. J'avois conseillé de plonger la malade dans un bain froid; les parens n'ont pas osé suivre cet avis.



*Et d'employer les Médicamens.* 189

de sa force digestive, il enleve l'appétit, il nuit à la nutrition, & il trouble peu à peu toutes les fonctions; tels sont les maux occasionnés par l'abus du régime relâchant en général, des boissons chaudes, du thé, du lait chaud, du chocolat pris habituellement, comme le font plusieurs nations, ou des bouillons légers de veau & de poulet employés pendant trop long-temps, comme l'ont voulu quelques Médecins. Dans le plus grand nombre de cas, on ne doit donc pas insister trop de temps sur la chaleur des tisannes & des boissons quelconques; dans les pays tempérés, dans les saisons chaudes, il vaut presque toujours mieux administrer les médicamens fluides à la température ordinaire de l'atmosphère. Un jeune Médecin doit se souvenir que l'abus & la trop longue continuité dans les remèdes prescrits à une température chaude, occasionnent plus de maux, qu'ils n'en peuvent guérir. On voit souvent dans la pratique, l'appétit revenir

promptement chez les convalescens, lorsqu'après avoir quitté les tisannes & les autres fluides chauds & relâchans dont ils faisoient usage dans leurs maladies, on ne leur fait prendre que quelques boissons froides. On remarque encore la même chose chez les femmes qui habitent les Villes; la plupart, même parmi le peuple, ont la mauvaise habitude de prendre tous les matins des liqueurs chaudes, du thé, du lait très-aqueux, du café fort étendu; leur estomac affoibli par cette abondance de boissons fades & relâchantes, n'éprouve point, au milieu du jour, cette sensation agréable qui doit accompagner le besoin de manger, & qui précède toujours une bonne digestion. Elles ne prennent que très-peu d'alimens, qu'elles digerent encore très-mal; & ce n'est que vers le soir, que leur appétit se développe un peu plus; elles regardent le souper comme le meilleur repas, & y mangent en effet beaucoup plus, que dans le reste de la

journée ; & c'est à ce mauvais régime, que font dus en grande partie, ainsi qu'à leur vie trop sédentaire, les maladies qui les attaquent, & qu'on ne connoît point dans les campagnes (1).

---

(1) C'est par la même raison que la pratique de M. POMME, dans les affections nerveuses, connues sous le nom de vapeurs, n'a pas, dans tous les cas, les succès qu'on en attend. Ce Médecin a sans doute bien fait de s'opposer au régime échauffant, aux remèdes âcres, amers, &c. qu'on prescrivoit autrefois beaucoup trop fréquemment dans ces maladies ; mais il a certainement poussé trop loin l'usage des Délayans, des Relâchans, des Bains, & il l'a rendu trop général. Il est bien reconnu aujourd'hui que les affections nerveuses ont souvent des causes fort différentes les unes des autres. On sçait sur-tout qu'il y en a, qui, loin d'être dues au dessèchement & au racornissement ; sont au contraire produites par la foiblesse, l'atonie, le relâchement, l'appauvrissement dans les humeurs ; que ceiles qui durent depuis

La température froide change entièrement les propriétés des médicamens

long-temps, sont presque toujours dans ce dernier cas ; aussi la méthode de M. POMME fait-elle ordinairement plus de mal que de bien dans de pareilles circonstances, où les légers toniques, les fortifiants, l'exercice, les frictions seches, l'habitation à la campagne ; le régime régulier, &c. conviennent & réussissent constamment.

On a beaucoup écrit depuis vingt ans sur les maladies des nerfs. Tous les Médecins instruits savent que, malgré la foule des ouvrages nouveaux sur cet objet, on a peu ajouté à l'excellent Traité de BOERHAAVE, de *Morbis nervorum. Lugd. Batav. 1761. in-8°*. Cependant il manque encore une distinction exacte des sympômes qui puisse conduire à reconnoître l'état opposé, de relâchement & d'atonie, ou de sécheresse & de rigidité, qui constituent les deux grandes différences des affections nerveuses. On pourroit peut-être appliquer à cette maladie, le *Strictum* & le *Laxum* de THEMISON & des anciens Méthodistes.

fluides.

*& d'employer les Médicamens. 193*

fluides. En effet un remede qui, administré chaud, relâchoit, détendoit les fibres, ouvroit les pores & faisoit couler la sueur, produit des effets bien différens, si on le donne froid aux malades. Il stimule légèrement les parois de l'estomac & des intestins; au lieu de relâcher la peau & d'augmenter la transpiration, il porte son action sur les reins, & excite l'écoulement de l'urine; loin d'affoiblir, il soutient les forces, il ranime le jeu des organes de la digestion; & telle doit être en général la température de toutes les boissons domestiques & des remedes de précaution. Cette modification de la température a encore un grand avantage dans l'administration de toutes les substances odorantes & volatiles, dont les principes actifs, au lieu de s'échapper & de se dissiper par la chaleur, sont au contraire fixés & coercés par le froid.

Enfin une température très-froide; comme celle qui est exprimée par les degrés au-dessous de ZERO du thermometre

*Tome I.*

I

de RÉAUMUR, porte avec elle, dans tous les médicamens qui en jouissent, une action vive, stimulant, pénétrante, tonique. Un grand nombre de faits a démontré que le froid avoit aussi la propriété de calmer les accès nerveux, les douleurs, les spasmes, les convulsions, & qu'il pouvoit être regardé comme astringent. C'est en raison de ces propriétés, que l'eau dans l'état de glace est un médicament fort différent de l'eau fraîche & fluide, de l'eau tiède, de l'eau chaude, de l'eau bouillante, de l'eau en vapeurs, &c.; & l'on conçoit d'après cela pourquoi plusieurs grands Médecins, tels qu'HOFFMANN, BOERHAAVE, &c., ont regardé cet élément comme un des plus puissans agens pour la guérison des maladies, & celui de tous qui se rapproche le plus d'un remède universel.

Il est facile d'apprécier par ces notions l'influence de la température sur les effets des médicamens, & de concevoir;

1°. Que le Médecin doit toujours y

*& d'employer les Médicamens. 195*

faire attention dans leur administration.

2<sup>o</sup>. Qu'il peut en tirer le plus grand parti suivant les indications qu'il se propose de remplir.

3<sup>o</sup>. Qu'elle lui fournit un moyen de calmer, d'augmenter ou de modifier les vertus des remèdes, en les prescrivant dans tel ou tel degré de froid ou de chaleur.

*§. V.**De la saveur considérée comme cause de propriétés médicamenteuses.*

La sensation que les différens corps naturels excitent sur la langue, & qu'on désigne sous le nom de saveur, est le résultat du contact & de l'action de leurs molécules sur les organes nerveux destinés à la percevoir. Le principal but qui paroît lui avoir été assigné par la nature, c'est d'avertir les animaux de la nature & des qualités utiles ou nuisibles des substances qui les environnent, & dont leurs

I ij

divers besoins leur prescrivent l'usage. Quoiqu'elle puisse tromper dans quelque cas, & que plusieurs matieres vénéneuses aient une saveur, sinon agréable, au moins supportable, & quelquefois même susceptible de plaire à certains Individus, il n'est pas moins vrai, qu'en général cette propriété est capable d'éclairer sur les qualités des corps, en invitant les animaux à prendre ceux qui flattent leur goût, & à rejeter ceux qui annoncent par l'impression plus ou moins désagréable qu'ils excitent, les mauvais effets dont leur usage pourroit être suivi.

Les plus anciens Médecins, à la tête desquels on peut ranger HIPPOCRATE, GALIEN, ACTUARIUS, AETIUS, &c, ont pensé avec raison, que la saveur étoit une des principales causes de l'action des médicamens, & qu'elle pouvoit servir à faire reconnoître leurs vertus. Il n'est aucun Sçavant qui n'ait adopté cette opinion, & plusieurs ont fait des dissertations sur cet objet, que l'on pourra



*& d'employer les Médicamens. 197*

consulter avec beaucoup de fruit. Tels sont FERNEL (1), MONTANUS (2), ABERCROMBIUS (3), WEDELIUS (4), HOFFMAN (5) MANGOLDUS (6), WALTHERUS (7), HEBENSTREIT (8), LINNEUS (9). Parmi les Auteurs qui ont fait des traités complets de matière médicale, quelques-uns ont apporté une attention spéciale à la faveur considérée comme principe d'actions médicamenteuses. KOENIG a expliqué les vertus

---

(1) *Oper. Medicin. Paris. 1638. Therap. univers. cap. 3.*

(2) *Medic. univers.*

(3) *Clavis Medicin.*

(4) *Theor. sapor. Medic.*

(5) *Opusc. phys. Medic.*

(6) *Idea mater. Medic.*

(7) *Differt. de Gustatione.*

(8) *De Sensu externo facultatum in plantis indic. Lips. 1730.*

(9) *Sapor. medicament. Amanit. Academ. Holmiæ 1762. Differt. XXX.*

des remedes d'après cette seule propriété (1). TAUVRY a écrit plusieurs chapitres sur cette matiere (2); mais ils se ressentent de la théorie mécanique, qui régnoit alors dans la Physique & la Chimie, & il est impossible d'en tirer un grand parti. NEUMANN, GEOFFROY & CARTHEUSER n'en ont même pas parlé dans leurs généralités. VOGEL & SPIELMANN n'en ont dit que peu de choses (3); mais au moins ils ont senti l'utilité de ces considérations. Persuadé

---

(1) *Regnum vegetabile quadripartitum. Paris. 1768.*

(2) *Traité des médicamens, & de la maniere de s'en servir, &c. Paris 1722. 2 vol. in-12. premier volume, chap. 5, 6, 7.*

(3) *JAC. REINHOLDI SPIELMANN Inst. mat. medic. Argentorati 1774. in-8°. Prolegomena, pag. 5.*

*RUDOLPH. AUG. VOGEL Histor. mater. medic, &c. Francofurti & Lipsia 1774. in-12. pag. 10.*

*& d'employer les Médicamens.* 199

de l'importance de cet objet pour la connoissance des médicamens, je crois devoir y insister plus que ne l'ont fait tous ceux qui m'ont précédé.

Sans prétendre assigner ici la cause de la diversité des saveurs, sans imaginer avec WILLIS (1) une forme particulière dans les molécules de chaque corps fade, il est cependant vraisemblable que

---

(1) Les Carthésiens qui croyoient avec les anciens Philosophes, que toutes les saveurs étoient dues à des Sels, ont voulu déterminer la figure de ces substances. *WILLIS de anima brutorum*, prétendoit que les molécules des âcres étoient des aiguilles, celles des huiles des petites sphères, celles des amers des particules fourchues, celles des corps solés des polyèdres irréguliers, celles des acides des cônes, celles des styptiques figurées en hameçons, &c. Malheureusement aucune de ces assertions n'est démontrée, & elles sont toutes le fruit de son imagination.

c'est à la configuration intime, ou des dernières particules, que paroît être due la différence des impressions que toutes les substances font éprouver à l'organe du goût. Il est beaucoup plus utile pour les Médecins de connoître la manière dont chaque saveur agit sur l'économie animale, que de rechercher la raison de la sensation elle-même. Il paroît d'après un grand nombre d'observations, que les corps sapides ne font naître en général une affection dans le *Sensorium commune*, qu'en raison de la tendance qu'ils ont à se combiner avec nos organes, & que la saveur n'est que le résultat de cette combinaison même. C'est ce qu'on concevra facilement, en considérant ce qui se passe dans l'action du corps le plus sapide possible & que l'on connoît sous le nom de Caustique; en effet un caustique n'est tel, que parce qu'il se combine avec une très-grande énergie & beaucoup de promptitude à la peau sur laquelle on l'applique; aussi quand il a

*& d'employer les Médicamens.* 201

produit son effet, il a perdu sa vigueur & son activité, il n'est plus susceptible de cautériser une seconde fois, sa tendance à la combinaison, sa force d'affinité devient nulle par l'acte même de son union avec un principe de la peau, & c'est en dissolvant, en désorganisant, qu'il exerce sa puissance. Pour les hommes qui ne sont point accoutumés à réfléchir, il doit se présenter ici une énorme différence entre la saveur simple douce & agréable des corps sucrés, des sels savonneux, & la sensation terrible ou brûlante d'un caustique. Cependant plus l'on réfléchit sur cette matière, & plus on s'affermi dans l'idée, que les saveurs les plus agréables ne sont que les premiers degrés de la saveur la plus forte & la plus insupportable; en effet concentrez les corps dont la saveur réveille agréablement la sensibilité, les forces & l'appétit, tels, par exemple, que le vin, le vinaigre, le citron, &c.; diminuez la quantité de véhicule aqueux, qui, dans ces fluides

I v

écarter, enveloppe & affoiblit leurs molécules actives, & vous verrez bientôt un véritable caustique, comme le sont l'esprit-de-vin très-déphlegmé, le vinaigre radical, l'acide du citron purifié & réduit sous un petit volume. Prenez au contraire la substance la plus caustique de l'huile de vitriol, de l'esprit de nitre, ou de l'esprit de sel fumant, étendez-les d'une grande quantité d'eau, & bientôt leur causticité sera changée en une saveur aigrelette, agréable & capable d'appaîser l'ardeur de la soif la plus immodérée. Si vous examinez en même temps ce qui se passe lorsque vous modifiez cette saveur, il sera facile de voir que leur affinité de composition est affoiblie en même raison que leur sapidité. Ces deux qualités paroissent donc être les mêmes, puisque dès qu'un corps perd sa tendance à la combinaison, il perd aussi sa saveur; dès qu'il reprend cette force, il redevient d'autant plus sapide, qu'elle y est plus énergique; enfin une substance qui n'a

*De l'employer les Médicamens. 203*

qu'une affinité de composition très-foible, n'a aussi que très-peu de sapidité; ainsi toute faveur, depuis la plus douce jusqu'à la plus corrosive, ne paroît être que le résultat de la force qui tend à unir le corps sapide avec un des principes qui constituent nos organes. Peut-être même est-ce de l'affinité, que telle matière a pour se combiner avec tel ou tel principe de nos fluides ou de nos solides, que dépend la diversité dans les faveurs; mais cette dernière assertion ne doit être regardée que comme une hypothèse, & je ne puis la présenter que comme telle, quoiqu'il me seroit possible de réunir un assez grand nombre de faits pour en faire au moins soupçonner la vérité.

Il suit de la théorie la plus vraisemblable des faveurs que je viens d'exposer, que la classe des corps sapides doit être encore plus multipliée qu'elle ne l'a été jusqu'aujourd'hui; que cette propriété ne s'exerce pas seulement sur l'organe du goût, que toutes les autres

parties du corps humain sont susceptibles d'en être affectées chacune à leur manière ; enfin qu'excepté les impressions produites par la forme, par la pesanteur & par la température, toute sensation excitée par la présence & le contact de différentes substances sur un organe quelconque du corps humain, est le résultat de la faveur, ou de la force qu'il exerce pour s'identifier & s'unir avec une partie même de cet organe. D'après cette idée, je divise les faveurs considérées en général, en quatre classes, relativement à la manière dont les différens organes sont susceptibles d'être affectés par cette propriété.

Dans la première classe, je range les corps sapides les plus énergiques, qui agissent sur toutes les parties du corps humain, même sur les plus insensibles à la faveur prise dans l'acception ordinaire ; ce sont les caustiques. Ils produisent sur tous les lieux où on les applique, de la douleur, de la chaleur, en même temps



*E d'employer les Médicamens. 205*

qu'ils corrodent & qu'ils dissolvent l'organe lui-même. La pierre à cauter est un de ces médicamens actifs, lorsqu'elle détruit le tissu de la peau, elle se trouve dans un état de composition due à son action même; sa tendance à la combinaison est satisfaite, elle ne pourroit plus servir de nouveau à ronger les végétaux, & elle a perdu sa causticité.

Je place dans la seconde classe les substances dont l'action sapide n'est point assez vive, pour porter une impression marquée sur la peau comme les premiers, mais qui, appliquées sur l'organe du goût, y produisent une sensation que tous les hommes connoissent sous le nom de saveur. C'est à cette classe qu'appartiennent les doux, les amers, les sucrés, les fades, les aigres, &c., sur lesquels je reviendrai dans un instant beaucoup plus en détail.

La troisième classe comprend les matières dont l'énergie sapide est assez foible pour ne point occasionner d'effet sen-

fible dans le moment où elles sont appliquées sur la peau & sur la langue; mais qui, reçues dans l'estomac, organe beaucoup plus sensible aux saveurs que les précédens, y agissent d'une manière très-marquée. Tels sont le précipité *PER SE*, l'antimoine diaphorétique, le tartre stibié, les fleurs de zinc, dont la faveur, lorsqu'ils sont mis sur la langue en très-petite dose, paroît presque nulle, & qui excitent cependant à la dose de quelques grains, des convulsions souvent très-violentes dans l'estomac & dans les intestins. J'aurai soin de faire connoître dans l'histoire particulière de chaque remède, ce que l'observation a appris de plus singulier sur cette troisième classe de saveurs, beaucoup plus multipliée qu'on ne le croit communément.

Enfin la quatrième classe des corps sapides renferme ceux dont l'action paroît se porter sur le système sensible ou nerveux seul, & qui n'opèrent d'altérations ou de changemens dans les

*& d'employer les Médicamens. 207*

Organes, que par la réaction des nerfs affectés par eux d'une manière particulière, sur les autres parties du corps humain. Je place dans cette classe les corps odorans, vaporeux, volatils, les antispasmodiques, les calmans, les spafinodiques & les stimulans. Cet ordre de substances appartient encore plus particulièrement aux odeurs, comme on le verra plus bas.

Je n'ai divité ainsi les corps sapides en quatre classes générales, que pour faire mieux concevoir l'étendue de l'action que cette propriété exerce sur l'économie animale. Je vais passer maintenant aux saveurs proprement dites, ou à l'examen de celles que les nerfs de la langue perçoivent & communiquent au *sensorium*.

Les Sçavans ne sont pas plus avancés que les hommes ordinaires dans la distinction exacte des saveurs; ils ne peuvent jamais l'énoncer que d'après les sensations diverses qu'elles excitent sur

l'organe du goût; & pour que ces distinctions soient bien fondées, on conçoit qu'elles doivent être les mêmes pour tout le monde. Aussi est-il peu de définitions sur lesquelles on puisse être mieux d'accord, que celles des saveurs prises en général; tout le monde convient en effet de la différence des salés, des amers, des sucrés, &c. Quelques Médecins ont essayé de définir plus intimement les diverses sensations que les corps sapides produisent. ABERCROMBIUS en particulier, a tâché d'exprimer ces sensations d'après des effets connus & analogues à l'impression que chaque saveur présente à l'esprit. Suivant lui, les acides pénètrent la langue sans chaleur; les corps doux oignent cet organe en y excitant un sentiment de plaisir; les corps gras y produisent la même onction sans plaisir; les salés nettoient & détergent la langue sans y causer de resserrement; les amers au contraire la nettoient en y laissant une sensation d'exaspération; les âcres

*& d'employer les Médicamens.* 209

semblent la corroder en l'échauffant; les styptiques la dessechent en la resserrant; les matieres insipides la parcourent sans la plus petite irritation. Quoique ces définitions soient assez vraies, & que tout homme puisse s'en assurer par lui-même, elles ne sont pas assez multipliées pour donner une idée exacte de beaucoup d'autres saveurs bien distinctes des huit qu'il a examinées. J'en dirai autant des essais faits par plusieurs Auteurs, & en particulier par WEDELIUS (1) & NICOLAI (2), pour reconnoître des substances chimiques & autant de sels particuliers, comme les causes des diverses saveurs. Les apperçus qu'ils ont donnés, présentent bien en effet un rapport très-marqué entre certaines saveurs & quelques principes salins, tels que les saveurs

---

(1) *Theor. sapor. medica.*

(2) ERNESTI ANTON. NICOLAI *systema materiae medicae ad praxim applicata.* Hala Magdeburg, 1751, in-4°.

acides & salés; mais les amers, les astringens &c., les ont toujours embarrassés; à plus forte raison sera-t-il encore plus difficile de déterminer la nature des saveurs mixtes ou composées, pour la définition desquelles *CARTHEUSER* a été souvent obligé d'entasser plusieurs épithetes qui rendent les Titres de quelques Sections de son ouvrage très-obscur (1).

*LINNEUS* réduit à dix classes les saveurs des médicamens (2); il les oppose deux à deux, sçavoir les doux & les âcres, les gras & les styptiques, les acides & les amers, les visqueux & les salés, les aqueux & les secs. Il est fort singulier que les peuples de Malabar, dont la Médecine paroît d'ailleurs assez grossière, reconnoissent depuis long-temps six classes

---

(1) Voyez les Sections 5, 15, &c. de sa matiere médicale. *Fundamenta mater. medicæ.*

(2) *Sapor. medicament. amanit. academ. vol. 2, pag. 335.*

*& d'employer les Médicamens.* 211

de médicamens, d'après les six saveurs bien distinctes, sçavoir les acides, les doux, les salés, les amers, les âcres & les astringens. GRUNDLER, Missionnaire Danois, qui voyagea en 1708 dans le Malabar, nous a donné l'extrait du *Vagadasastrum*, livre où toute la Médecine de ces peuples est contenue.

Toutes les saveurs qui ne peuvent pas se rapporter entièrement aux dix classes que j'ai énoncées, paroissent être composées de plusieurs d'entre elles; telles sont un grand nombre de matieres végétales. La partie odorante modifie encore singulièrement les saveurs. Malgré ces difficultés, il est très-avantageux pour la connoissance des médicamens, d'examiner quelle est l'action des corps sapides appartenant à chaque classe sur l'économie animale.

*Des médicamens de saveur douce.*

On range parmi les substances douces;

Les racines de polypode,  
de réglisse ;

Tous les fruits sucrés & bien mûrs ;  
les carrouges,  
les figues,  
les dattes,  
les raisins,  
le sucre.

Quelques matieres animales, tels que  
le lait,  
le sucre de lait,  
le miel.

Ces remedes doux relâchent les solides, calment les douleurs & les mouvemens déréglés qui les agitent ; ils facilitent l'expectoration, & appaisent la toux, &c. ; ils adoucissent l'acrimonie des humeurs, ils les renouvellent promptement, & servent très-bien à la nutrition. Il paroît même que la matiere sucrée est une des plus nutritives. Un usage approprié & continué des alimens & des médicamens doux, entretient la



*De l'employer les Médicamens. 213*

santé, & prolonge la vie. Ils conviennent aux sujets secs & maigres, aux vieillards; ils nuisent aux personnes dont les fibres sont molles & relâchées, & particulièrement aux enfans.

*Des médicamens de saveur âcre.*

Les matieres âcres corrodent les solides avec plus ou moins d'activité. Elles sont irritantes, stimulantes, échauffantes; prises en grande quantité ou pendant long-temps, elles détruisent & rongent les fibres; ce sont de véritables poisons. Appliquées à l'extérieur, elles agissent comme rubefiantes, vésicatoires, cathérétiques, révulsives, attractives, &c. Leur vertu pénétrante & incisive, leur donne la propriété de guérir les humeurs froides & inertes. Elles divisent & atténuent les liquides; elles font couler les humeurs, & deviennent sudorifiques, diurétiques, emménagogues, béchiques, incisives, &c. en raison des organes que le

214 *L'Art de connoître*

principe de la vie met en action pour les rejeter hors du corps. Elles sont utiles en général aux malades dont les fibres sont molles & peu actives, chez lesquels les humeurs blanches inertes dominant & affoiblissent les mouvemens vitaux.

On compte particulièrement dans cette classe,

Les alkalis concentrés,

Les fels neutres terreux déliquescens ;

Les fels métalliques ;

Les racines de pied de veau,

bryone,

pyrette,

ellebore blanc ;

gingembre,

galanga,

raifort,

scille,

l'ail,

les oignons ;

les porreaux ;

Les feuilles de persicaire,

renoncule,

*Et d'employer les Médicamens.* 215

cabaret ,  
foldanelle ,  
vermiculaire brûlante ;  
tithymale ,  
cochléaria ,  
capucine ;

Les écorces de sureau ;  
hyeble ,  
jarou ;

Les fleurs d'arnica ,  
les semences de finapi ,  
Peuphorbe ,  
la gomme gutte ,  
les cantharides.

Il est aisé de voir , d'après ce léger dénombrement, que l'expression Acreté, convient à un grand nombre de substances, & que la saveur âcre présente un grand nombre de modifications & de différences très-sensibles dans les matieres qui en jouissent.

116 *L'Art de connoître**Des médicamens de saveur grasse.*

Les corps gras doivent cette faveur à un principe huileux, doux, fade, que les Chimistes appellent huile douce, & qu'on peut en retirer par l'expression mécanique. Telles sont les pulpes de certains fruits, & toutes les semences émulfives;

Les amandes,  
les pistaches,  
le cacao,  
les noix,  
les noisettes;  
la pulpe des olives;  
la graine de lin,  
    pavot,  
    concombre;  
    melon,  
la graisse des animaux.

Ces substances doivent être fraîches & récentes pour jouir de toutes leurs propriétés.

*& d'employer les Médicamens. 217*

propriétés. Lorsqu'elles sont exposées à un air chaud & humide, leur huile se rancit, & leurs qualités deviennent absolument opposées à celles qu'elles avoient auparavant.

Les corps gras ramollissent & détendent les fibres, ils les rendent flexibles, ils calment les douleurs produites par la tension & l'érétyisme, ils modèrent & apaisent celles des intestins, ils lubréfient la trachée artère, ils diminuent la sécheresse de la toux, & l'aspérité de la gorge dans les maladies du poumon & dans les angines, ils facilitent la chute des escarres, ils déterminent l'évacuation des humeurs amassées dans les premières voyes. La graisse produit des effets analogues sur les organes des animaux vivans qui en sont plus ou moins chargés. Les hommes gras sont en général portés à la joie; les vieillards & les hommes secs sont au contraire tristes & fâcheux. Comme les corps gras affoiblissent l'action tonique & relâchent les fibres, on con-

*Tome I.*

K

çoit pourquoi les personnes très-grasses se lassent facilement, & ne peuvent point se livrer à des travaux violens, & pourquoi l'abus des huileux rend sujets aux hernies les Italiens, les Espagnols, & plusieurs Moines qui en font un usage excessif. Ils émoussent les fluides âcres, ils sont très-propres à arrêter les dangereux effets des poisons reçus dans l'estomac & les intestins. C'est par la même raison qu'ils sont utiles dans les douleurs néphrétiques, les calculs des reins, la strangurie & la dysurie que ces corps étrangers occasionnent ; ils procurent aussi la liberté du ventre.

*Des médicamens de saveur styptique.*

Les styptiques resserrent fortement les fibres de la bouche, lorsqu'on les goûte, & ils exercent une action semblable sur toutes les parties solides du corps humain. Quoique les acides combinés avec un corps sec & terreux, tel que l'argile,

*& d'employer les Médicamens. 219.*

produisent assez constamment une substance acerbe ou astringente, on ne peut point en conclure, avec plusieurs Auteurs qui ont voulu rechercher la cause des saveurs dans les combinaisons chimiques, que l'astringtion occasionnée par les végétaux soit dûe à un composé analogue, puisqu'il n'y a encore aucun fait chimique dans l'analyse de ces substances, qui puisse autoriser cette assertion.

Les médicamens styptiques principaux sont,

Les terres bolaires,  
Les sels alumineux,  
Les vitriols de fer & de zinc.

Les racines de bistorte,  
                  tormentille,  
                  quintefeuille,

Les écorces de tamarisc,  
                  caprier,  
                  aune,  
                  frêne,

La noix de galle ;

K ij

Les feuilles d'argentine ,  
centinode ,  
plantain ,  
cypres ,  
myrthe ,  
chêne ;

Les fleurs de roses rouges ,  
grenade ,  
fumach ,

Les nefles ,  
les coings ,  
les noix de cypres ,  
les prunelles ,  
l'églantier ,  
les poires sauvages ,  
les fucs d'acacia ,  
d'hypociste ,  
le sangdragon ,  
le cachou .

Toutes ces substances , rapprochant  
les fibres qui constituent les parties so-  
lides du corps humain , comme on l'ob-  
serve même sur les peaux des animaux



*& d'employer les Médicamens. 221*

morts, elles en affermissent & en durcissent le tissu; elles ferment les orifices des vaisseaux, en augmentant leur ton & leur force irritable; elles sont conséquemment toniques, fortifiantes. Elles arrêtent les hémorrhagies; elles épaississent les fluides; elles en modèrent & en arrêtent même le mouvement, la fermentation & l'évacuation; on observera que tous les remèdes qui ont cette espèce de faveur, exigent beaucoup de précautions dans leur administration, & qu'ils sont souvent plus nuisibles qu'utiles.

*Des médicamens de faveur acide.*

Les acides ont un grand nombre de propriétés qui varient suivant leur nature & leur état de concentration. En général ils stimulent les solides, ils en détruisent & en dissolvent peu à peu le tissu, ils commencent par les resserrer & les durcir; leur long usage dessèche & maigrit.

Ils coagulent les fluides, sur-tout la

K ij

lympe; ils décomposent la bile, en s'emparant de son alkali, & en précipitant sa résine; ils calment le trop grand mouvement du sang, & ils rafraîchissent; ils s'opposent avec beaucoup d'énergie à la putréfaction; ils temperent la soif & la chaleur interne; ils excitent la sécrétion rénale & le flux de l'urine; en épaississant certaines humeurs, ils en arrêtent l'écoulement immodéré; appliqués à l'extérieur, ils sont propres à empêcher les progrès de l'inflammation & de l'obstruction dans le tissu cellulaire. Les médicamens de cette faveur sont très-multipliés; voici l'ordre dans lequel je crois devoir les disposer pour la matière médicale.

*Acides minéraux aëriiformes.*

Acide crayeux ou air fixe.

Acide sulphureux.

Esprit de sel fumant, ou gaz acide marin.

*Et d'employer les Médicamens. 223*

*Acides minéraux liquides.*

Acide vitriolique.  
Acide nitreux.  
Acide marin ordinaire.

*Acide minéral concret.*

Sel fédatif ou acide du borax.

*Végétaux acides.*

Feuilles d'oseille,  
    alleluia,  
Fruits d'épine-vinette ;  
    groseille,  
    cerise,  
    verjus,  
    citron,  
    limon,  
    orange.

*Acides végétaux secs.*

Sel d'oseille,  
Crème de tartre.

K iv

*Acide végétal fermenté.*

Vinaigre.

*Acides animaux préparés.*

Lait aigri.

Acide des fourmis.

Acide des abeilles.

Il est peu de saveur qui soit plus générale que l'acide, & il est aussi peu de remèdes dont on tire un plus grand nombre d'avantages que ceux-ci. Depuis les caustiques jusqu'aux rafraîchissans & aux tempérans, distance énorme dans les classes médicamenteuses, ils remplissent un grand nombre d'indications diverses, & les bons Médecins en tirent le plus grand parti dans la plupart des maladies fébriles, inflammatoires, bilieuses, putrides, &c.

*Des médicamens de saveur amère.*

La saveur amère est une de celles qui

*Et d'employer les Médicamens.* 225

agit avec le plus d'énergie sur nos organes, & dont l'action est la plus durable, c'est aussi celle qui est une de plus désagréables. Cette faveur existe presque toujours avec la propriété inflammable ou combustible dans les substances simples qui en jouissent; ainsi parmi les minéraux, ce sont presque toujours des préparations sulphureuses, métalliques, & bitumineuses, dans lesquelles on la rencontre. Dans les végétaux & dans les animaux, elle se trouve presque constamment unie aux sucres huileux, résineux, extracto-résineux; une couleur brune ou rouge, & en général très-foncée, accompagné aussi presque toujours l'amertume.

Quelquefois deux corps d'une faveur fort différente, donnent naissance, par leur combinaison, à un composé très-amer; ainsi l'acide vitriolique forme, avec les deux alkalis fixes & la magnésie, des sels plus ou moins amers, qu'on connoît sous les noms de tartre vitriolé,

K v

fel de GLAUBER , fel d'Epſom.

La faveur amere donne en général les propriétés médicamenteuſes ſuivantes aux médicamens dans leſquels elle exiſte. Ils augmentent le ton des fibres, & les fortifient ; ils ſont ſtomachiques, ils aiguifent l'appétit, ils accélèrent la digeſtion, détruiſent les nauſées, ils multiplient le mouvement du cœur & des arteres ; ils agiſſent d'une maniere marquée ſur le foie & ſur le ſyſtème de la veine porte, c'eſt pour cela qu'ils ſont reparoître les hémorrhoides rentrées ; leur action ſe porte auſſi ſur la matrice, & on les compte parmi les emmenagogues ; leur long uſage deſſeche les ſolides, occaſionnent la maigreur. Ils corrigent l'aſceſcence des humeurs des premières voies, & s'oppoſent à la production ſpontanée des aigres ; ils donnent de l'énergie à la bile, ils défendent les fluides animaux de la putréfaction, arrêtent les progrès de cette altération, & changent la nature ſepique des humeurs

*E. d'employer les Medicamens. 227*

qui ont subi cette fermentation ; ils tuent les vers, &c. On conçoit, d'après cela, dans combien de maladies les Médecins peuvent les employer avec avantage. C'est particulièrement dans les foiblesses d'estomac, les mauvaises digestions, la chlorosé, les embarras des viscères du bas-ventre accompagnés d'inertie dans les solides & dans les fluides, les maladies du foie & de la rate, les fièvres intermittentes, les affections vermineuses, quelques maladies de la peau occasionnées par le mauvais état du foie, la goutte, la suppression des regles, la putridité des premières voies, la gangrene externe, &c., qu'on s'en sert avec le plus de succès. On ne doit jamais oublier, lorsqu'on en fait usage, qu'ils sont stimulans, âcres, échauffans, incendiaires, desséchans, & qu'il seroit très-dangereux de les employer, quand il y a chaleur, fièvre, tension, douleur, éréthisme, spasme ou extrême sensibilité. Ils ne conviennent que rarement aux

K vj

tempéramens sanguins & aux bilieux.  
Dans le nombre immense des médicamens amers, on doit distinguer les suivans, qui peuvent remplir toutes les indications qui se présentent aux Médecins dans les différentes maladies.

*Minéraux amers.*

Tartre vitriolé.  
Sel de GLAUBER.  
Sel d'Epſom.

*Végétaux amers.*

Racines de gentiane rouge,  
fougere mâle,  
dictamne blanc,  
treſle fibreux,  
fénéga,  
mungoz,  
ariſtoloche,  
ferophulaire,  
patience,  
abubarbe.



*& d'employer les Médicamens. 229*

Ecorces de quinquina,  
cafcaille,  
fimarouba,  
orange,  
citron,

WENTER;

Feuilles de fcordium,  
abfinthe,  
chardon-bénit;  
eupatoire,  
aurone,  
tanaïïe,  
petit-chêne,  
camomille;

Sommités de centauree;  
fumeterre,  
houblon;

Fruits de coloquinthe;

Semences de chardon-bénit,  
chardon-marie,  
barbotine, *famen contra.*

*Sucs & Sels Végétaux.*

Suc de concombre sauvage.

Extraits des plantes ameres,  
aloës,  
myrrhe,  
fel végétal,  
fel de SAIGNETTE.

*Substances animales ameres.*

Bile ou fiel de bœuf,  
de poissons, carpe, anguille.

La faveur amere est rarement seule & isolée dans les médicamens; elle se trouve souvent combinée avec l'âcreté comme dans les écorces de citron, d'orange, les résines, &c.; avec l'acidité ainsi que dans les baies d'alkekenge; avec la stipticité, comme dans le quinquina, la calcarille, &c. Il est même un beaucoup plus grand nombre de combinaisons de l'amertume avec d'autres saveurs, qui constituent des corps sapides mixtes, dont nos organes perçoivent seuls les différences, & qu'il est impossible de distinguer ou de définir exacte-

*& d'employer les Médicamens. 231*

ment; il n'y a personne qui ne sache que tous les différens amers excitent une impression particulière sur les organes du goût, dont il est exactement difficile de rendre raison. Cependant toutes ces modifications sensibles sur la langue, doivent l'être d'une manière encore bien plus marquée, sur des organes plus délicats, tels que l'estomac & les intestins; & quoique la plupart des Médecins regardent tous les amers comme formant une même classe de médicamens, il ne doit pas être indifférent d'employer tel ou tel d'entre eux dans les diverses circonstances qui en exigent l'administration. L'observation a appris que plusieurs amers purgent comme la coloquinte, quelques gommés résines, les sels amers; que d'autres arrêtent les fièvres, ainsi que la racine de gentiane, les feuilles de petit-chêne, de camomille, les sommités de centaurée, le quinquina; que quelques-uns sont particulièrement toniques & stomachiques, comme la rhubarbe,

les feuilles d'eupatoire, d'abfinthe, le fiel des animaux; que plusieurs font spécialement dépurans & hépatiques, tels que la racine de patience, la fumeterre, le houblon; que quelques autres tuent les vers, & particulièrement la racine de fougere, les feuilles de tanaïse, la semence de barbotine; enfin qu'il y en a qui jouissent de la vertu astringente, comme le quinquina & le simarouba.

La saveur amere est encore modifiée dans son action médicamenteuse par le principe odorant qui lui est souvent uni, & qui ajoute alors la propriété antispasmodique, anti hystérique, ou nervine en général à celles dont elle jouit déjà. On conçoit, d'après ces observations qui sont également applicables à tous les autres corps sapides, que les amers peuvent remplir un grand nombre d'indications, outre celle de dessécher, d'échauffer, d'irriter, qui est générale & universelle dans tous les médicamens de cette classe.

*& d'employer les Médicamens. 233**Des médicamens de saveur visqueuse.*

Quoique LINNEUS ait regardé la viscosité comme une saveur particulière, il paroît que l'impression qu'elle laisse sur la langue & dans la bouche, est plutôt le résultat de la forme ou de l'aggrégation des corps visqueux, que celui de leur tendance à se combiner & à s'unir à nos organes, combinaison qui est le grand caractère des saveurs en général. La preuve de cette assertion peut être tirée de ce que les substances visqueuses impriment la sensation de cette propriété aux doigts & à la peau, comme sur la langue. Pour mieux concevoir ce que le célèbre Naturaliste Suédois a entendu par cette saveur, je ferai observer que tous les corps qu'il range dans la classe des visqueux, joignent à cette consistance une saveur douce ou fade que tout le monde connoît dans une gomme délayée, ou dans les mucilages de racine de guimauve & de graine de lin. C'est

précisément cette sensation de mollesse, d'adoucissement, d'onctuosité, que LINNEUS prend pour la faveur visqueuse. On emploie fréquemment les médicamens qui jouissent de cette propriété; comme pour appartenir entièrement à cette classe, il faut qu'ils n'aient absolument aucune autre espece de faveur mêlée, & qu'ils soient fades & presque insipides, leur nombre n'est pas très-multiplié. Les minéraux ne contiennent aucune matiere dont la faveur soit purement visqueuse; les médicamens visqueux que fournissent les végétaux & les animaux, peuvent être réduits aux substances suivantes.

*Substances végétales visqueuses.*

Les racines de mauve,  
 guimauve,  
 grande confoude,  
 l'oignon de lys;  
 Les tiges & les feuilles de guy de  
 chêne.

*& d'employer les Médicamens. 235*

Les écorces fraîches & fades, celle  
d'orme, &c.

Les feuilles de mauve,

guimauve,

alcée,

pariétaire,

mercuriale,

pulmonaire,

tuffilage,

fénéçon ;

Les semences de lin,

fenugrec ;

herbe aux puces,

coings ;

Les gommes de pays,

arabique,

adragant.

*Substances animales visqueuses.*

Les membranes,

Les tendons,

Les cartilages,

La colle de peau d'âne,

} bouillis dans l'eau.

La colle de poisson, ou ichthyocolle.  
Les limaçons.

Les visqueux ou fides relâchent les fibres trop tendues, ils lubrifient les parois des viscères & des vaisseaux, ils appaisent le spasme & l'irritation, ils calment l'inflammation & la douleur, ils diminuent les efforts trop considérables du principe vital; ils enveloppent & détruisent l'âcreté des fluides, ils adoucissent leur saveur trop forte, ils émoussent l'activité des sucres âcres des premières voyes, ils détruisent la causticité des poisons. Ils sont rangés d'après cela dans les classes des médicamens relâchans, émolliens, calmans, adoucissans, tempérans, &c. Les cas où on les emploie avec plus de succès sont les douleurs, les inflammations externes & internes, le rhumatisme, le calcul des reins & de la vessie, les coliques, la diarrhée, la dysenterie, la toux, l'ophtalmie, la strangurie, la néphrétique, les esquinancies, les poi-



*& d'employer les Médicamens. 237*

sons, &c. Leur usage le plus fréquent est pour les maladies externes; il ne doit pas être trop prolongé à l'intérieur, parce qu'ils séjournent facilement dans l'estomac en raison de leur fadeur, ils affoiblissent & diminuent le ton de ce viscere, ils ôtent, l'appétit, retardent & font languir la digestion; versés en trop grande quantité dans le sang & dans la lymphe par les vaisseaux chileux, ils ôtent à ces fluides leur propriété active, stimulative, & ils enlèvent peu à peu au mouvement de la vie l'énergie qui est si nécessaire pour entretenir la santé dans toute sa vigueur.

*Des médicamens de saveur salée.*

La saveur salée est connue de tout le monde, & excite une sensation agréable, lorsqu'elle est pure & sans mélange. Le sel marin, dont on se sert par-tout comme assaisonnement, est peut-être le seul corps naturel qui la présente bien

pure & sans altération. Toutes les autres substances salées ont en même temps une faveur qui altere la première, tels que l'amertume, l'acreté, l'acérbe, &c. Tels sont la plupart des fels neutres minéraux & végétaux; la même observation peut être appliquée aux plantes & aux produits animaux de la mer, dans lesquels la faveur salée est souvent dominante; comme les kalis, les foudes, les varecks, les algues, les fucus, l'huître, la moule, les crabes, la seche, &c. il n'y a donc que le fel ordinaire qui soit salé dans le sens où nous l'entendons ici, & cette classe de faveurs n'exige point de dénombrement semblable à ceux que j'ai présentés dans les précédentes. Ce qui me reste à dire de l'action de la faveur salée sur l'économie animale, appartient donc presque en particulier au fel marin, soit qu'on l'administre seul, soit qu'on le donne mêlé ou dissous dans d'autres corps.

Tous les hommes sentent également

*& d'employer les Médicamens.* 239

que les matieres salées font irritantes & échauffantes, puisque c'est la sensation que le sel excite sur la langue & sur le palais. Il semble, lorsqu'on goûte ce composé naturel, qu'il soit formé d'aiguilles qui piquent & blessent l'organe sur lequel on l'applique; telle est aussi la maniere dont les Physiciens expliquent la faveur en général, d'après l'exemple de celle-ci qui est la plus frappante, la plus connue & la plus facile à apprécier. Les corps salés posés sur la peau découverte d'épiderme, y produisent un sentiment de douleur semblable à celui de la brûlure; ils irritent, ils enflamment, ils sollicitent l'expression des humeurs séreuses, ils dessèchent, & c'est ainsi qu'ils nettoient & qu'ils guérissent quelquefois les vieux ulcères. Comme ils excitent une action plus ou moins vive dans les fibres cellulaires & musculaires, ils facilitent la dissolution, l'atténuation & l'impulsion des humeurs amassées & arrêtées sous la peau, ils font par consé-

quent résolutifs, telle est la raison des bons effets de l'eau salée appliquée sur les contusions, &c. Reçus dans l'estomac, ils stimulent les parois de ce viscere, ils aiguissent l'appétit, ils aident la digestion tant par ce premier effet, que par le commencement de putréfaction qu'ils excitent dans l'estomac; s'ils sont en trop grande quantité, ou trop long-temps continués, ils dessèchent ce viscere, ils occasionnent la maigreur, la sécheresse, le marasme, ils altèrent les humeurs, & donnent naissance à des maladies putrides, comme le prouve l'histoire des voyages trop prolongés sur mer, pendant lesquels les marins sont affectés du scorbut, de fièvres putrides, malignes, &c.

Parvenues dans les secondes voyes, les matieres salées agitent les fibres vasculaires & organiques, elles augmentent les sécrétions, sur-tout celle de l'urine, elles excitent à l'amour; si elles sont trop abondantes, elles donnent de l'âcreté aux humeurs, elles rendent les excréti-  
on excessives,

*& d'employer les Médicamens. 241*

excessives, elles portent la septicité dans les fluides animaux, elles dissolvent le sang & la lymphe, & font bientôt naître des hémorrhagies, des taches, des éruptions à la peau, des démangeaisons, des ulcères.

Ces détails suffisent pour faire concevoir qu'on peut tirer un grand parti des médicamens de saveur salée, pour ranimer le ton des fibres affoiblies, pour accélérer le mouvement ralenti des fluides, pour détruire les embarras commençans des viscères du bas-ventre, faciliter les digestions, exciter les excréctions alvine & urinaire, produire des irritations utiles, détourner le spasme d'une partie en stimulant celles sur lesquelles on les fait agir. C'est pour cela qu'on les emploie avec beaucoup de succès dans les digestions lentes, les obstructions par suite d'inertie des solides & d'appauvrissement des fluides, les maladies scrophuleuses, la paralysie (1), &

---

(1) Je ferai remarquer dans l'histoire parti-  
Tome I. L

242 *L'Art de connoître*

plusieurs autres affections chroniques. Leur application extérieure est encore très-avantageuse lorsqu'il s'agit d'exciter une irritation prompte, & de rappeler

---

culiere du sel marin, que c'est un des meilleurs remèdes qu'on puisse employer dans la paralysie commençante. Il a l'avantage d'être à la portée de la classe la plus malheureuse & la plus respectable de la Société. Je l'ai employé plusieurs fois chez les pauvres avec le plus grand succès; je l'ai conseillé à quelques gens riches, au lieu de les éloigner de leur famille, & de les envoyer à des eaux minérales, qu'une simple eau salée remplace souvent avec bien de l'avantage. J'ai trouvé plusieurs personnes qui ont bien voulu me croire sur ce point, & qui se sont louées d'avoir suivi mon conseil. Le sel est encore un excellent fondant & un purgatif fort utile dans les affections écrouelleuses, & dans toutes les maladies occasionnées par l'épaississement de la lymphe, lorsqu'il n'y a pas beaucoup d'âcreté. Voyez *RUSSEL, de tabe glandulari.*

*& d'employer les Médicamens. 243*

l'effort de la vie sur une partie, pour en débarrasser une autre plus ou moins éloignée.

*Des Médicamens de faveur aqueuse.*

Je donne avec LINNEUS le nom de médicamens aqueux, *aquosa*, à toutes les substances naturelles qui contenant une très-grande quantité d'eau, joignent au peu de faveur de ce fluide la mollesse, la douceur, & toutes les autres propriétés qui le caractérisent. Plus un médicament se rapproche des qualités sensibles de l'eau, & plus il appartient, pour ainsi dire, à cette classe. Il est vrai qu'il n'y a que très-peu de matières qui n'aient pas plus de faveur que l'eau, qui soient aussi légères qu'elle, & qui jouissent de propriétés entièrement analogues à celles de ce fluide. Les personnes instruites, à qui l'histoire naturelle & chimique des différentes eaux qui couvrent notre globe a appris que rien n'est si varié que la nature & les propriétés de ces fluides,

L ij

relativement aux substances diverses que l'eau est susceptible de dissoudre & de s'approprier, concevront aisément pourquoi, lorsque l'eau passe dans les filières des végétaux & des animaux, elle perd une partie de ses propriétés, en se chargeant des différens principes qu'elle y trouve. Cet éclaircissement annonce qu'on n'entend par médicamens aqueux, que ceux auxquels ce fluide communique ses principales qualités par son abondance & son excès sur les autres matériaux qui constituent les substances végétales & animales d'où on les tire. C'est ainsi que toutes les plantes potageres, excepté celles qui ont une saveur acide, ou qui sont aromatiques, les racines jeunes & tendres, les fruits fades & fondans, les tisannes, les bouillons légers, le petit lait étendu d'eau, appartiennent à la classe des médicamens aqueux,

Les principaux remedes de cette nature, qui peuvent servir dans tous les cas, peuvent être réduits aux suivans :



*Et d'employer les Médicamens.* 245

L'eau de source,  
de riviere,  
les eaux minérales infipides,  
les racines de chiendent,  
falsifix,  
piffenlit,  
bardane, } très-jeunes;  
chicorée,  
rave,  
les pleurs de la vigne,  
l'eau qui fuinte du bouleau,  
les feuilles de laitue,  
scariole,  
endive,  
pourpier,  
épinars,  
chicorée,  
poirée,  
mâche ou graffete,  
arroche,  
bourrache,  
joubarbe,  
les concombres,  
les eaux distillées des plantes inodores;

L ij

246 *L'Art de connoître*

le petit lait,  
les bouillons de veau,  
de poulet,  
de grenouille,  
les eaux distillées du lait,  
de frai de grenouille.

Toutes les plantes ou substances végétales que je viens d'énoncer, fournissent par l'expression une grande quantité de suc aqueux, presque infipide, rarement coloré, si ce n'est dans quelques especes, & ne laissent que très-peu de résidu après cette opération. Employées comme alimens, elles ne donnent que fort peu de sucs nourrissans; mais elles ne portent avec elles que très-peu de matiere excrémentielle.

Les médicamens aqueux humectent, relâchent & ramollissent les solides, ils pénètrent dans les plus petits canaux vasculaires, ils vont porter leur propriété relâchante & humectante jusqu'aux dernières fibres cellulaires & organiques.

*& d'employer les Médicamens.* 247

Ceux qui ne prennent que des alimens de cette nature, font bientôt affoiblis & incapables de travaux soutenus ; leur excès peut même donner naissance à la leucophlegmatie & à l'hydropisie. Ils s'opposent au mouvement trop considérable & à la sécheresse des solides, ils deviennent par conséquent antiphlogistiques, émolliens, tempérans, calmans. Ils augmentent la quantité des liquides, ils lavent, pour ainsi dire, le sang, ils en délaient & étendent la matière saline ; si cette dernière est prédominante, comme cela est démontré dans plusieurs maladies chroniques, dont la dégénérescence & l'âcreté de la lymphe semble être la véritable cause, les remèdes aqueux calment les symptômes & operent même la guérison de ces affections. Ils détruisent en même temps la viscosité & l'épaississement des fucs animaux, & ils guérissent de cette manière les obstructions commençantes. Ces effets sur les fluides les font ranger dans la classe

L iv

des délayans, des apéritifs, des déobstruans, &c. Ils facilitent l'évacuation des humeurs, & ils produisent des excretions critiques, en enlevant la viscosité des sucs, qui s'oppose à ces effets, & en appaisant le resserrement spasmodique qui les retarde. Par la même raison, ils rétablissent souvent les évacuations supprimées & calment les symptômes fâcheux que ces suppressions ont coutume de faire naître. L'expérience a démontré qu'ils sont propres à empêcher les progrès des concrétions polypeuses, du marasme & de toutes les affections qui dépendent de l'épaississement des humeurs & de la sécheresse des solides; ils constituent en général une des classes de remèdes les plus employés, & il en est peu auxquels les jeunes Médecins doivent donner autant de confiance. Ils en méritent sur-tout d'autant plus, que leurs propriétés multipliées conviennent dans un très-grand nombre de cas, & que leur usage n'est presque jamais fuiyi des

*& d'employer les Médicamens. 249*

effets trop actifs & quelquefois dangereux de plusieurs autres classes de médicamens, administrés à contre-temps, ou avec trop peu de retenue.

*Des médicamens de saveur sèche.*

Quoique la sécheresse que certaines substances excitent par leur application sur la langue & sur le palais ne soit pas, à proprement parler, une saveur, la sensation qui en résulte étant capable de produire des effets très-marqués dans l'économie animale, j'examinerai avec LINNEUS, les matières qui font éprouver cette impression dans une classe particulière. Il est peu de corps médicamenteux qui n'agissent que par la dessiccation & le sentiment qu'elle produit sur les organes de l'homme & des animaux. Souvent la sécheresse de la langue & de toute la bouche n'est que la suite de l'impression d'une des saveurs précédentes & en particulier des styptiques & de

L v

250 *L'Art de connoître*  
 quelques amers. Les substances naturelles  
 sèches & insipides qui appartiennent au  
 regne minéral, sont beaucoup plus nom-  
 breuses que celles qui jouissent de cette  
 propriété dans les regnes végétal & ani-  
 mal. Toutes les terres vitrifiables, argi-  
 leuses & calcaires font de cette classe.  
 Celles que l'on compte dans cet ordre  
 font toutes comprises dans le dénom-  
 brement suivant.

*Substances minérales sèches.*

Le cristal de roche,	} Les cinq fragmens pré- cieux.
le saphir,	
l'émeraude,	
l'hyacinthe,	
le grenat,	
la sardoine,	
l'argile blanche,	
le bol d'Arménie,	
la terre de Lemnos,	
la terre de Patna,	
la terre de Malthe,	
les terres figillées d'Allemagne,	

*Et d'employer les Médicamens.* 251

la marne blanche,  
la craie,  
l'agaric minéral,  
le lait de l'une,  
l'osteocolle.

*Substances végétales sèches.*

Les bois infipides, secs & en poudre,  
les écorces infipides sèches,  
les capillaires secs,  
les feuilles de lierre en arbre,  
la poussière de vessie-loup,  
celle de lycopode.

*Substances animales sèches.*

La corne de cerf préparée,  
les os de cœur de cerf, de bœuf, &c.  
les bézoards,  
les os de la tête de carpe, du brochet,  
du merlan,  
les pierres d'écrevisse,  
la nacre de perle,  
le corail.

L. vj

La plupart de ces matieres, dont les propriétés ont été si vantées autrefois, sont aujourd'hui abandonnées de tous les bons Médecins. On a absolument renoncé à l'usage des pierres précieuses, des terres argileuses, des craies, des bezoards, des os des animaux, depuis qu'une observation plus attentive, & une théorie plus saine se sont réunies pour démontrer que ces prétendus remèdes, loin de jouir des qualités cordiale, alexitere, calmante, qu'on leur avoit attribuées d'après des fausses opinions & une philosophie ridicule (1), sont plutôt capables de nuire par leur sécheresse, leur dureté, leur pesanteur, leur insolubilité, ou bien par la propriété de faire avec l'eau une pâte, ou une sorte de mastic épais, qui bouche & obstrue les canaux & les orifices de tous les vaisseaux inhâlans ou exhalans des premières voyes. Les Médecins instruits n'employent plus

---

(1) Voyez TRALLES, *de terr. medicam.*



*& d'employer les Médicamens. 253*

aujourd'hui aucune matiere vitrifiable, aucune terre sigillée & calcaire. Beaucoup même commencent à ne plus faire que très-peu d'usage de la corne de cerf préparée, du corail, des pierres d'écrevisse, & à mesure que les connoissances chimiques s'étendront parmi les Médecins, qu'elles porteront leur lumière sur la matiere médicale, il y a tout lieu d'espérer qu'on rejettera même ces dernières substances dont la propriété absorbante, qui est la seule utile, est fort inférieure à celle de la magnésie du sel d'Épsom, & souvent suivie d'inconvéniens que ne présente point cette dernière, comme je le démontrerai fort en détail dans une autre circonstance.

Il me reste à faire connoître les effets que produisent les corps secs sur les organes de l'homme. En général ils fortifient les fibres en attirant les fluides qui les baignent & en resserrant leur tissu; ils absorbent les fluides qu'ils rencontrent dans les premières voyes, où ils agissent

quelquefois comme toniques. Appliqués sur les vaisseaux ouverts, ils arrêtent les hémorrhagies en formant avec le sang qui les pénètre, une masse solide qui bouche l'ouverture de ces canaux. Ils nettoient & dessèchent les exulcérations de la peau, les vieux ulcères, & on les emploie avec succès dans ces maladies, lorsqu'on veut modérer l'écoulement qui les accompagne, & en changer la nature féreuse. D'après ces propriétés, ils ne peuvent que nuire lorsqu'on les administre à l'intérieur, puisqu'ils donnent naissance à une matière épaisse, capable de se durcir, & d'obstruer les vaisseaux de tout genre, qui s'ouvrent dans l'estomac & les intestins. Une observation constante a prouvé qu'ils produisent des mauvais effets chez les enfans, & que leur usage inconsidéré entraîne bientôt la perte d'appétit, les mauvaises digestions, le resserrement & l'empâtement du ventre, les obstructions des viscères contenus dans cette cavité, le marasme, & la

*Et d'employer les Médicamens. 255*

mort même, si les victimes de cette mauvaise pratique ne sont pas secourues à tems. Leur usage doit donc être borné à l'extérieur, dans quelques maladies anciennes de la peau & du tissu cellulaire, ainsi que dans les flux immodérés dépendans de l'ouverture ou du relâchement des vaisseaux qui s'ouvrent à la surface du corps.

*Des médicamens de saveur nauséuse.*

Outre les dix especes de saveur que je viens d'examiner, il en est qui résultent de leur mélange, qui sont plus ou moins composées, & dont les vertus participent de chacune de celles qui les constituent. On observe assez constamment, que les médicamens dont la saveur est mixte, sont capables de produire des nausées & d'exciter le vomissement. Cette propriété n'est cependant pas la même pour tous les hommes; la manne plaît à quelques personnes, quoique sa

faveur fade & dégoûtante occasionne le vomissement ou la purgation chez le plus grand nombre des malades. Je pourrois faire la même observation sur tous les purgatifs odorans, sur l'action des médicamens vireux & narcotiques, sur les antispasmodiques, dont une grande partie jouissent de la propriété d'exciter des nausées. Toutes ces substances sont subordonnées & soumises dans leur action à la sensibilité & à l'irritabilité des malades auxquels on les administre. L'expérience démontre encore que les remèdes nauséux doivent quelquefois cette propriété à une matière odorante, fade & désagréable qui y est comme fixée; au moins est-il certain que cet esprit recteur seul suffit souvent pour donner aux personnes nerveuses des soulèvements d'estomac, qui finissent par le vomissement & la purgation. En général, la propriété d'exciter les mouvemens convulsifs dans l'estomac, paroît exister dans des substances dont les saveurs sont

*& d'employer les Médicamens. 287*

mélées, composées, & qu'on ne peut pas exactement rapporter à celles qui ont été examinées précédemment. C'est ainsi que la saveur de l'ipécacuanha, de la valériane, de la douce amère, du cabaret, de la gratiole, &c., n'appartient à aucune des saveurs simples, désignées, & semble être le résultat du mélange & même de la composition intime de plusieurs saveurs très-difficiles à reconnoître & à démêler. Quelquefois à la vérité il est possible de distinguer les saveurs mixtes, comme l'acide & l'âcreté de la racine *sénéga*, l'acidité & l'amertume des baies d'alkekenge, la saveur douce & styptique du polypode & de la réglisse, la saveur douce combinée avec l'acidité dans les tamarins, tous les fruits aigres, &c.; mais ces corps ne sont pas très-multipliés, & l'on ne peut pas toujours en tirer des inductions relatives aux vertus des substances médicamenteuses.

Il fuit de toutes les considérations précédentes sur la faveur des médicamens :

1°. Que cette propriété détermine la plus grande partie de leur action sur l'économie animale ;

2°. Que l'énergie des médicamens est souvent en raison directe de leur faveur ;

3°. Que tout corps sapide doit avoir des vertus médicinales plus ou moins marquées ;

4°. Que les corps infipides ne doivent pas avoir de propriétés comparables à celles des précédens, ou que s'ils en ont quelques-unes, il faut en chercher la cause dans une autre qualité que la faveur, soit parmi celles qui ont été déjà examinées, soit parmi celles dont il reste encore à déterminer l'influence ;

5°. Qu'en affoiblissant ou en détruisant tout-à-fait la faveur, on affoiblit, on détruit même, ou bien on modifie figulièrement les propriétés médicamenteuses ;

*E. d'employer les Médicamens. 259*

6°. Qu'en concentrant sous un petit volume un médicament sapide, on augmente son énergie, & qu'en l'étendant à l'aide d'un véhicule abondant, on énerve son activité ;

7°. Que chaque faveur bien distincte, annonce & détermine même une propriété particulière & constante dans chaque substance considérée comme médicament.

8°. Que le mélange de différens corps sapis doit faire varier l'action des remèdes, & qu'on ne doit plus alors en attendre les mêmes effets que si on les avoit donnés séparément ;

9°. Que ces mélanges des faveurs peuvent être tellement variés, & le sont effectivement avec tant de différence par la nature, qu'il est très-difficile de reconnoître & de désigner par cette seule propriété, les effets que doivent produire les substances dans lesquelles ces mélanges ont lieu ;

1°. Que le mélange des faveurs diffé-

rentes change tellement les propriétés médicinales des substances naturelles, que deux ou trois corps dont la faveur étoit agréable, deviennent quelquefois fades & nauséux ;

11°. Que parmi les faveurs simples examinées plus haut, il en est quelques-unes d'analogues entre elles, & dont les propriétés médicinales doivent se ressembler ; tels que les aqueux & les visqueux, les doux & les gras, les âcres & les amers, &c. ;

12°. Qu'en les comparant ensemble, on en trouve de directement opposées, & dont les vertus doivent totalement différer, comme les secs & les aqueux, les amers & les acides, qui se détruisent mutuellement par leur mélange.





## §. VI.

*De l'odeur considérée comme cause d'actions médicamenteuses.*

L'action des substances odorantes sur le corps humain est connue de tous les hommes; il n'y en a en effet aucun qui ignore que telle odeur excite la vie languissante, que telle autre fait naître des douleurs à la tête, qu'une troisième est au contraire propre à les calmer; l'instinct naturel, l'observation des effets produits sur leurs semblables, ont suffi dans tous les temps aux hommes pour reconnoître en général ces propriétés.

Les Philosophes, avertis par l'action singulière des effluves odorans, ont cherché dans tous les temps à connoître la nature de ces derniers, & la cause de leur énergie sur les organes des animaux. Mais l'antiquité ne nous a rien laissé de satisfaisant sur cet objet; on ne trouve dans tous les ouvrages des anciens, que

des hypothèses, des rêves dûs à leur imagination, & ceux qui se font bornés à faire connoître les opinions en vogue dans leur temps, n'ont souvent réuni sur les odeurs que des erreurs populaires, des faits invraisemblables, dont il est impossible de tirer aucun parti.

Les Médecins sont ceux qui, dans tous les temps, ont le mieux écrit sur cet objet. HIPPOCRATE & GALIEN ont souvent parlé dans leurs ouvrages de l'énergie des matières odorantes sur le corps humain. Le premier a sur-tout fait attention à l'action des substances vireuses sur les fonctions animales, à celle des odeurs fortes sur la matrice, &c. L'observation de la nature a été le seul guide des bons Médecins de tous les siècles sur cette matière, & telle est la raison de la supériorité manifeste de leurs écrits en ce genre, sur ceux des Philosophes anciens.

Quand le flambeau de la Physique expérimentale vint éclairer la Médecine,

alors on commença à faire plus d'attention aux odeurs, & à en rechercher avec plus de soins les propriétés. BOYLE fut un des premiers qui travailla sur ce sujet important. Il a donné dans un ouvrage particulier (1), le résultat d'une grande quantité d'expériences, que tous les Physiciens ont répétées depuis lui; & qui toutes tendent à prouver que les molécules odorantes sont d'une finesse, d'une ténuité qui ne peuvent se concevoir qu'avec la plus grande difficulté. BOERHAAVE a ajouté aux découvertes de BOYLE les lumières que les faits chimiques & un travail suivi sur les odeurs des végétaux lui avoient fournies. Il a recueilli cet être fugace en le fixant dans des fluides, avec lesquels il a beaucoup d'affinité. Il en a examiné quelques propriétés, il lui a donné le nom particulier d'esprit recteur (2). VENEL & ROUX, Mé-

---

(1) *De mirá effluviórum subtilitate.*

(2) *Elementa Chimiæ*, 2 vol, in-4°. Paris, 1753.

decins éclairés & Chimistes profonds, ont poursuivi les recherches commencées par BOERHAAVE, & on leur doit des connoissances précieuses sur la nature chimique de quelques esprits recteurs dans lesquels ils ont trouvé de l'acide. Depuis eux, les Chimistes se sont arrêtés; ils n'ont rien fait sur le principe de l'odeur. Le célèbre M. LORRY, que la mort vient d'enlever aux sciences & à l'humanité, avoit entrepris & commencé des recherches sur les odeurs; ce qu'il en a donné sur la partie vireuse de l'opium (1), fait regretter que des occupations multipliées ne lui aient pas permis de poursuivre ces travaux sur plusieurs autres médicamens odorans, aussi importants que celui-là.

Le principe odorant considéré en général, paroît être un corps extrêmement subtil, d'une ténuité & d'une volatilité

---

(1) Mémoires de la Société royale de Médecine, année 1777, 1778, pag. 155.  
singulieres.

singulieres. Les matieres qui ont une odeur forte, ont la propriété d'en laisser échapper continuellement des effluves si atténués, que, quoique des espaces & des surfaces très-multipliés en soient fortement imprégnés, elles ne paroissent pas avoir sensiblement perdu de leur poids. Tout le monde connoît à cet égard l'effet du musc, & les expériences à l'aide desquelles les Physiciens démontrent par l'odeur de cette substance animale, l'incroyable divisibilité de la matiere. Le principe odorant tend sans cesse à se dégager du corps qui le contient, & à s'élever & se dissoudre dans l'atmosphère qui environne ce corps; en se divisant & s'étendant dans une grande masse d'air, il paroît le plus souvent perdre de sa force & disparaître totalement; il existe cependant à cet égard de très-grandes différences entre les diverses matieres odorantes. En effet, les unes se délaient & s'évanouissent promptement dans l'air; d'autres au contraire

*Tome I,***M**

conservent long-temps leur caractère distinctif, & sont même quelquefois portées à des distances très-considérables, assez concentrées pour avoir une action marquée sur l'économie animale, & assez pures pour être facilement reconnues. Telles sont les labiées en grande quantité, qui indiquent à une distance souvent fort éloignée les lieux où abordent les voyageurs, le romarin qui, à plusieurs milles en mer, annonce les côtes d'Espagne aux Marins, les champignons dont l'odeur se répand à des espaces fort étendus hors le lieu qu'ils habitent, &c., & un grand nombre d'autres plantes qui par leur atmosphère odorante, attirent de fort loin les animaux qui s'en nourrissent.

La matière de l'odeur adhère aux corps qui la contiennent avec des degrés de force différens. Il en est qui la laissent facilement échapper, & qui deviennent promptement inodores, comme le lys, le jasmin & les liliacées en général; on

*& d'employer les Médicamens.* 265

appelle cette odeur fugace: d'autres au contraire la retiennent avec une forte d'opiniâtreté, & ne la perdent qu'avec beaucoup de lenteur, comme toutes les plantes vireuses, les *solanum* odorans, les papavéracées, l'opium, &c. Cette différence dans les odeurs avoit fait dire à M. LORRY, qu'il falloit distinguer deux substances dans les corps odorans, le principe de leur odeur être subtil, extrêmement mobile & atténué, volatil, expansible de sa nature, & une matière plus fixe, une espèce de base à laquelle ce principe est lié & adhère avec plus ou moins de force. L'art du Parfumeur prouve très-bien cette assertion, puisqu'un de ses procédés les plus importants consiste à donner à plusieurs odeurs très-fugaces, une adhérence & une fixité plus considérables, en les unissant à des corps qui ont la propriété de les enchaîner & de les fixer, de manière qu'elles ne se répandent que peu à peu, que leur énergie est modérée, & que de très-

M ij

pénétrantes & très-actives qu'elles étoient d'abord, elles deviennent douces, & puissent être supportées sans danger par le plus grand nombre des hommes.

Les corps odorans altèrent l'air qui les environne avec plus ou moins de promptitude & d'énergie : c'est à cette altération qu'on doit attribuer tous les accidens arrivés dans des lieux étroits, renfermés, qui contenoient une certaine quantité de fleurs, telles que des roses, des lys, des tubereuses, du jasmin, de la violette, & presque toutes les autres matières odorantes. Tout le monde connoît une partie de ces accidens, & il n'y a personne qui ne se soit aperçu que des odeurs respirées pendant long-temps occasionnent des maux de tête, des vertiges, des palpitations, des nausées, des convulsions, des foibleesses, &c. ; mais tout le monde ne sçait pas que ces accidens peuvent être suivis de la mort, comme un assez grand nombre de malheureux exemples l'a prouvé aux



*& d'employer les Médicamens, 267*

Médecins. Ce fait n'est pas difficile à concevoir lorsqu'on connoît l'action engourdissante & calmante de la plupart des odeurs, & lorsqu'on sçait qu'un corps odorant enfermé sous un récipient, en altere assez promptement l'air, pour qu'il devienne incapable d'entretenir la combustion & de servir à la respiration des animaux : les expériences de M. INGENHOUSZE ont ajouté à ce fait déjà bien connu des Médecins, un degré d'évidence & de certitude, qui ne laisse aucun doute sur son existence (1).

Quoique l'observation ait fait connoître un grand nombre de propriétés médicinales dans les corps odorans, on n'a encore aucune connoissance exacte sur la nature du principe de l'odeur. BOERHAAVE nous a appris à la vérité qu'on pouvoit le fixer & l'unir à des matieres capables de le retenir & de le concentrer. Nous l'obtenons combiné avec

---

(1) Expériences sur les végétaux.

l'esprit ardent, le vinaigre ; mais on n'a pas encore pu l'isoler, le séparer de ces bases, de manière à l'obtenir seul, pur & sans mélange. Nous ne sçavons pas quel est son état d'aggrégation naturelle ; si c'est un fluide aériforme particulier, ou s'il peut affecter une forme plus grossière, une aggrégation plus forte. Si quelques hazards heureux nous ont indiqué la propriété inflammable de l'esprit recteur de la fraxinelle, la nature acide de celui du *marum*, on ne sçait point encore à quel principe est dûe cette inflammabilité, ou quel est le genre de cet acide. La Chimie n'a encore fait qu'apercevoir la présence du phlogistique dans l'esprit recteur, & la propriété qu'il a de phlogistiquer ou d'altérer l'air que nous respirons ; c'est cependant de cette science seule que l'on doit espérer & attendre des connoissances précises sur ce principe singulier, qui mérite toute l'attention des Médecins.

Les odeurs ont dans beaucoup de cas

*& d'employer les Médicamens. 169.*

un rapport direct avec les faveurs. En général tous les corps qui ont une odeur agréable, font en même temps d'une faveur plus ou moins flatteuse. Au contraire les matieres d'une odeur défagréable, ont une faveur plus ou moins rebu- tante. Aussi l'odeur est-elle un moyen dont la nature paroît s'être servi pour indiquer aux animaux les substances qui peuvent leur être utiles, & pour leur faire fuir celles qui sont nuisibles. Nous n'avons souvent d'autre moyen que celui-là pour distinguer le poison de l'aliment; & l'homme seroit trop heureux, si ce moyen étoit toujours en sa puissance. Les Philosophes qui dans tous les temps ont fait attention à ce rapport entre les odeurs & les faveurs, ont senti d'après cela la raison pour laquelle les organes destinés à percevoir les unes & les autres sont voisins, & communiquent entre eux. En effet la faille & les ouvertures des narines placées au-dessus & au-devant des levres, semblent être

M iv

destinées à recueillir les effluves odorans qui s'échappent des matieres qu'on porte dans la bouche, & à produire par l'impression qu'elles reçoivent un jugement prompt sur la nature de ces matieres, qui détermine sur le champ leurs propriétés nuisibles ou avantageuses. La membrane de SCHNEIDER qui tapisse les lames diversement repliées de l'os ethmoïde & de ses appendices, communique immédiatement avec celle qui revêt la bouche, le pharinx & l'organe du goût en général, ou, pour mieux dire, ces différentes toiles pulpeuses & cellulaires ne sont qu'une seule & même membrane différemment modifiée par les parties qui la soutiennent, & par les organes sanguins, nerveux & glanduleux qu'elle renferme dans les différens points de sa continuité. Les nerfs & les vaisseaux qui se distribuent dans l'une & dans l'autre, communiquent les uns avec les autres. Il arrive par cette communication réciproque & par cette liaison,

*& d'employer les Médicaments.* 71

que des matieres dont l'odeur n'est point assez sensible pour être perçue par les narines avant d'avoir été portées dans la bouche, acquierent cette propriété lorsqu'elles sont broyées par les dents, échauffées & divisées par la salive. Dans cet état elles impriment sur les nerfs olfactifs la sensation de leur principe odorant, qui se développe & se volatilise par le mouvement & la chaleur qu'elles éprouvent ; de sorte que les deux sens sont affectés à la fois & transmettent en même temps au *sensorium commune* l'existence de deux propriétés qui déterminent & font naître avec promptitude un jugement sur la qualité utile ou nuisible de ces matieres.

La diversité des substances odorantes que présente la nature, est telle qu'il est impossible de définir exactement le plus grand nombre d'entre elles, & de les rapporter convenablement ou de les comparer les unes aux autres. Ce qui ajoute encore à cette difficulté, c'est

M v

que la sensation que les hommes éprouvent n'est exactement pas la même pour tous, & ne les affecte pas de la même manière. Tel corps dont l'odeur est agréable pour cet homme, déplaît avec plus ou moins d'énergie à cet autre, & il est rare que plusieurs personnes soient parfaitement d'accord sur les bonnes ou mauvaises qualités non-seulement des odeurs les plus singulières, mais même des parfums les plus recherchés. Comment concevoir que les naturels du pays où l'on recueille l'*assa fetida*, trouvent un plaisir marqué à sentir & à favoriser même cette substance, & la regardent comme un mets délicieux; tandis que pour les hommes de presque toutes les nations, c'est l'odeur la plus détestable & la plus rebu-tante de toutes celles que l'on connoisse. Les personnes sujettes aux affections nerveuses aiment & recherchent même avec une sorte d'empressement l'odeur des substances animales brûlées, qui est désagréable pour celles dont les nerfs

*De d'employer les Médicamens. 273*

n'ont pas le même ton de sensibilité. On fait tous les jours la même observation sur les odeurs aromatiques fortes & exaltées, telles que celles du musc, de l'ambre, &c. Les femmes hystériques la fuient avec soin, parce qu'elle renouvelle avec beaucoup d'énergie les mouvemens spasmodiques dont elles sont agitées; tandis que les hommes robustes n'en éprouvent aucun inconvénient.

Malgré cette difficulté, on peut établir une division des odeurs, fondée sur les effets généraux qu'elles produisent chez le plus grand nombre des hommes, lorsqu'il est question de les considérer sous le rapport de leurs propriétés médicales. Telle est la méthode qui a été employée par LINNÆUS, & que je suivrai aussi, lorsque j'aurai fait connaître les idées philosophiques du sçavant M. LORRY sur les odeurs végétales & animales, & la route nouvelle que ce célèbre Médecin a suivie pour classer ces corps fugans, & pour rechercher la

Mvj

nature des altérations & des modifications singulieres qu'ils éprouvent (1).

*De la division des odeurs admise par  
M. LORRY.*

Après avoir fait observer que les odeurs ne sont point des êtres simples, & qu'elles sont constamment le produit de quelques combinaisons faites par la nature ou dûes aux efforts de l'art, il remarque qu'il en existe de plus ou moins composées, que quelques-unes paroissent

---

(1) Ce que je vais dire sur cet objet, est l'extrait d'un Mémoire lu à une des séances publiques de la Société royale de Médecine, & qui n'est pas encore imprimé. M. HALLÉ, neveu de cet Auteur, & à tous égards fait pour lui succéder, a bien voulu m'en donner communication. J'y ai ajouté les faits & les réflexions qui m'ont paru propres à confirmer les idées de M. LORRY.



*& d'employer les Médicamens. 275*

indestructibles par tous les moyens connus, & que c'est à celles-ci particulièrement qu'il semble que l'on peut rapporter, comme à des chefs principaux, toutes les substances odorantes, quelques variées qu'elles soient.

L'observation seule peut éclairer sur cet objet, & c'est elle qui a conduit ce Médecin à distinguer cinq classes d'odeurs simples qui servent, pour ainsi dire, de base aux divers principes odorans. Ces cinq classes sont 1°. les odeurs camphrées, 2°. les narcotiques, 3°. les éthérées, 4°. les acides volatiles, 5°. les alcalines. Suivons ce Sçavant dans l'examen de chacun de ces principes odorans.

*De l'odeur camphrée.*

L'odeur forte & active que tout le monde connoît au camphre existe plus ou moins dans toutes les plantes labiées, & dans une partie des composées; on la retrouve dans la famille des lauriers,

dans celle des myrthes, des térébinthes, &c. NEUMANN, GEOFFROY, CARTHEUSER, GAUBIUS, ont démontré la présence du principe camphré dans beaucoup de plantes aromatiques; M. JOSSE, Apothicaire de Paris, en a également retiré de la racine d'aunée, & on le trouvera sans doute par de nouvelles analyses dans un grand nombre d'autres plantes. L'odeur de tous les végétaux désignés se rapproche plus ou moins de celle du camphre. Cette analogie est très-frappante dans la plante que les Botanistes désignent sous le nom de *camphorata*, & qui croît si abondamment aux environs de Montpellier.

Une pénétrabilité extrême, une volatilité singulière, une forte adhérence aux menstrues huileux & spiritueux, sont les caractères constans de cette odeur, & les indices de sa simplicité. Quoiqu'elle se dissipe facilement dans l'atmosphère, elle contracte cependant une union si intime avec les principes résineux, que

*& d'employer les Medicamens. 277*

les végétaux aromatiques en conservent une partie après leur dessiccation, & que sa présence les garantit de la putréfaction dont elle retarde éminemment la marche.

La combustion (1), l'action des acides les plus forts ne détruisent pas entièrement cette odeur ; elle résiste à l'énergie des agens les plus forts. Les corps odorans les plus pénétrants ne peuvent la masquer ; l'odeur vive & tenace du musc & de l'opium mêlés avec du camphre, laisse sans altération & sans changement

---

(1) Lorsqu'on brûle du camphre sur l'eau, ce fluide retient une forte odeur camphrée, & il jouit d'une propriété calmante assez énergique. M. LORRY a employé plusieurs fois cette eau camphrée avec beaucoup de succès, dans les affections spasmodiques & nerveuses. On peut imprégner l'eau de la partie odorante camphrée, en laissant séjourner & en agitant pendant quelque temps du camphre dans ce fluide.

le principe odorant de ce dernier. BOYLE avoit déjà fait cette remarque avant M. LORRY, & il connoissoit bien l'inaltérabilité de cette odeur. Quoique ces faits ne constituent encore que des apperçus, ils suffisent cependant pour démontrer que l'odeur camphrée forme un des élémens odorans les plus immuables, & auquel on doit rapporter un grand nombre d'autres.

L'action de l'esprit recteur camphré sur l'économie animale, mérite toute l'attention des Médecins. Quoique sa vivacité sur les organes olfactifs semble d'abord le faire reconnoître pour un stimulant, lorsqu'il est bien pur & sans mélange, comme il existe dans le camphre, il calme les mouvemens convulsifs, il appaise le spasme, il relâche les fibres tendues par l'éréthisme, il ouvre les couloirs resserrés par l'irritation nerveuse, il favorise les crises, il provoque des évacuations utiles. Il agit avec plus de promptitude que beaucoup d'autres

*& d'employer les Médicamens. 279*

médicamens, en raison de son expansibilité & de sa pénétrabilité; il est encore un des plus grands antiseptiques que l'on connoisse, & l'art de guérir peut y trouver les plus puissantes ressources, comme je l'indiquerai beaucoup plus en détail dans l'histoire particulière du camphre.

*De l'odeur narcotique.*

Les plantes assoupissantes répandent une odeur vireuse que tous les animaux fuient, & qui engourdit avec plus ou moins d'activité les efforts de la vie. Elle existe dans un grand nombre de végétaux. Les pavots, les solanées, les bourraches, les ombellifères, les cucurbitacées, &c. la recèlent; elle est souvent enveloppée & masquée par les autres principes du végétal, & elle n'est bien sensible alors, que lorsque ces principes sont désunis par l'action du feu ou par la putréfaction.

\* Il n'y a point de corps odorant suf-

ceptible d'un plus grand nombre de modifications & de combinaisons que celui-ci ; le plus fixe & le plus adhérent de tous, il résiste aux altérations qui dénaturent & dissipent les autres ; il fait participer à sa fixité les odeurs auxquelles l'art ou la nature l'associent ; il modifie & déguise la plupart d'entre elles, si l'on en excepte l'odeur camphrée. Quelque peu abondant que soit ce principe vireux, il se décele toujours & se fait reconnoître au milieu des parties odorantes les plus suaves, des parfums les plus recherchés. Il est peu d'odeurs agréables auxquelles il ne soit allié. Les roses, le jasmin, la tubéreuse, les liliacées en général, les violettes, rassemblées en grande quantité, laissent échapper à travers l'odeur agréable qui flatte nos sens, une autre odeur fade & vireuse dont l'impression est souvent nuisible, & à laquelle on doit en partie attribuer les malheurs produits par la trop grande quantité de fleurs enfermées long-temps dans un

*& d'employer les Médicamens. 281*

petit espace. Ces mêmes fleurs exhalent l'odeur narcotique pure, lorsque leur principe aromatique & camphré est entièrement dissipé; tout le monde connoît l'odeur désagréable que répandent les roses, le jasmin, la tubéreuse, &c. lorsque ces fleurs sont fannées & qu'elles ont perdu le parfum qui les distingue.

L'inaltérabilité & la simplicité de l'odeur vireuse, sont encore démontrées par le peu de changemens qu'elle éprouve dans toutes les modifications auxquelles les corps qui la contiennent sont soumis. L'opium qui est le foyer où ce principe est le plus abondant & le plus concentré, ne perd jamais entièrement son odeur & sa propriété narcotique ou calmante; la dessiccation la plus parfaite, l'action du feu le plus fort dans des vaisseaux fermés, le mélange des réactifs les plus énergiques, la fermentation la plus tumultueuse & la plus avancée, l'addition des autres odeurs les plus pénétrantes, peuvent bien diminuer, affaiblir &

modifier, masquer même son principe recteur vireux; mais tous ces phénomènes ne le détruisent jamais complètement, & presque indestructible, si l'observation naturelle permettoit de croire à cette fixité absolue, il semble renaître au milieu de toutes les tortures que l'art fait lui faire subir. Tantôt il se cache sous une odeur anisée, tantôt sous celle de l'ail; quelquefois il imite l'odeur des raves, par un autre traitement il prend celle des punaises (1). Ces modifications singulieres observées par M. LORRY, lui ont fait soupçonner une analogie entre l'odeur de l'anis & celle des punaises, que les préparations d'opium lui ont offertes, & que l'on retrouve mêlées ensemble dans la coriandre. Des linges sur lesquels on avoit versé quelques gouttes d'huile d'anis du

---

(1) Voyez les recherches de M. LORRY sur l'opium. Mém. de la Soc. royale de Méd. années 1777, 78, pag. 155 & suiv.



*De l'employer les Médicamens. 283*

commerce, ont pris à la longue l'odeur fétide de ces insectes domestiques.

L'odeur vireuse appartient aussi à quelques matières animales ; on la trouve dans le musc, l'ambre, la civette & surtout dans le *castoreum* que VIRGILE a désigné avec beaucoup de raison sous le nom de *virosa castorea*. Elle est encore sensible dans presque toutes les huiles animales distillées. Ces diverses substances ne doivent même leurs vertus antispasmodique & calmante qu'à la présence du principe vireux qui est parfaitement identique, à quelque base qu'il soit uni.

*De l'odeur éthérée.*

La troisième classe d'odeurs principes distinguées par M. LORRY, comprend celle qui par la manière dont elles affectent les nerfs olfactifs, & par la sensation qu'elles excitent, ont une analogie très-marquée avec l'éther. Rien n'approche de la ténuité & de l'incoer-

cibilité de cette odeur fugace ; son impression vive sur l'économie animale est aussi prompte que sa volatilisation ; elle n'a, pour ainsi dire, qu'un instant dans sa durée. Aussi quoiqu'elle existe dans un assez grand nombre de substances végétales, on n'y a fait que peu d'attention avant le Médecin auquel ces recherches sont dues. Si l'on ne fait pas l'instant où elle se forme dans les végétaux, elle se dissipe si promptement, qu'on ne peut plus en reconnoître l'existence. Elle n'est retenue que foiblement & pendant très-peu de temps par l'écorce la plus ferrée & la plus imperpirable des fruits dont la pulpe ou les cellules la récelent. En effet tous les fruits vineux, tels que plusieurs espèces de poires, certaines pommes, les melons, les fraises, les framboises, les ananas sur-tout, & peut-être même toutes les parties de la fructification des végétaux qui croissent sous le ciel ardent de l'Amérique méridionale, exhalent dans le point

*Et d'employer les Médicamens. 285*

précis de leur maturité une odeur éthérée manifeste. C'est à la fermentation qui a lieu dans les fucs de ces substances végétales & qui les mûrit peu à peu, qu'est due la production & le développement de ce principe recteur agréable. Cette odeur paroît même devoir quelquefois sa naissance au premier degré d'altération septique qu'éprouvent les fruits sucrés. C'est ainsi qu'un grain de chasselas très-doux, qui commençoit à s'altérer & sur lequel il se formoit déjà une légère moisissure exhaloit une odeur éthérée si vive & si sensible, que plusieurs personnes crurent qu'on avoit répandu de l'éther dans la chambre où il étoit enfermé; à cette odeur remarquable en a succédé une évidemment musquée. La fermentation à laquelle étoit due la production de cet esprit éthéré, n'indique-t-elle pas qu'il existe dans les fucs des végétaux une combinaison naturelle analogue à celle que l'art emploie pour la préparation de l'éther?

L'odeur éthérée se combine avec beaucoup de facilité à tous les autres principes odorans. L'alkali volatil uni à l'éther donne un composé singulier d'une odeur agréable pénétrante, dans lequel on retrouve le caractère propre à chacun de ces corps & dont la vertu calmante produit des effets très-prompts & souvent inattendus dans les affections spasmodiques les plus terribles. Le même esprit recteur réagissant sur la partie vireuse de l'opium lui donne une volatilité marquée & modère sa propriété narcotique. Il s'allie aussi très-bien à l'odeur camphrée, & il résulte de cette union un mixte odorant & calmant dont les Médecins retireront sans doute quelque jour les plus grands avantages.

*De l'odeur acide volatile.*

Quoique l'acidité soit proprement affectée aux saveurs, & que les nerfs olfactifs ne perçoivent pas aussi fortement cette propriété

*& d'employer les Médicamens. 289*

propriété que peuvent le faire les organes du goût, il existe cependant plusieurs corps dans lequel l'odorat reconnoît manifestement une qualité acide. La volatilité est une propriété essentiellement nécessaire dans les odeurs acides, pour qu'elles fassent sur les nerfs olfactifs l'impression de cette matiere saline. Aussi par-tout où cette odeur est reconnoissable, est-elle combinée avec un autre esprit recteur plus ou moins exalté & presque toujours aromatique. On la trouve dans une infinité de fruits aigrelets; tels que plusieurs pommes, les groseilles, les cerises, l'épine-vinette, les citrons, les oranges, la bergamotte, &c. Chez tous elle est unie à un principe odorant plus ou moins aromatique qui lui donne des ailes. Plusieurs écorces parfumées des pays méridionaux la contiennent, mais combinée avec des huiles essentielles. Elle semble être encore plus combinée & masquée, quoique d'ailleurs très-reconnoissable dans quelques plantes,

*Tome I.*

N

telles que les especes de melisse & d'aurogne qui portent le nom de citronelles.

Toutes les odeurs qui appartiennent à cette classe, sont les plus gracieuses, plaisent le plus généralement, & n'ont point les inconvéniens que les observateurs ont reconnus dans les parfums ordinaires. Elles réveillent agréablement les sens, elles produisent une gaieté remarquable, & leur caractère acide est parfaitement indiqué par la propriété qu'elles ont de détruire l'engourdissement & tous les symptômes occasionnés par le narcotisme. Quoiqu'elles aient quelque chose de commun avec le principe éthéré, leur piquant vif & agréable les en distingue assez, & peut-être n'ont-elles avec elles cette sorte d'analogie, que parce qu'elles en constituent un des principes.

Aucun acide même parmi les minéraux n'a la propriété de les détruire, quoiqu'ils altèrent toutes les odeurs. Au contraire les alkalis les absorbent, les

*& d'employer les Médicamens. 291*

neutralisent & les font totalement disparaître. La putréfaction les diffipe promptement, & en général ce font les plus altérables de tous les principes odorans connus.

*De l'odeur alkaline volatile.*

Le célèbre LORRY rapporte à cette classe plusieurs especes de végétaux dont l'odeur est remarquable par une âcreté pénétrante & mordante, qui frappe l'odorat avec une vivacité singuliere, picote fortement les yeux & fait couler les larmes par l'irritation puissante qu'elle excite. Toutes les crucifères & sur-tout les raiforts, le sinapi, le cochléaria, quelques antiscorbutiques appartenans à d'autres classes de plantes, & particulièrement les oignons & les aulx, présentent ce caractère. Quoique plusieurs Chimistes célèbres aient cru que ces végétaux devoient leur propriété odorante à un acide exalté, leurs effets fort différens de ceux des odeurs précédentes, la

N ij

nature des produits qu'ils fournissent à l'analyse, la promptitude avec laquelle ils passent à l'alkali volatil, semblent démontrer que leur odeur s'approche davantage de ce dernier sel. Les phénomènes que présentent ces plantes, lorsqu'on les combine avec les acides, militent encore pour cette dernière opinion. On sçait qu'on affoiblit beaucoup la moutarde & qu'on modere son activité en la mêlant avec le vinaigre ; cet acide fermenté tempere aussi l'énergie du raifort dont plusieurs peuples se servent pour assaisonner leurs alimens. Si l'on verse un peu d'acide vitriolique dans du suc de cochlearia, l'odeur vive & pénétrante de cette crucifere dispaeroit sur le champ, & elle se fait sentir de nouveau, mais moins forte à la vérité, lorsqu'on sature l'acide ajouté avec l'alkali fixe. Tels sont les faits avancés par le Docteur LORRY, pour indiquer la nature alkaline de l'odeur des cruciferes. Quoique je ne les croie pas entièrement propres



*Et d'employer les Médicamens. 293*

à imputer l'opinion de CARTHEUSER qui croit que les fucs antiscorbutiques font acides, je ne puis cependant m'empêcher de regarder comme très-démontrée la différence qui existe entre l'odeur des crucifères, & celle qui a été examinée dans le dernier article sous le nom d'acide volatile, & c'est dans ce sens que je pense qu'il est important de les distinguer l'une de l'autre, en adoptant la nomenclature du sçavant Médecin de Paris.

Quelque pénétrant que soit le principe odorant dont on s'occupe, il paroît être fixé dans les plantes qui le contiennent, par les mucilages & les huiles; sans cela il seroit promptement dissipé, & tout le monde sçait combien il est durable & adhérent dans tous les végétaux alliés, dans lesquels il est encore reconnoissable, lorsque la putréfaction commence à en défunir les principes. La même odeur combinée avec le principe vireux, produit la fétidité la plus insupportable; tel est l'*assa fetida*, dans

N ij

lequel on trouve l'odeur narcotique unie à l'alliacée; tels sont les mélanges artificiels faits avec l'opium, les plantes vireuses & l'alkali volatil. La production de ces odeurs fétides qui est fréquente dans les matieres animales décomposées par la putréfaction, & qui a beaucoup d'analogie avec les foyes de soufre, seroit-elle due à une combinaison hépatique? Les découvertes de quelques Chimistes modernes sur le soufre contenu dans les matieres animales & végétales, semblent autoriser cet aperçu.

Ces cinq classes d'odeurs auxquelles le Docteur LORRY rapportoit toutes les autres, combinées entre elles d'un grand nombre de manieres différentes, constituent suivant lui le nombre prodigieux de variétés que présentent la nature & l'art. Quant à leur nature intime, l'art n'a pas encore pu parvenir à la saisir; comme ce sont les corps les plus fugaces & les plus incoercibles qui soient connus, on ne possède pas encore de moyens

*& d'employer les Médicamens. 295*

de les retenir, de les enfermer, & de les soumettre au contact & à l'action des menstrues susceptibles d'en indiquer les propriétés chimiques : c'est un travail neuf que les Chimistes doivent regarder comme entièrement de leur ressort, surtout depuis qu'ils ont trouvé des instrumens propres à fixer pour ainsi dire & à examiner les fluides aériformes que l'on croyoit absolument incoercibles il n'y a pas encore long-temps.

*De la distinction des odeurs adoptée par  
LINNEUS (1).*

LINNEUS divise les corps odorans en sept classes; sçavoir, les ambrosiaques *odores ambrosiaci*, les fragrances *fragrantes*, les aromatiques *aromatici*, les alliées *alliacci*, les fétides *hircini*, les vireuses *tetri*, & les nauséuses *nauseosi*.

---

(1) *Amenitat. academ.*, tom. 3, *Holmia*, 1764. *Odor. medicam.* pag. 183.

296 : *L'Art de connoître*

Les trois premières classes appartiennent aux odeurs agréables & qui plaisent en général à tous les hommes, & les quatre autres sont plus ou moins désagréables & nuisibles. Quoique cette division ne renferme pas à beaucoup près toutes les odeurs, & ne détermine pas assez leurs différences, quoique plusieurs de ces classes semblent rentrer les unes dans les autres, comme les fragrances & les aromatiques, les vireuses & les nauséuses, il est important de considérer les médicamens sous ce point de vue, & de chercher à connoître la diversité de leurs vertus relative à celle de leur principe odorant.

*Des médicamens d'odeur ambrosiaque.*

L'odeur ambrosiaque est pénétrante & très-active. Lorsqu'elle est concentrée dans les corps qui en jouissent, comme dans l'ambre & le musc purs, elle déplaît généralement, & les hommes les plus

*Et d'employer les Médicamens.* 297

robustes ne pourroient pas y être exposés quelque temps sans en éprouver beaucoup de mal. Lorsqu'elle est très-divisée, mêlée à quelques autres corps odorans moins actifs, telle que la préparent les Parfumeurs, elle devient agréable pour la plupart des hommes, & quoique ses effets nuisibles soient très-sensibles à la longue, elle a beaucoup moins d'activité. Les médicamens qui appartiennent à cette classe odorante, sont peu multipliés; on peut les rapporter aux suivans:

Le bois de fantal jaune & blanc;

les feuilles de *geranium* musqué,

mauve musquée,

ail musqué;

les fleurs de rose muscate,

pois odorans;

les fruits d'ananas,

les semences d'abelmosch;

le musc,

la civette,

l'ambre gris.

N v

Les principaux effets des remèdes ambrosiaques dépendent de leur action singulière sur les nerfs. Les secousses vives, les convulsions même qu'ils excitent chez les personnes très-sensibles, & surtout chez les femmes attaquées d'affections spasmodiques, semblent indiquer qu'ils appartiennent à la classe des stimulans & des irritans. On croit qu'ils agissent spécialement sur le cœur, qu'ils en augmentent la force, & qu'ils en multiplient les mouvemens. C'est d'après cela que l'ambre & le musc faisoient la base de toutes les compositions que l'on regardoit autrefois comme propres à prolonger la vie, & à ranimer les forces affoiblies par l'âge.

Il y a cependant deux faits connus de tous les Médecins qui paroissent contraires à cette opinion sur les propriétés actives des remèdes ambrosiaques. L'un, c'est que les hommes qui portent toujours sur eux des odeurs de cette nature, perdent une partie de leur vigueur au

*& d'employer les Médicamens. 199*

bout d'un certain temps; l'autre, c'est que ces substances sont manifestement douées de la vertu calmante, & fournissent des antispasmodiques très-énergiques dans les maladies nerveuses les plus terribles. Ces deux phénomènes, lorsqu'on réfléchit sur leur cause, semblent donner de nouvelles forces à l'opinion énoncée ci-dessus, plutôt que de la combattre. En effet les nerfs continuellement irrités dans le premier cas, produisent nécessairement un relâchement, une atonie qui diminuent peu à peu les forces vitales. Quant au second phénomène, il est aisé de se convaincre en examinant les diverses classes des antispasmodiques les plus accredités, que la plupart ne calment les mouvemens irréguliers des nerfs, qu'en les tendant & les fixant, pour ainsi dire, peut-être même en y excitant un éréthisme plus fort ou un ton plus énergique que celui qui occasionnoit la première maladie. L'abattement qui succede presque toujours à l'action de

N vj

ces remedes & à la cessation des spasmes;  
est une preuve de cette assertion.

*Des médicamens d'odeur fragrante.*

Quoique LINNEUS ne s'exprime pas  
très-clairement sur la nature de l'odeur  
fragrante (1), & qu'il ne la distingue pas

---

(1) On peut reprocher à cet homme célèbre un laconisme souvent obscur dans le style. Il s'est fait une langue particuliere qu'il est fort difficile d'entendre, lorsqu'on n'a pas long-temps médité sur ses ouvrages. Si la précision avec laquelle il a écrit est un avantage pour l'étude, le néologisme auquel il s'est laissé beaucoup trop entraîner; fait naître une foule d'incertitudes & d'obscurités dont les Etudians ne peuvent absolument se tirer. Il seroit à desirer que les Scavans qui ont étudié sous cet habile Professeur, voulussent bien donner un Dictionnaire de sa Nomenclature. M. SCHREIBER auroit rendu un grand service, en expliquant un grand nombre d'expressions singulieres



*& d'employer les Médicamens. 301*

convenablement des autres principes odorans, il est vraisemblable qu'il entend par ce mot les aromates les plus exaltés, les plus volatils, & qui tiennent le milieu entre l'odeur ambrosiaque & l'aromatique proprement dite. Il donne pour exemple les fleurs de tilleul,

de lys,  
de tubéreuse,  
de jasmin,  
de quelques especes  
d'œillets,  
de safran, &c.

Toutes ces substances sont stimulantes, elles réveillent & raniment le jeu des nerfs; elles sont antispasmodiques comme les précédentes; leur action sur les organes sensibles est aussi forte, &

---

adoptées par LINNEUS dans sa Matière médicale. Voyez *Caroli LINNÉ mater. medic.*, editio 4, curante Jo. Chr. Dan. SCHREIBER. Lipsiæ & Erlangæ, 1782.

on les emploie presque toujours aux mêmes usages. Comme elles sont beaucoup plus volatiles & beaucoup plus fugaces que les odeurs ambrosiaques, leurs effets sont plus prompts, quoique moins durables; on peut les administrer à plus grande dose, & les donner plus fréquemment.

*Des médicamens d'odeur aromatique.*

La classe des odeurs aromatiques dont tout le monde connoît la nature, & qui sont très-généralement agréables, est une des plus étendues, & les médicamens qui en jouissent sont très-multipliés. Les familles nombreuses des lauriers, des ombellifères, des labiées sont douées de cette propriété. On la trouve dans toutes les parties des plantes depuis les racines jusqu'aux semences, comme le prouve le dénombrement suivant.

*Végétaux aromatiques.*

Les racines de fouchet ,  
iris ,  
angélique de Bohême ,  
galanga ,  
zédoaire ,  
gingembre ,  
*acorus verus* ,  
ninzin ,  
*contra-yerva* ;  
les bois de saffrafas ,  
fantal jaune & blanc ,  
de Rhodes ,  
de baume, *xylo-balsamum* ;  
les écorces de canelle ,  
culilawan ,  
de WINTER ,  
les feuilles de calamenth ;  
pouliot ,  
thim ,  
ferpolet ,  
romarin ,  
fauge ,

hyffope,  
farriette,  
marjolaine;  
origan,  
laurier,  
menthe,  
marrube.

**Les fleurs de scordium;**

fauge,  
œillet,  
*spica Celtica*;  
ftœchas,  
girofle.

**Les fruits,**

la muscade;  
la vanille,  
la baies de genievre;  
laurier,  
Pamome,  
le cardamome,  
les cubèbes,  
les anacardes,  
le *carpo-balsamum*;  
Panis étoilé,

*& d'employer les Médicamens.* 305

les semences de fenouil ,

anis ,

cumin ,

carvi ,

ache ,

perfil ,

ammi ,

aneth.

Les sucs résineux ,

le benjoin ;

le baume du Pérou ou de  
Tolu ,

le storax calamite ,

le baume de la Mecque ;

le baume de Copahu.

Les médicamens aromatiques, stimulent fortement les fibres nerveuses, musculaires & vasculaires. Ils excitent conséquemment l'irritabilité, l'action tonique, ils accélèrent la circulation ; ils font couler la transpiration & la sueur ; ils échauffent & dessechent ; ils raniment les forces affoiblies. En irritant légèrement l'esto-

mac, ils facilitent les digestions, ils appaisent les douleurs & les spasmes produits par les vents, & ils en procurent l'évacuation. En portant leur stimulus sur les organes de la génération, ils excitent à l'amour. On conçoit d'après l'énoncé de toutes ces propriétés, qu'on en fait un usage très-étendu en Médecine. Leur administration demande cependant beaucoup de prudence; on s'en sert spécialement pour masquer les odeurs & les saveurs défagréables de plusieurs autres médicamens, & pour tempérer l'action de quelques purgatifs.

*Des médicamens d'odeur alliée.*

L'odeur alliée se fait remarquer dans plusieurs végétaux, & joue un rôle particulier dans les propriétés médicamenteuses. On la reconnoît éminemment dans l'ail,  
le porreau,  
l'oignon,

*& d'employer les Médicamens.* 307

l'alliaire,  
le *scordium*,  
une espèce de *thlaspi*,  
l'*assa fetida*,  
le *galbanum*,  
le *sagapenum*,  
l'opopanax,  
la gomme ammoniacque.

Les médicamens dont l'odeur est alliée paroissent agir sur la transpiration. SANCTORIUS (1) a remarqué que rien ne favorisoit plus cette évacuation cutanée, que les mets assaisonnés d'ail. On les regarde aussi comme très-propres à prévenir la production des maladies contagieuses. Il semble que cette odeur forte & tenace en même temps forme une atmosphère qui environne de toutes parts la personne qui a pris de l'ail, de manière à la défendre du contact & de l'impression des molécules contagieuses, comme cela a lieu pour les fumigations

---

(1) *Medicina statica.*

308 *L'Art de connoître*

de tabac & de toutes les substances aromatiques, si recommandées comme des prophylactiques assurés, par tous les Médecins qui ont écrit sur la peste. Les substances alliées sont encore très-propres à calmer les symptômes produits par les vents, en facilitant leur expulsion. On leur a aussi reconnu la propriété de tuer les vers.

*Des médicamens d'odeur fétide.*

Les plantes qui ont une odeur assez fétide pour qu'elle fasse fuir les animaux, & dont LINNEUS compare l'effet odorant aux exhalaisons que répand le bouc, *odores hircini*, n'ont été que peu employées comme médicamens.

Quelques especes d'orchis, l'herbe à Robert, le millepertuis fétide, plusieurs champignons, & entr'autres l'espece de morille que les Botanistes connoissent sous le nom de *phallus impudicus*, sont très-reconnoissables par leur odeur forte



*& d'employer les Médicamens 309*

& rebutante. Le principe odorant qui s'exhale de ces végétaux ne peut que nuire à l'économie animale. BOERHAAVE assure même que l'odeur de quelques champignons est presque mortelle.

L'expérience a appris que cet esprit recteur avoit une action particulière sur les organes de la génération, & qu'il excitoit à l'amour. Il paroît agir spécialement sur les nerfs, comme toutes les autres matières odorantes, & produire un engourdissement qui affecte particulièrement le cerveau. En général les substances qui ont cette espèce d'odeur semblent appartenir plutôt à la classe des poisons qu'à celle des médicaments.

*Des médicaments d'odeur vireuse.*

Quelque désagréable que soit l'odeur dont il vient d'être question, ses effets ne la rapprochent point encore de celle que l'on appelle vireuse, *odor testis*, &

dont le nom désigne la propriété vénéneuse. Tous les végétaux dans lesquels existe cette dernière sont des poisons très-dangereux, dont l'art a cependant sçu tirer les plus grands avantages.

On doit compter dans cette classe,

L'opium,  
tous les pavots,  
la douce amère,  
la morelle,  
la jusquiame,  
la belladone,  
le *stramonium*,  
la mandragore,  
l'aconit,  
la ciguë.

Dans tous ces corps l'odeur vireuse est à nud, & elle est susceptible de produire en conséquence des effets très-promptes & très-énergiques; mais elle existe masquée par quelques autres principes odorans plus ou moins aromatiques dans un grand nombre d'autres plantes. C'est ainsi qu'on la rencontre

*E d'employer les Médicamens.* 311

dans les semences d'aneth, de coriandre, dans les fleurs très-odorantes des liliacées, du jasmin, de la tubéreuse, du safran, des roses, &c. & quoique plus cachée, elle n'en exerce pas moins sa puissance sur les nerfs des animaux, comme je l'ai déjà dit plus haut en examinant les divisions des odeurs dues au Docteur LORRY.

L'odeur vireuse arrête & détruit l'action des nerfs, elle engourdit ces organes; son action est bientôt suivie de la diminution & de la cessation même du mouvement & du sentiment. C'est ainsi qu'elle calme les convulsions, qu'elle appaise les douleurs, qu'elle procure un sommeil plus ou moins profond. Lorsqu'elle est très-forte, ou lorsqu'elle agit très-long-tems, elle est capable de donner la mort aux animaux. Cependant cette action engourdissante n'est pas toujours constante dans les médicamens d'odeur vireuse. Quelquefois au lieu de calmer & de dissiper les symptômes

nerveux, ils en excitent de plus considérables, ou de nouveaux qui n'existoient pas. C'est ainsi que l'opium employé pour détruire des douleurs a plusieurs fois occasionné des convulsions, des tremblemens, des étouffemens, le délire, &c. Les effets de ces remèdes sont donc subordonnés à l'état & à la mobilité des nerfs des personnes auxquelles on les administre; & il ne faut les donner qu'avec beaucoup de circonspection.

La prudence est même nécessaire dans leur application extérieure, & elle n'est jamais à l'abri de quelques accidens plus ou moins funestes, lorsqu'elle est faite inconsidérément. Une feuille de belladone appliquée sur le globe de l'œil, engourdit les filets nerveux de l'iris, fait dilater la prunelle, & produit une véritable paralysie dans cet organe. On a vu des gouttes sereines être la suite d'une pareille application. On ne doit la faire qu'avec la plus grande réserve dans la  
goutte

*& d'employer les Medicamens. 313*

goutte, le squirrhe des mammelles, les tumeurs écrouelleuses, l'ophtalmie, les hémorrhoides, dans lesquelles elle a été recommandée.

*Des médicamens d'odeur nauséuse.*

L'odeur nauséuse n'est pas facile à décrire. C'est une espece de féridité jointe à une fadeur particuliere qui affecte désagréablement les nerfs de l'estomac. On trouve cette odeur dans toutes les racines purgatives, dans les feuilles & dans les fruits qui jouissent de cette propriété. Telles sont,

Les racines d'hellebore blanc & noir,  
cabaret,  
rhubarbe fraîche,  
les feuilles de fenné,  
gratiole,  
tabac,  
les fleurs de muguet,  
ptarmique,  
pêcher,

Tome I,

O

les fruits de coloquinte,  
concombre sauvage,  
fenné, les follécules,  
quelques gommés rélines purgatives.

L'odeur nauséuse existe aussi & même avec beaucoup d'énergie dans toutes les substances animales qui se pourrissent. Une très-petite quantité d'œuf pourri, reçue dans l'estomac, excite bientôt un vomissement qui semble être un effort critique que la nature met en jeu pour se débarrasser de cet ennemi. Il paroît que ce principe odorant accompagne constamment la propriété émétique & purgative dans les végétaux, & qu'il est même en grande partie la cause de leur action sur l'économie animale. Cette assertion est démontrée pour le fenné, puisque l'esprit recteur qu'on en retire par la distillation jouit d'une vertu purgative très-forte, & que l'odeur qui s'exhale de son infusion ou de sa décoction, suffit seule pour produire une purgation à beaucoup

*& d'employer les Médicamens.* 315

de personnes. C'est sans doute par un pareil principe que le bois du *sophora* purge les hommes qui le coupent & qui le scient, comme s'en sont assurés des observateurs dignes de foi (1).

Lorsque les médicamens d'odeur nauséuse pénètrent dans les secondes voies, ils divisent les humeurs, ils les agitent, ils portent une irritation sensible sur tous les émonctoires, & ils deviennent diuétiques, diaphorétiques, emménagogues, &c. suivant les organes qui sont les plus sensibles & les plus disposés à recevoir leur impression.

## ARTICLE II.

*De l'action générale des médicamens ; relative à leurs propriétés chimiques.*

On doit distinguer soigneusement les

---

(1) Voyez le Journal de Paris, ann. 1779, Août, Septembre, Octobre, n<sup>o</sup> 213, 228, 230, 248, 287.

propriétés chimiques de celles qui ont été examinées jusqu'ici, & qui ne consistent que dans des qualités extérieures ou sensibles. Le résultat de l'action de ces dernières ne présente jamais qu'un changement dans la forme, la pesanteur, le mouvement, l'étendue, l'aggrégation, &c. Tout ce qui tient au contraire aux propriétés chimiques offre des altérations plus grandes; c'est la nature intime des corps qui est changée lorsque ces propriétés ont réagi les unes sur les autres; alors la faveur, l'odeur, la consistance, le tissu ou la forme intérieure, l'altérabilité par le feu, par les menstrues sont entièrement différentes de ce qu'elles étoient d'abord.

Ces phénomènes & ces altérations sont occasionnés par une force inhérente dans tous les corps, qui n'y devient sensible, que lorsqu'ils sont extrêmement divisés, & que les Chimistes ont appelé affinité de composition, parce que son résultat est la naissance d'un



*& d'employer les Médicamens. 317*

corps composé, nouveau & différent de ceux qui ont servi à le former. Cette force existe dans tous les corps & elle a lieu dans le plus grand nombre des opérations de la nature. La plupart des phénomènes de l'économie animale, la digestion, la nutrition, la respiration, les sécrétions, la formation du sang, celle de la lymphe, la décomposition des humeurs dans les diverses maladies qui les affectent, offrent des changemens continuels & variés dans les fluides, qui sont dus à l'affinité ou à la tendance que les corps ont pour se combiner les uns avec les autres. Il ne faut point confondre à la vérité ces forces chimiques des corps animés & les changemens qu'ils en éprouvent, avec ce qui se passe dans nos laboratoires, & ne voir dans les phénomènes de la vie que des effervescences, des acides, des alkalis, des fermentations, des digestions. Ces idées enfantées par les premiers Médecins chimistes sont rejetées par

O ij

ceux de ces sçavans qui s'occupent aujourd'hui de la Chimie, & aucun d'eux ne compare plus les organes animaux aux filtres, aux matras, aux alambics. Mais si les erreurs des SYLVIVS, des TACKENIVS, des VIEUSSENS, sont entièrement oubliées, l'assertion de JUNKER qui regardoit la Chimie comme presque tout-à-fait inutile à la Médecine, a été assez détruite par les ouvrages de BOERHAAVE qui s'est servi des phénomènes chimiques pour l'explication des altérations & des changemens des fluides, avec plus de succès qu'il ne l'a fait des forces mécaniques pour expliquer le mouvement des solides. Personne ne nie aujourd'hui que la digestion des alimens, la concrétion de la lymphe & de la partie fibreuse qui a lieu dans la nutrition, le passage des matières salines sans altération de l'estomac dans les humeurs, la formation de plusieurs sels particuliers dans les substances animales, celle du savon biliaire, la décomposition putride

*Et d'employer les Médicamens.* 319

des fluides, la concrétion de l'urine arrêtée dans les couloirs, l'acrescence & la coagulation du lait qui engorge les canaux & le tissu cellulaire voisin, le ramollissement & la dissolution de la partie salino-terreuse des os, ainsi qu'un grand nombre d'autres phénomènes qui ont lieu dans les maladies, ne soient produits par l'action chimique qui a nécessairement lieu entre des fluides & des solides mis en contact les uns avec les autres. Si l'on ne peut s'empêcher d'admettre l'existence de l'attraction chimique & des altérations qu'elle occasionne dans les humeurs & les organes des animaux, considérés dans l'état de santé & dans les maladies, il est indispensable de l'admettre également dans l'action des médicaments, de reconnoître quels sont les effets des remèdes dus à cette force, & quelles lumières l'observation fournit sur cet objet. Également éloigné du fol enthousiasme des premiers Médecins Chimistes, & du mépris outré de quelques

Modernes qui ont absolument rejeté les connoissances chimiques de la Médecine, je crois que cette science appliquée avec la prudence & les restrictions convenables aux phénomènes que l'on observe dans l'effet des médicamens, peut contribuer à en rendre l'administration plus certaine & plus heureuse. Pour prouver cette assertion, j'examinerai ici ;

1°. Quelle est l'énergie chimique des médicamens appliqués à l'extérieur ;

2°. Quelles sont les altérations que ces corps éprouvent de la part des humeurs animales & celles qu'ils font éprouver à ces dernières dans les premières voies ;

3°. Jusqu'à quel point les fluides contenus dans les secondes voies, le sang, la lymphe, &c. peuvent être changés par la réaction chimique des principes médicamenteux.

4°. Enfin s'il est possible d'après l'effimation exacte de ces effets, d'admettre des divisions des médicamens fondées sur

leur nature & leurs propriétés chimiques.

Il ne faut jamais perdre de vue dans toutes ces considérations, que la sensibilité, l'irritabilité, la vie en un mot qui anime les organes des animaux, modifie l'action chimique des médicamens qui est toujours fournie aux forces vitales, & qui differe essentiellement de celle qui a lieu dans nos laboratoires, & à l'aide de nos instrumens.

### §. I.

*De l'action chimique des médicamens appliqués à l'extérieur.*

S'il existe un moyen de reconnoître avec exactitude l'effet des forces chimiques des corps médicamenteux, & de prouver que leurs vertus sont dues en partie à l'action de ces forces, c'est sans doute dans les phénomènes opérés par les topiques qu'il faut le chercher. Ces phénomènes soumis à l'observation qui

O v

les apprécie facilement, sont très-marqués dans l'action des caustiques qui en réveillant la sensibilité, & en excitant l'inflammation, corrodent l'organe cutané en dissolvant le tissu. Les acides & les alkalis purs concentrés désorganisent la peau en séparant ses principes constituans & en se combinant avec eux. Si l'action de ces médicamens est la plus forte & la plus énergique que l'on connoisse, cette force, cette énergie ne peuvent être dues qu'à la grande tendance que ces menstrues ont pour se combiner, ou à ce que les Chimistes appellent affinité de composition, comme il est démontré aujourd'hui que cette tendance à la combinaison est en raison directe de la faveur, ou plutôt que ces deux propriétés sont absolument la même, tout ce que j'ai exposé sur l'action des médicamens relative à leur faveur, dépend en grande partie de leurs propriétés chimiques. Mais pour revenir à l'action des caustiques, on conçoit que l'irritation,

*& d'employer les Médicamens. 323*

la chaleur, l'inflammation & la douleur qu'ils excitent, sont produites par leur combinaison avec les principes de la peau & par le déchirement & la déorganisation qui en est la suite; aussi lorsque la pierre à caustique, la pierre infernale, le beurre d'antimoine & tous les autres caustiques ont agi sur la peau, l'escarre qui en résulte contient leur combinaison chimique, qui est de nature saline neutre, & dont la faveur & les propriétés chimiques sont tellement affoiblies, qu'ils ne peuvent plus resservir aux mêmes usages, & que si l'on veut exciter une nouvelle corrosion, ou une nouvelle inflammation, on est obligé d'appliquer une seconde fois le même caustique.

Quoiqu'il n'y ait que cette classe de médicamens dont les effets chimiques soient aussi sensibles sur la peau entière, on retrouve des phénomènes dus à l'affinité de composition dans un grand nombre d'autres topiques. Toutes les fois que l'épiderme est enlevé, que les humeurs

O vj

coulent à sa surface, dans les différentes éruptions accompagnées de quelque flux féreux, ou qu'enfin le tissu de la peau ramolli & dilaté peut donner facilement passage à quelques portions des médicamens fort atténués ou naturellement volatils, leur application immédiate les mettant en contact avec les fluides animaux; leur permet d'agir chimiquement & de changer la nature de ces fluides. C'est ainsi que les vapeurs aqueuses élevées sans cesse des émoliens, du lait chaud, &c., dissolvent & étendent les humeurs épaissies & amassées dans les vaisseaux souscutanés & dans le tissu cellulaire; c'est ainsi que l'air ou gaz alkalin dégagé des embrocations dont l'alkali volatil fluor fait la base, pénètre les pores de la peau, passe facilement dans les cellules du tissu muqueux & y agit comme dissolvant des humeurs lymphatiques & sur-tout du lait coagulé; l'action chimique a encore lieu dans l'emploi des antiseptiques



*Et d'employer les Médicamens.* 325

externes qui n'est jamais plus marqué, que lorsqu'on les applique sur les fluides animaux altérés qui baignent le tissu cellulaire, comme cela s'observe dans la gangrene & la carie humides, les ulcères anciens, scorbutiques, les aphthes, &c. : enfin les effets des styptiques puissans, pris dans la classe des acides minéraux, dont on est obligé de se servir quelquefois à l'extérieur pour arrêter l'écoulement immodéré d'un sang assez dissous pour que ses canaux relâchés ne puissent plus le retenir, dérivent absolument de leur affinité chimique & de leur action coagulante sur la substance lymphatique des fluides animaux.

Il paroît également certain que les maladies & la mort même occasionnées par les différens virus introduits dans le tissu cellulaire placé sous l'épiderme, & auquel MALPIGHI a donné son nom, ne sont dues qu'au mouvement intestin & à une fermentation particulière excitée par la nature chimique de ces

différens virus. Les venins des animaux ; celui des viperes , le virus hydrophobique , le variolique font de cette classe ; il en est de même des poisons végétaux introduits par la peau , & en particulier du *ticunas* dont quelques peuplades de l'Amérique impregnent leurs fleches. Leur action chimique est tellement démontrée , que c'est sur le sang qu'elle se porte principalement , & qu'on peut en arrêter & en détruire les effets par des corps salins. M. l'Abbé FONTANA dans ses belles recherches sur les poisons , a découvert que la pierre à cautere introduite dans la bleffure rendoit nulle l'impression du venin de la vipere , & que les acides minéraux mêlés au *ticunas* en domptoient la nature vénéneuse. Les essais analogues faits dans toutes les maladies qui se communiquent & se propagent par le contact , par l'inoculation , pourroient avoir un très-grand degré d'utilité , & la recherche des topiques propres à dénaturer chaque virus pour-

roit peut-être conduire à celle des remèdes capables d'en arrêter les effets meurtriers.

§. I I.

*De l'action chimique des médicamens reçus dans les premières voies.*

Les premières voies contenant toujours une plus ou moins grande quantité de fluides, on ne peut douter que les médicamens qui les parcourent n'agissent en partie par leurs propriétés chimiques sur ces humeurs. Cette action a même été tellement reconnue par les Médecins, qu'ils ont donné à des classes entières de remèdes des noms qui l'expriment. En effet les dénominations de délayans, de fondans, de favoneux, de dissolvans, d'antiseptiques, de coagulans, d'incrassans, d'épaississans, d'abforbans, sont manifestement puisées dans les propriétés chimiques des médicamens auxquelles elles sont consacrées. Un léger

examen des effets de l'affinité chimique des corps introduits dans l'estomac & les intestins sur les fluides qui arrosent ces viscères, suffira pour prouver avec quelle énergie cette force peut altérer ces fluides, & combien elle doit contribuer à la guérison des maladies.

Le suc gastrique & le suc intestinal sont d'une nature lymphatique, l'eau les dissout & les rend plus fluides; les acides végétaux leur donnent de la consistance, les spiritueux les épaississent également; les acides minéraux les coagulent. Les médicamens aqueux, les tisannes, les bouillons légers, les sucres végétaux agissent sur ces fluides à la manière de l'eau, ils les étendent & les délaient, ils en diminuent la viscosité & la consistance, ils en facilitent l'écoulement par les intestins, & l'absorption par les vaisseaux inhalans; ils sont donc très-propres à en débarrasser les premières voies. Les acides & les spiritueux les altèrent d'une manière opposée, ils en rapprochent &

*& d'employer les Médicamens. 329*

en condensent les molécules, ils les épaississent, ils en détruisent l'âcreté alkaline qui est quelquefois très-marquée; & lorsque la trop grande abondance & la fluidité trop considérable de ces suc les fait couler trop facilement par les intestins, & entretiennent des flux plus ou moins nuisibles, les acides peuvent arrêter ces mauvais effets par la consistance qu'ils y produisent. C'est ainsi que l'usage des boissons acides diminue la fluidité & l'abondance des évacuations séreuses, & donne naissance à celles que l'on connoît généralement sous le nom de glaires. Comme ces médicamens sont en même tems très-antiseptiques, si le séjour trop long, & la chaleur trop forte ont produit un commencement d'altération putride dans les suc gastique & intestinal, alors les acides corrigent promptement cette dangereuse altération, & telle est la cause des effets prompts & heureux de cette classe de remèdes, dans les maladies putrides dont le foyer a presque

330 — *L'Art de connoître*

toujours son siege dans l'estomac & les intestins.

L'action chimique des médicamens sur la bile est encore plus marquée, que celle qu'ils exercent sur les sucés précédens, en raison de l'abondance plus considérable de ce fluide & des changemens qu'il éprouve dans les maladies. Tous les remèdes savoneux, les sucés & les extraits des plantes qu'on a appelées hépatiques divisent, atténuent cette humeur épaissie, & en procurent l'évacuation par la véritable dissolution chimique qu'ils en opèrent, comme on peut s'en convaincre en mêlant le fiel condensé par la chaleur avec ces médicamens. Les expériences faites sur cette humeur dans les laboratoires ne peuvent point induire en erreur, parce qu'il est certain que les substances avec lesquelles on la traite dans les verres, s'y mêlent absolument de la même manière dans les premières voies où elles la rencontrent. C'est ainsi que les alkalis & les médicamens alkalis en général

*& d'employer les Médicamens. 333*

la rendent plus fluide, & détruisent les empâtemens du foie que son séjour & son épaisissement entretiennent; c'est ainsi que les acides la font couler, & la détachent des parois des intestins qu'elle tapisse & auxquelles elle adhère par sa viscosité. L'action de ces dernières substances sur la bile mérite même qu'on s'y arrête & qu'on l'observe avec plus de soin qu'on ne l'a encore fait. Tous les Chimistes sçavent d'après les recherches de MM. CADET & VAN-BOCHAUTE (1) que ce fluide est une espece de savon animal formé d'une résine & d'alkali fixe minéral. Lorsqu'on verse un acide foible

---

(1) Expériences chimiques sur la bile de l'homme & des animaux par M. CADET; Acad. des Sciences, 1767, pag. 471.

Nouvelles recherches pour déterminer la nature de la bile, par le même. Acad. 1769, p. 66.

Caroli VAN-BOCHAUTE, *dissertatio physico-fologica-chimica de bile. Lovanii, 1778.*

sur cette humeur, elle s'épaissit & se coagule sur le champ, mais beaucoup moins sensiblement que la lymphe; il se précipite une matière floconneuse d'un gris verdâtre, qui prend peu à peu & à mesure qu'elle se rassemble une couleur verte très-brillante; ce précipité ramassé sur un filtre n'est plus dissoluble dans l'eau, mais se dissout très-bien dans l'esprit de vin; c'est une matière véritablement résineuse d'une amertume considérable. L'acide en s'emparant de l'alkali fixe minéral de la bile, décompose ce savon, & sépare la résine qui étoit dissoute dans l'eau par l'interméde de ce sel. Le phénomène que l'on observe dans ce mélange, a lieu dans plusieurs maladies, & dans l'usage médicinal des acides. Si l'on observe ce qui se passe dans les maladies des enfans, on voit que toutes les fois qu'il se forme de l'acide dans leurs premières voies, leurs évacuations prennent une couleur verte claire, semblable à celle que prend la bile mêlée avec ces especes de sels



*De l'employer les Médicamens.* 333

dans nos laboratoires ; ce fait est connu même des nourrices qui annoncent la présence des aigres chez les enfans , d'après la couleur & l'odeur de leurs excréments. En rapportant cette observation à l'usage des boissons acides employées pour corriger & faire couler la bile , on reconnoît une action analogue de ces sels sur cette humeur. En effet les malades qui ont pris ces boissons quelques heures de suite , observent des changemens très-marqués dans leurs évacuations ; leur couleur de brune qu'elle étoit d'abord , devient d'un jaune clair & souvent verdâtre. Une simple limonade prise dans des circonstances semblables , excite quelquefois une purgation assez prompte , & tous les symptômes qui dépendoient de la présence & du séjour d'une bile visqueuse dans les premières voyes sont calmés , en proportion de l'évacuation qui a lieu. On ne peut s'empêcher d'attribuer ces effets à la décomposition de la bile

opérée par les acides ; la résine précipitée & teinte par l'action de ces sels stimule les membranes des intestins ; le sel neutre que l'acide forme avec l'alcali de la bile produit une irritation légère, & de ces impressions réunies, doit suivre l'effet purgatif que l'on obtient dans ces cas. C'est à la même cause que sont aussi dues les douleurs & les coliques que fait naître très-souvent l'usage des acides.

Un des effets les plus frappans & les plus utiles produit par l'action chimique des médicamens dans les premières voies, c'est la décomposition des poisons minéraux & des sels métalliques, tels que l'arsenic, le sublimé corrosif, le vitriol de zinc, le verd-de-gris, les préparations de plomb par les réactifs appropriés. Lorsque le Médecin est consulté immédiatement après que ces substances délétères ont été avalées, il administre avec succès les lessives alkales, la dissolution de façon très étendue,

*& d'employer les Médicamens.* 335

où les hépars commun & martial sous forme solide. Les travaux de MM. NAVIER (1) & BUCQUET, tous deux Médecins & Chimistes célèbres, ont éclairé cette partie importante de l'art de guérir, & leurs recherches sont d'autant plus importantes à connoître, que les occasions d'y avoir recours sont assez fréquentes dans les grandes Villes, où les substances minérales nécessaires aux arts sont employées par un très-grand nombre d'ouvriers sans cesse exposés à leurs dangereux effets. On doit pressentir quels avantages & quelles ressources présentent les connoissances chimiques positives dans un grand nombre d'empoisonnemens que l'art ne sçauroit prévoir, & que des erreurs fâcheuses peuvent faire naître; c'est dans ces cas que la Médecine éclairée du flambeau de la Chimie, peut rendre les services les plus grands aux hommes, & c'est d'après leur possibilité que les Médecins ne sçauroient

---

(1) Contrepoisons de l'arsenic.

trop ajouter de connoissances chimiques à toutes celles que la pratique exige.

L'administration des absorbans dans les affections dépendantes ou simplement accompagnées de la présence des aigres dans l'estomac & les intestins, est encore entièrement fondée sur une action chimique. Ces remèdes qui étoient beaucoup plus employés autrefois qu'ils ne le sont aujourd'hui, ont cessé d'être des panacées, des alexipharmques précieux, dès que les connoissances chimiques ont appris qu'ils n'étoient propres qu'à neutraliser les acides des premières voies, & ce n'est plus que pour remplir cette seule indication qu'on les administre. La Chimie a encore appris qu'ils forment avec les sucs aigris de l'estomac une espèce de sel neutre amer qui jouit de la vertu purgative, & que c'est par la purgation qui a lieu qu'on juge de la réalité de cette combinaison & de l'existence des acides dans les premières voyes.

Ces détails suffisent sans doute pour démontrer

*& d'employer les Médicamens. 337*

démontrer que les médicamens agissent en partie par leurs propriétés chimiques dans les premières voyes ; une dernière remarque prouvera également que les substances introduites dans ces viscères agissent quelquefois par les mêmes propriétés sur le tissu des solides. Tout le monde connoît les dangers qui résultent de l'abus des liqueurs spiritueuses ; les Médecins savent que l'épaississement & le racornissement des membranes en est la suite la plus commune, & que c'est à ce premier effet que sont dues les obstructions, les hydropisies & tous les maux qui terminent ordinairement la vie des hommes adonnés à ces espèces de boissons. Il est impossible de méconnoître l'action chimique des spiritueux dans cet endurcissement des membranes ; il a lieu absolument de la même manière lorsqu'on laisse macérer pendant quelque temps, les substances animales dans l'esprit de vin. Il n'y a d'autre différence entre ces deux phénomènes, que la lenteur

*Tome I.*

P.

plus grande dans l'effet des liqueurs spiritueuses sur les parois de l'estomac, en raison de la puissance conservatrice de la vie, qui défend ce viscere de l'action de ces fluides, jusqu'à ce que leur contact long-temps continué ait engourdi & même détruit la sensibilité nerveuse.

### §. III.

#### *De l'action chimique des médicamens dans les vaisseaux.*

Il est plus difficile d'apprécier exactement quelle peut être l'action chimique des médicamens dans les secondes voyes, ou dans les vaisseaux qui charient les différens fluides du corps humain. Plusieurs grands Médecins ont pensé que les substances vraiment médicamenteuses ne pénédroient point dans les secondes voyes, & que leurs effets se bornoient à l'estomac & aux intestins; mais un grand nombre de faits de pratique

*Et d'employer les Médicamens.* 339

prouvent que presque tous les médicamens sont portés par les vaisseaux chileux jusque dans le torrent de la circulation, & que leurs molécules s'infinuent dans les mailles du corps muqueux & dans le tissu des visceres. Parmi la foule d'observations que je pourrois rapporter ici pour prouver cette assertion, je ne choisirai que celles qui ne peuvent laisser aucun doute dans l'esprit, & qui se présentent journellement aux observateurs. L'odeur très-caractérisée que la thérebentine, les baumes & les résines donnent à l'urine, celle qui est communiquée à ce fluide par les asperges, l'angélique, &c.; la couleur que prend souvent cette lessive animale après l'usage des bettes-raves, de la rhubarbe, &c.; celle dont la garence teint les couches des os les plus durs, le fer qui a été trouvé dans les urines après un long usage des eaux de Passy, le mercure coulant qu'on a rencontré dans les cavités des os à la suite de l'abus des frictions, & un grand

P ij

nombre d'autres faits aussi connus & aussi frappans que ceux-là, détruisent toutes les hypotheses qu'on a proposées contre l'admission des médicamens dans l'intérieur des vaisseaux. Si donc quelques principes médicamenteux passent avec le chile dans le torrent de la circulation & sont mêlés avec le sang, la lymphe & les autres humeurs animales dans l'intérieur même des vaisseaux où coulent ces fluides, ils y agissent nécessairement par leurs propriétés chimiques, & les Médecins même les plus éloignés d'admettre l'influence de la Chimie sur la matiere médicale, la reconnoissent ouvertement en faisant un usage très-étendu & très-utile des remedes que l'on connoît sous le nom d'Altérans. En effet ces médicamens sans procurer d'évacuations sensibles, changent la nature des humeurs, corrigent les diverses especes d'âcretés dont elles sont impregnées dans les maladies chroniques, & guérissent ou au moins affoiblissent ainsi ces affections.



*& d'employer les Médicamens. 341*

Or ce changement, cette amélioration des fluides âcres ne peuvent avoir lieu sans une véritable combinaison chimique; à la vérité, il n'est pas facile de déterminer exactement en quoi consiste cette altération portée dans les humeurs par les médicamens qui s'y mêlent peu à peu. Quelques efforts qu'ait faits BOERHAAVE pour distinguer les acrimonies que les fluides animaux sont susceptibles de prendre, pour en reconnoître les vrais caractères & pour éclairer l'administration des remèdes propres à les combattre; ses distinctions sont jusqu'actuellement de véritables hypothèses, & aucune n'est encore établie sur des fondemens solides, sur des expériences positives (1). Ce n'est que d'après l'efficacité de différentes espèces de remèdes considérés par leur nature chimique, dans les maladies accompagnées de diverses

---

(1) *Vide institut. medica ab HERM. BOERHAAVE. Paris. 1747, pag. 373.*

dégénérescences des fluides qu'il a cru que ces dernières étoient dues à un caractère chimique opposé à celui des médicamens qui les détruisent ; ainsi , par exemple , de ce que les acides réussissent dans telle affection morbifique , il en a conclu que les humeurs animales étoient d'une nature alkaline (1) ; mais il est certain que quoique cette idée ingénieuse soit applicable à quelques cas pathologiques , il s'en faut de beaucoup qu'elle puisse convenir de même à toutes les altérations des humeurs. Il seroit cependant dangereux pour les progrès de l'art de conclure des efforts impuissans de l'homme de génie que je viens de citer , que ceux qu'on pourra faire par la suite le feront également , & le défaut de succès dans les premières tentatives faites en ce genre , ne doit point décourager les observateurs que d'heureuses circon-

---

(1) Vide *BOERHAAVE*, *instit.* pag. 515, 516, 517, &c.

*& d'employer les Médicamens.* 343

tances mettront à portée de suivre ce travail.

Déjà quelques faits de pratique ont démontré que les médicamens agissent par une propriété chimique sur les humeurs contenues dans les vaisseaux ou dans les cavités organiques; la dissolution & le caractère putride que prennent le sang & la lymphe après l'abus des remèdes alkalis tiennent nécessairement à cette cause; la fonte des concrétions biliaires & la dissolution du calcul qu'on a quelquefois obtenues par l'usage des médicamens chimiques, le ramollissement des exostoses & leur disparition totale que les mercuriaux produisent, l'épaississement sensible & souvent trop considérable que fait naître le long usage des alimens médicamenteux pris dans la classe des farineux, des incraffans, appartiennent en partie aux propriétés chimiques, quoiqu'une autre partie de ces effets soit due à l'action des solides augmentée ou rallentie par l'impression physique de ces

P iv

médicamens. Oseroit-on nier que la réussite des fondans alkalins, amers, âcres, salés, favoneux, dans les différentes especes d'obstructions, à la diversité desquelles les Médecins n'ont point encore fait toute l'attention convenable, provint de l'action chimique de ces remedes? Le fer qui passe si promptement dans le sang, & qui donne à ce fluide vital la couleur, la consistance, la *plasticité*, le stimulus nécessaire pour l'exercice de toutes les fonctions, qualités dont il est privé dans plusieurs maladies des jeunes personnes du sexe & en particulier dans la chlorose ou les pâles couleurs, n'occasionne-t-il pas ces heureux changemens en se combinant réellement avec cette humeur? Enfin les adoucissans, les mucilagineux qui corrigent avec tant d'avantage l'âcreté de la lymphe, & qui guérissent beaucoup de maladies qu'on avoit en vain attaquées par les médicamens les plus actifs, n'agissent-ils point en délayant, en dissolvant les molécules

*& d'employer les Médicamens.* 345.

salines trop abondantes dans cette humeur, & en détruisant l'irritation & l'agacement que ces molécules sont capables d'exciter sur les solides.

On ne doit donc pas désespérer de parvenir par l'observation à la connoissance des acrimonies manifestement dues aux altérations chimiques que les fluides animaux sont susceptibles de contracter dans l'intérieur de leurs canaux, ainsi qu'à celle des substances propres à les détruire par de nouvelles combinaisons que l'art n'a pas encore pu apprécier avec toute l'exactitude requise.

Une remarque très-importante à faire, c'est que souvent les médicamens changent de nature, & éprouvent des altérations chimiques dans les premières voies, de sorte qu'ils n'ont plus leur premier caractère en parvenant dans le tissu vasculaire. C'est ainsi que les acides ne passent point avec leur acidité dans le torrent de la circulation ni dans le tissu cellulaire, & qu'ils n'ont plus leur pro-

P v

priété coagulante. Les alkalis au contraire paroissent conserver en grande partie leur nature, aussi ils agissent avec plus d'énergie sur les humeurs.

§. IV.

*Des divisions des médicamens tirées de leurs propriétés chimiques.*

Plusieurs Médecins ont tellement compté sur les propriétés chimiques des médicamens, pour la guérison des maladies, qu'ils ont divisé les substances naturelles employées en Médecine, d'après la différence de ces propriétés. VOGEL dans ses Généralités sur la matiere médicale, dit qu'il y a deux moyens de reconnoître les vertus des médicamens, l'un fondé sur l'impression qu'ils font sur les organes du goût & de l'odorat, l'autre sur la connoissance exacte des principes chimiques que l'on en retire par l'analyse, & il paroît faire autant de cas de ce second

*& d'employer les Médicamens.* 347

moyen que du premier. Comme chaque corps de nature chimique diverse à fa maniere propre & particuliere d'agir sur l'économie animale, ce célèbre Auteur indique les différentes classes des médicaments considérés sous ce point de vue, il les réduit à quatorze, sçavoir les fels acides, les fels alkalis, les fels neutres, les spiritueux, les sulphureux, les huiles grasses, les huiles essentielles, les resines, les graisseux, les savoneux, les gommeux, les mucilagineux, les terreux & les gélatineux. Il examine ensuite les effets généraux que chaque classe produit sur l'économie animale. Suivant lui, les acides augmentent le ton des fibres, & les endureissent s'ils sont pris trop souvent ou en trop grande quantité; ils excitent l'appétit, ils épaississent les humeurs, ils en arrêtent le mouvement trop considérable, ils s'opposent à leur dégénérescence putride, & ils neutralisent l'alkali qui s'y forme dans plusieurs maladies. En passant ainsi en revue les

P vj

treize autres classes des corps chimiques; il assigne les vertus & les propriétés médicinales que chacune présente; comme dans l'examen des saveurs le même objet a déjà été traité, on n'y reviendra pas davantage ici. Je me contenterai de faire remarquer l'analogie qui existe entre la saveur & la nature chimique des corps dans lesquels on les trouve, analogie qui prouve qu'on peut se servir avantageusement de l'une & de l'autre pour reconnoître les propriétés médicamenteuses des substances naturelles.

M. CARTHEUSER un des meilleurs Auteurs de matiere médicale, a tiré les divisions de son ouvrage des différences chimiques qui existent entre les corps médicamenteux; mais ses classes ne sont pas assez tranchées & assez distinctes, ce qui ne doit être attribué qu'au peu de progrès de recherches chimiques entreprises jusqu'actuellement sur les médicaments. Il divise ces derniers en seize sections. Il range dans la première les



*Et d'employer les Médicamens. 349*

corps terreux, infipides, terreo-gélatineux, tels que les coquilles d'œufs, celles d'huîtres, les perles, les os de seche, le corail, la corne de cerf, les os des animaux, l'ivoire, les bézoards, &c. Il comprend dans la seconde les substances douces-fades, mucilagineuses & gélatineuses, il y traite des racines de mauve, de guimauve, de grande confoude, du salep, des graines de fenugrec, de l'orge, de l'avoine, du riz, du fagou, des gommés, de la vipere, de l'ichthyocolle, &c. La troisieme section contient les corps doux ou d'une saveur très-legere, & qui sont remplis d'huile grasse, comme les amandes, les pignons, les pistaches, les femences de courge, de citrouille, de melon, de concombre, de laitue, de pourpier, de pavot, de lin, les olives, le cacao, la cire, le lait, le beurre, le blanc de baleine, les graisses de divers quadrupedes, &c. La quatrieme section renferme les acides doux, les oseille, le citron, le limon, l'orange, les tamarins,

le tartre, le vinaigre, le petit lait aigri.

Dans la cinquieme il traite des alkalis, soit fixes, soit volatils.

Dans la sixieme il parle des fels neutres & en particulier du nitre, du fel marin, du fel de GLAUBER, du fel ammoniac & du borax.

Dans la septieme il comprend les medicamens austeres & stiptiques; tels sont en particulier les racines de tormentille & de bistorte, l'écorce & les fleurs de grenade, les baies de mirthe, le cachou, le vitriol & l'alun.

La huitieme section renferme les substances medicamenteuses d'une saveur douce & sucrée. Il y fait l'histoire des racines de polypode & de réglisse, des fruits de carouge, de la casse, des raisins, des pruneaux, des sebestes, des jujubes, des dates, des figues, du sucre, de la manne & du miel.

Dans la neuvieme il range les medicamens âcres & altérans. Il compte dans cette classe les racines de scille, de pied

*& d'employer les Médicamens. 358*

de veau, de pimprenelle blanche, de pyrette, de raifort & d'hellebore blanc, les feuilles de cochléaria, de creffon, de capucine, les fommités de marum & d'arnica, la fen.ence de finapi, l'euphorbe & les cantharides. Cette section ne présente point une division chimique aussi exacte & aussi précise que les précédentes, on y trouve des substances de nature fort différente les unes des autres; cette observation est encore plus applicable aux sections suivantes.

En effet dans la dixieme l'Auteur n'a égard qu'à la saveur des substances médicamenteuses qu'il appelle ameres ou un peu ameres, & ce n'est qu'en raison de cette propriété, qu'il range dans cette classe les racines de gentiane rouge, de dictamne blanc, de trefle fibreux, d'aristoloche & de scrophulaire, le simarouba; le bois appellé *colubrinum*, les feuilles de scordium, d'absinthe, de chardon béni, de trefle aquatique, les fommités de petite centaurée & de fumeterre, les

semences de chardon bénit & de chardon marie.

C'est encore d'après la même propriété, ou l'impression que plusieurs médicamens font sur les premières voies plutôt que d'après leur nature chimique, qu'est établie la division qui constitue la onzième section admise par M. CARTHEUSER. Il désigne les médicamens qui la composent sous le nom de substances âcres & amères, & sous celui de substances purgatives & émétiques. Il admet dans cette classe les racines d'hellebore noir, de turbith, de bryone, de mechoacan, d'hermodattes, d'ypécacuanha, de jalap, de rhubarbe, de fenega, les feuilles de fenné, l'agaric, la coloquinte, l'aloës, la scammonée & la gomme gutte.

Dans la douzième section destinée à l'examen des médicamens vaporeux, enyvrans & narcotiques; il traite du tabac, des fleurs de sureau, du safran & de l'opium.

La treizième section qui comprend

*Et d'employer les Médicamens* 353

les médicamens balsamiques & aromatiques, est encore beaucoup moins chimique que la plupart des précédentes; plus les substances qui y sont comprises sont nombreuses, & moins leur nature chimique comparée présente d'exactitude. On trouve dans cette section les racines de zédoaire, de gingembre, de curcuma, de fouchet, de galanga, d'iris de Florence, de *calamus aromaticus*, d'aunée, de serpentaire de Virginie, de valériane, d'impératoire, d'angélique, de livêche, de *meum*, de carline, le spicanard, le *spica-celtica*, le jonc odorant.

L'Auteur y place encore les feuilles d'Inde ou *malabathrum*, de melisse, de citronelle, de basilic, de menthe, de romarin, de sauge, de marjolaine, de thym, de serpolet, d'origan, d'hyssope, de matricaire, de fariette, de rhue, de botrys, de tanaisie, de camomille. On y trouve les bois de sassafras, de gayac, d'aloës, de fantal citrin, de Rhodes, de cedre,

de genievre, de lentisque, les écorces de citron, d'orange, de cascarille, de canelle, de cassia, de geroflée, de culilawan, de wenter. Elle contient aussi les fleurs de lavande, de soucy, de géroflee, les cloux de gerofle, les baies de laurier, de genievre, la vanille, l'amome, le cardamome, le poivre, les cubebes, les semences de fenouil, d'anis, de coriandre, de rhue, de tanaisie, d'ache, de persil, de carotte, de carvi, de cumin, d'ammi, d'aneth, de livèche; enfin cette section renferme encore le styrax, le benjoin, le baume du Pérou, le liquidambar, le baume de la Mecque, le mastic, l'oliban, la résine-éiemi, celle de génievre, de lierre, la tacamahaca, la myrrhe, la gomme ammoniac, le galbanum, le bdellium, le sagapenum, le ladanum, l'assa foetida, & les matières odorantes animales, telles que le castoreum, le musc, la civette, enfin les bitumes & en particulier le succin, le pétrol, le pissasphalte. Ce dénombre-

*& d'employer les Médicamens.* 355

ment suffit pour démontrer que les propriétés chimiques ne sont point le seul guide que M. CARTHEUSER a suivi dans l'histoire de cette classe de médicamens, puisqu'il s'en faut de beaucoup qu'il y ait un rapport bien marqué entre la nature chimique des substances qui la composent.

La quatorzieme section quoique moins compliquée que la précédente, offre encore le même défaut d'analogie chimique entre les médicamens qui la constituent. On s'apperçoit aisément de ce défaut par la multiplicité de noms & de propriétés qu'ils expriment, que l'Auteur a employés pour faire le titre de cette section. Il désigne tout à la fois les substances qu'il y place sous les noms d'ameres, d'austeres, de balsamiques, d'un peu âcres, de doux, de mixtes. Il semble en parcourant l'histoire de cette classe de médicamens, qu'elle ait été instituée par M. CARTHEUSER pour y disposer des substances qui n'ont pu être rangées dans

les classes précédentes. Aussi les matieres qui vont être indiquées sont-elles très-différentes les unes des autres, & présentent-elles beaucoup de variétés dans leurs qualités physiques & chimiques. Telles sont les racines de pyvoine, de nenuphar, de garance, d'orcânète, de contrayerva, de benoite, de bardane, de pissenlit, de tuffilage, de dompteyenin, de *parcira-brava*, de squine, de falspareille, de perfil, de scorfonnaire, de saponaire, de chicorée, de pétasite, de ginzin, ninzin, le lichen, les feuilles de véronique, de hétoine, de lierre terrestre, de germandrée, de chamœpytis, de thé, de teucrium, de raisin d'ours, d'armoise, de branc-ursine, d'aigrentoine, de pied de lion, de marrube blanc, de mouron, les fleurs de muguet, de pêchers, de tilleul, de primevere, de pyvoine, d'œillet, de roses, de bleuets, de coquelicocs, de bourache, le guy de chêne, le quinquina, le bois néphrétique, le fantal rouge, la résine de sang-dra-



*& d'employer les Médicamens. 357*

gôn, le chermès, la cochenille, les cloportes & les vers de terre.

Dans la quinzieme section M. CARTHEUSER range les médicamens secs, sulphureux, inflammables & métalliques; il y traite de la pouffiere combustible de lycopode, du soufre, du mercure, du cinnabre, de l'antimoine, du fer, de la pierre hématite, de la rouille martiale, de terres bolaires, & des ochres.

La seizieme section qui termine l'ouvrage de ce sçavant Médecin, est uniquement consacrée à l'histoire des eaux. Il y traite successivement de l'eau simple, de l'eau de la mer, & des principales especes d'eaux minérales.

On voit d'après ces détails que l'intention de M. CARTHEUSER a été de classer tous les médicamens d'après leur nature chimique; que son plan a été aussi bien rempli qu'il pouvoit l'être relativement à l'état actuel de nos connoissances. Malgré les observations qu'on s'est permis de faire ici sur plusieurs

divisions, cet ouvrage est un des plus clairs & des plus méthodiques qu'il y ait sur cette partie importante de l'Art de guérir; & les avantages que les Etudiens en Médecine en ont retirés, dépendent sans doute de la méthode chimique que ce célèbre Auteur a le premier suivie. Il seroit certainement possible d'établir aujourd'hui une division chimique des médicamens plus précise & plus exacte que celle qui vient d'être exposée; mais la distance qu'il y auroit encore entre ce que les lumieres actuelles de la science fourniroient & ce qu'elles pourroient fournir lorsqu'on se sera occupé convenablement de cet objet, doit s'opposer à l'établissement actuel de cette méthode dans laquelle on n'ajouteroit que très-peu de chose au travail de **M. CARTHEUSER.**



## ARTICLE III.

*De l'action générale des médicamens relative  
aux organes auxquels on les applique.*

Après avoir considéré les médicamens en eux-mêmes, après avoir fait connoître quelle est leur maniere générale d'agir, soit par leurs qualités physiques, soit par leurs propriétés chimiques, il est nécessaire d'examiner également quelles sont les modifications que l'impression de ces propriétés éprouve de la part des organes sur lesquels elles agissent.

On a déjà fait observer que les propriétés physiques & chimiques des médicamens sont subordonnées à la sensibilité & à l'irritabilité des individus auxquels on les administre. En insistant sur cette vérité, & en interrogeant l'expérience, on reconnoît que non-seulement l'action médicamenteuse est relative à la sensibilité diverse des sujets, mais encore qu'elle est modifiée & altérée suivant la

nature & le sens particulier des organes différens sur lesquels elle se passe immédiatement. Il y a long-temps que les Médecins ont observé pour la première fois que le même remède appliqué sur la peau recouverte d'épiderme, reçu dans l'estomac ou introduit dans le tissu cellulaire, produisoit des effets très-différens. Cela est sur-tout très-sensible pour les substances animales vénéneuses, qui ne produisent des effets dangereux que lorsqu'elles sont portées immédiatement dans les cellules du tissu muqueux, & qu'elles peuvent être absorbées par les bouches vasculaires qui s'ouvrent de toutes parts dans ces cellules. Tels sont les virus hydrophobique, variolique, le venin de la vipère, &c. Les acides & les alkalis étendus dans l'eau sont appliqués sans danger sur la peau, ils pénètrent sans inconvénient dans l'estomac & les intestins; mais si on en injecte une petite quantité dans le tissu cellulaire, & particulièrement dans les vaisseaux sanguins,

*& d'employer les Médicamens.* 361

fanguins, ils donnent bientôt naissance à des maux très-violens & même à la mort. Le suc âcre des plantes & en particulier celui de l'hellebore noir, introduit dans le tissu cellulaire avec les flèches, rend les blessures mortelles, tandis que la décoction & l'extrait de ce végétal reçus dans l'estomac n'y occasionnent qu'un effet purgatif, s'ils sont bien administrés.

Pour répandre quelque lumière sur la cause de ce phénomène important, il est nécessaire de jeter un coup d'œil rapide sur la structure du corps humain.

L'homme est un composé de plusieurs classes d'organes généraux, diversement tissus entr'eux, & que l'on peut diviser en six ordres; sçavoir, les os, le tissu cellulaire, les vaisseaux, les nerfs, les muscles & les viscères.

Les organes du premier ordre ou les os, sont des corps durs solides, qui font la base & la charpente du corps, qui soutiennent toutes les parties molles, qui

*Tome I.*

Q

donnent la forme générale ; l'organe osseux a d'abord été une membrane molle qui s'est peu à peu durcie, en recevant dans ses pores une matiere saline que le sang y apporte continuellement, & que les Chimistes modernes ont reconnue pour une combinaison d'acide phosphorique & de chaux. Les médicamens n'agissent que peu sur ce tissu ; ce n'est qu'après avoir porté leur action sur des organes plus sensibles & plus perméables qu'ils font une impression sur les os. Il en est cependant quelques-uns dont les effets sur le tissu osseux sont assez marqués au bout de quelque temps ; telle est la garance dont la partie colorante teint assez promptement les couches extérieures des os, d'après les expériences de M. DUHAMEL. Il est vraisemblable que l'observation fera reconnoître quelque jour la même action dans plusieurs autres substances médicamenteuses.

**Le second ordre comprend la substance**

*Et d'employer les Médicamens.* 363

molle, pulpeuse, que les Physiologistes connoissent sous le nom de tissu cellulaire, muqueux, cribleux, &c. Cet organe qui est le premier fondement de l'économie animale est formé de petites plaques ductiles, transparentes, qui se tiennent toutes & qui donnent naissance à des cavités vésiculaires plus ou moins ouvertes, larges, resserrées, aplaties, alongées, dont la communication intime dans toute l'étendue du corps est prouvée par un grand nombre de faits. Il est par lui-même immobile & insensible; c'est une gelée demi-concrète, qui fait la base de toutes les autres parties organiques, dans laquelle les viscères sont placés & comme moulés, qui en prend la forme, en suit les contours, en accompagne constamment les replis les plus profonds, qui enfin établit des communications immédiates entre toutes les régions du corps. L'anatomiste le rencontre par-tout, il est obligé de le détruire, de le déchirer pour isoler &

Qij

reconnoître la forme & la position des organes que ce tissu environne & tient attachés les uns aux autres. Il est sur tout sensible dans les interstices que laissent entr'eux les gros vaisseaux, & il y forme des traînées étendues, ou ses lames sont plus écartées, ses cellules plus grandes. Là les humeurs sorties de leurs canaux séjournent, coulent peu à peu d'une région dans une autre, & donnent naissance aux métastases; les vapeurs y sont aussi reçues, elles y circulent lentement, elles s'y condensent & s'appliquent après leur épaisissement aux lames du tissu. Tel est le simple mécanisme de la nutrition dont le principal organe est celui qui nous occupe. Le tissu cellulaire inerte par lui-même, est donc la partie végétante, pour ainsi dire, du corps humain; il est passif & suit les altérations des autres parties qu'il enveloppe; soutenant un nombre infini de petits vaisseaux sanguins & lymphatiques, ses cellules sont sans cesse abreuvées des fluides vaporeux



*& d'employer les Médicamens.* 365

que versent les bouches de ces vaisseaux, & qui sont en partie repompés par d'autres ouvertures vasculaires dont l'action est l'inverse de la première; c'est surtout cette dernière observation anatomique qui intéresse la théorie de l'action des médicamens, puisqu'elle nous apprend comment ces corps injectés dans le tissu cellulaire produisent des effets si sensibles & souvent si dangereux. Il est aussi très-nécessaire de rappeler ici que ce tissu forme dans le corps humain plusieurs grands sacs ou ballons suivant l'expression du célèbre BORDEU, qui sont posés les uns sur les autres; le premier occupe l'intérieur & l'extérieur de la tête; il se termine en une pointe qui descend sur le col le long des gros vaisseaux & qui se perd dans le haut de la poitrine. Le second qui commence sous les premières côtes, s'appuye sur le diaphragme; il envoie plusieurs prolongemens qui communiquent avec le ballon supérieur ou cervical en haut, avec les extrémités

Q iij

supérieures latéralement, & avec le bas-ventre inférieurement. Le troisieme sac ou ballon est placé dans le bas-ventre. C'est le plus irrégulier, le plus lâche, le plus perméable, il fuit les circonvolutions des intestins; ses appendices enveloppent & soutiennent les viscères glanduleux placés dans l'abdomen. Il s'ouvre par en haut dans l'un des prolongemens du ballon thorachique, & de son extrémité partent plusieurs trainées qui descendent en devant & en arriere dans les extrémités inférieures. Tout cet appareil cellulaire semble être partagé en deux portions latérales par une espece de raphé intérieur qui forme la faux dans le cerveau, le médiaſtin dans la poitrine, le méſentere dans le ventre; cette séparation fait que chaque ballon est double, & que la communication est beaucoup plus facile dans les différentes régions de chaque côté du corps, que de l'un de ces derniers à l'autre. Tel est l'arrangement de cette toile muqueuse, sujette à

*E. d'employer les Médicamens. 367*

un si grand nombre de variations dans les individus vivans, & qu'il est aussi important de bien connoître pour apprécier convenablement l'action des médicamens, qu'il l'est pour concevoir le siege des maladies & les changemens qu'elles éprouvent continuellement.

Le troisieme ordre des organes généraux qui composent le corps humain, renferme les canaux membraneux dans lesquels circulent le sang & la lymphe. Les arteres, les veines & les vaisseaux lymphatiques composent cet ordre. Tous ces canaux qui partent de plusieurs gros troncs se ramifient & s'implantent dans le tissu cellulaire qui les soutient; ils sortent du cœur qui en est le principe & s'en éloignent en se subdivisant à la maniere des branches d'un arbre. Ils ont tous une communication immédiate entr'eux, de sorte que l'art anatomique peut isoler & enlever cet organe vasculaire en détruisant les plaques de tissu cellulaire qui le lie & le retient en place.

Q iv.

Le nombre des dernières ramifications de ces vaisseaux est infini ; le mouvement du sang qui y est fort ralenti, est favorisé par des anastomoses fréquentes. La plus grande partie des extrémités des petits vaisseaux artériels s'ouvre dans le tissu cellulaire, & y verse un fluide vaporeux, dont le résidu est repris & absorbé par les branches veineuses qui y sont également répandues. Telle est la manière dont la nature a établi une communication immédiate entre les vaisseaux & le tissu muqueux. Cette structure démontre que les médicamens introduits dans le tissu cellulaire peuvent parvenir dans les vaisseaux par l'absorption des veines, & que ceux qui sont très-atténués & très-volatils peuvent être versés dans les vésicules du tissu muqueux par les extrémités artérielles qui s'y épanouissent.

L'organe de la sensibilité appartient au quatrième ordre. Le cerveau, le cervelet, la moëlle allongée, la moëlle épinière

*& d'employer les Medicamens.* 369

& les cordons nerveux qui partent de ces différens foyers & qui vont s'épanouir dans toutes les parties, constituent cet important organe. Si la structure intérieure & la nature de la pulpe nerveuse ne sont point connues, il est au moins très-démontré que cette pulpe est la seule substance qui soit sensible, que c'est elle qui, enveloppée dans son trajet de membranes denses dont elle est abandonnée à ses extrémités, communique par un ébranlement de parties plutôt que par le cours d'un fluide, la sensation qui fait naître le plaisir ou la douleur. Quelque étendues & quelque heureuses que soient les recherches de plusieurs Physiciens modernes sur le tissu intime du cordon nerveux (1), il est fort douteux qu'on parvienne à acquérir plus de connoissances sur les fonctions de cet organe. Il suffit pour notre objet qu'il

---

(1) Voyez les recherches de MM. SPALLANZANI & FONTANA sur les nerfs.

soit prouvé, 1°. que les nerfs sont le foyer de la sensibilité; 2°. qu'une partie est d'autant plus sensible qu'elle contient plus de nerfs, ou que ces derniers y sont plus à découvert; 3°. qu'il y a une communication plus ou moins éloignée entre tous les nerfs & spécialement par l'intermede de la 5<sup>e</sup>, de la 7<sup>e</sup>, de la 8<sup>e</sup> paires & du grand nerf intercostal, qui d'après cette connexion méritent le nom de sympathiques; 4°. que ces organes sont ceux qui sont les plus nécessaires à la vie, en les considérant dans leur ensemble. Il en est des nerfs comme des vaisseaux; l'art anatomique peut les séparer, les isoler, & en enlever tout l'appareil des autres parties du corps, de sorte qu'on peut dire qu'ils forment un système organique particulier dans l'individu, & qu'ils ajoutent à sa perfection. En jettant les yeux sur l'ensemble du règne animal, on voit qu'à mesure que l'on s'éloigne de l'homme, l'organe nerveux est moins étendu; il est foible chez

*& d'employer les Médicamens.* 371

les poissons; on a beaucoup de peine à le reconnoître dans les insectes & dans les vers, & il n'existe point chez les polypes. Ceux des quadrupedes qui se rapprochent le plus de l'homme par la structure de leur corps & par leur intelligence, ont cependant beaucoup moins de pulpe cérébrale, & la masse de cette dernière semble pouvoir être regardée comme la mesure de la perfection plus ou moins avancée dans l'animalité. On verra plus bas combien ces considérations doivent influencer sur l'action des médicamens, & sur les loix que le Médecin doit suivre dans leur administration.

Le cinquieme ordre de notre division renferme les organes destinés à exécuter les différens mouvemens qui changent la position respective des parties du corps humain, & qui le transportent d'un lieu dans un autre. Ces organes que les Anatomistes appellent Muscles, sont formés de faisceaux fibreux placés les uns à côté

Qvj

des autres; ils environnent & recouvrent les os qui leur servent d'appui; ils donnent la forme aux membres & à presque toutes les régions extérieures du corps. Ils sont plus composés que les trois ordres d'organes précédens; quoique l'anatomie la plus fine n'ait pas pu en saisir encore la structure intime, quoique le travail des Physiciens les plus adroits & les plus patiens n'ait pu que le diviser en fibres très-tenuës, il est cependant certain qu'ils sont formés de l'assemblage de vaisseaux sanguins, de filets nerveux, & de tissu cellulaire. Les petites cavités dont chaque fibre paroît être remplie, contiennent une matiere animale particuliere trop peu examinée jusqu'à présent, & qui est le foyer de la force que les Physiologistes modernes ont appelée Irritabilité. Cette matiere existe dans le sang; le nom de partie fibreuse qu'on lui a donné exprime beaucoup mieux sa nature & son usage dans l'économie animale qu'on ne l'a pensé en le lui



*& d'employer les Médicamens.* 373

appliquant. HYPPOCRATE avoit deviné par son génie ce que les travaux chimiques modernes ont démontré pour le petit nombre des Médecins qui cultivent cette branche de l'art de guérir. Ce Pere de la Médecine regardoit le sang comme de la chair coulante; rien n'est plus exact que cette expression, puisque près du quart de ce fluide a la propriété de se convertir par le repos en une espece de tissu feutré qui forme le caillot ou l'isle rouge, *insula rubra*, dans la poëlette. Ce fluide qui est versé en grande abondance dans le tissu des muscles, y dépose cette matiere fibreuse par une espece de sécrétion semblable à toutes les autres; il n'y a même que cet organe qui s'approprie cette substance concrescible, & qui la travaille de maniere à lui donner la forme & les propriétés musculaires. On ne connoît point encore les altérations morbifiques que cette matiere irritable peut éprouver; mais on sçait que plusieurs maladies attaquent

les muscles; telles sont en particulier la douleur, l'inflammation & ses suites, les convulsions, les palpitations, l'engourdissement, la paralysie, le changement du tissu charnu en graisse, &c. On sçait aussi que quelques médicamens agissent manifestement sur les muscles; tous les toniques en augmentent la force; les antispasmodiques & les narcotiques la diminuent, & peuvent même détruire leur propriété irritable. Le cœur, le muscle le plus fort & le plus nécessaire à la vie, perd son irritabilité ainsi que tous les autres muscles par l'action de certains poisons, & sur-tout des fluides méphitiques. C'est ainsi que MM. CARMINATI, FONTANA, &c. ont observé que les animaux suffoqués par l'air fixe, ne conservoient plus d'irritabilité, & que leurs muscles n'étoient plus sensibles aux différens stimulus qui les font contracter dans d'autres circonstances.

Le sixième ordre d'organes qui constituent le corps humain, comprend les

*& d'employer les Médicamens. 275*

viscères, qui sont des tissus plus ou moins compliqués du corps cellulaire, des vaisseaux sanguins, & des nerfs. Ils forment en général deux classes. Les uns sont composés de plaques d'un tissu cellulaire ferré, mêlé de quelques fibres musculaires & entre les lames duquel rampent une immense quantité d'arteres, de veines & de nerfs; ce sont les viscères creux & membraneux, tels que l'estomac, les intestins, la vessie, &c. Les autres ont une organisation beaucoup plus difficile à connoître; les vaisseaux sanguins & lymphatiques, les nerfs & quelques canaux d'une nature particulière y sont contournés sous un grand nombre de figures différentes; ces plis, ces contours multipliés dans lesquels les canaux extrêmement fins qui les composent sont retenus & liés par un tissu cellulaire très-dense, forment des corps grenus plus ou moins arrondis réunis par un tissu cellulaire un peu moins ferré que le premier, & qu'on apperçoit à l'œil

simple. Telle paroît être la structure des visceres glanduleux, des parotides, du foie, du pancréas, de la rate, des reins, &c.

De cet exposé anatomique succinct mais exact, il résulte que les différentes parties qui composent le corps de l'homme, doivent avoir leur sensibilité propre & particuliere, & que les médicamens doivent agir d'une maniere diverse suivant les organes auxquels on les applique. Comme cet objet est un des plus importants que l'on puisse examiner relativement à la maniere d'agir des remedes en général, je considérerai ici cette action médicamenteuse dans six Paragraphes, parce qu'elle est réellement différente, suivant que les remedes sont appliqués à la peau, aux organes des sens, ou reçus dans l'estomac, les poumons, le tissu cellulaire, & les vaisseaux.



## §. I.

*De l'action générale des médicamens  
appliqués sur la peau.*

Sous une membrane écailleuse & seche que l'on appelle Epiderme, est épanoui un tissu mollasse, spongieux, gluant, bien décrit par MALPIGHI, dans les alvéoles duquel sont placées des bouches vasculaires très-nombreuses qui s'ouvrent sur l'épiderme, & des papilles nerveuses assez semblables à des champignons aplatis. Il est certain d'après cette structure que les médicamens qu'on applique à l'extérieur doivent agir sur les nerfs, & qu'une partie pourra être absorbée par les vaisseaux veineux & portée dans le tissu cellulaire & vasculaire. On doit donc avoir sans cesse présente à l'esprit l'influence de cette action dans l'administration des topiques. C'est sur cette absorption qu'est fondée la guérison de plusieurs maladies intérieures par des remèdes externes. Les

frictions mercurielles, les bains de sublimé corrosif guérissent ainsi la maladie vénérienne. Les cantharides pénètrent par cet organe & produisent une action souvent très-forte sur la vessie. Les résines odorantes, le benjoin, le storax, la térébenthine appliquées pendant quelque temps sur la peau donnent à l'urine une odeur très-marquée. L'arsenic, le sublimé corrosif mis inconfidément sur cet organe ont occasionné de véritables empoisonnemens. L'opium employé en topique calme les douleurs, & peut même procurer le sommeil. Les purgatifs âcres produisent des évacuations, après leur application extérieure.

D'après ces observations l'art employe avec succès les topiques, dans les cas où une extrême sensibilité des viscères, & quelques autres obstacles d'une nature quelconque ne permettroient pas de se servir de remèdes internes. C'est ainsi par exemple que le bain tiède est un des meil-

*Et d'employer les Médicamens.* 379

leurs moyens d'adoucir les humeurs âcres, de les délayer, de les étendre & de porter beaucoup de fluide aqueux dans l'intérieur du corps sans affaiblir l'estomac par les boissons amples qui feroient nécessaires pour cela. L'eau dans laquelle le corps plonge est absorbée en grande quantité par les vaisseaux veineux, & elle pénètre promptement dans le tissu intérieur des visceres membraneux. On n'a pas encore employé toutes les ressources que la Médecine peut espérer des bains médicamenteux. Il reste beaucoup à entreprendre dans ce genre, & il y a tout lieu d'espérer que les essais que l'on feroit sur cette espece de remede feroient couronnés de succès, dont on ne pourroit point se flatter par d'autres moyens.

La finesse de la peau, toujours jointe à sa grande sensibilité, mérite aussi une attention particuliere de la part du Médecin. Il y a plusieurs personnes chez lesquelles cet organe est tellement

susceptible que tous les remèdes légèrement âcres y produisent de la douleur, de la rougeur, des éruptions, & fouvent même un véritable éréfipèle. On doit alors ne se permettre que des topiques doux, ou ne faire qu'une application courte & peu étendue des remèdes plus ou moins énergiques.

On doit encore observer relativement à l'administration des médicamens extérieurs que plusieurs d'entr'eux peuvent faire plus de mal que de bien en s'opposant à la sortie de l'humeur de l'insensible transpiration. Ainsi tous les corps gras en bouchant les pores par lesquels cette humeur s'exhale continuellement, mettent un obstacle à sa sortie, & peuvent produire des maladies cutanées. Aussi les hommes éclairés en Médecine & en Chirurgie ont-ils presque entièrement abandonné aujourd'hui cette foule d'onguens & d'emplâtres, sans lesquels on croyoit autrefois qu'il étoit impossible de guérir les ulcères, les plaies & toutes



*& d'employer les Médicamens.* 381

les maladies qui attaquent cet organe.

Il existe un rapport d'action, une sympathie entre la peau, l'estomac & les reins qu'il est nécessaire de connoître, pour employer avec avantage les remèdes extérieurs. La transpiration insensible suit l'état de la digestion; l'excrétion de l'urine a de même un rapport immédiat avec l'évacuation cutanée. Il est donc possible d'agir sur les reins & sur l'estomac par la médecine des topiques; il est donc aisé de concevoir comment l'application des aromates, les frictions seches si recommandées par les anciens & trop négligées de nos jours, le *massage* des Indiens, la simple imposition des doigts, de legeres pressions continuées quelque temps, peuvent influer sur les fonctions de l'estomac, fortifier ce viscere lorsqu'elles se font avant le repas, & troubler la digestion, procurer même des évacuations, lorsqu'on les pratique ou immédiatement après le repas, ou vers la fin de cette fonction.

382 *L'Art de connoître*

Enfin si la peau contient tant de nerfs, si ces derniers communiquent tous les uns avec les autres, si leurs fonctions sont simultanées, quels effets ne doit-on pas attendre de l'application extérieure des stimulans, de l'ortication, de la flagellation, des frictions fortes & longtemps soutenues, & qui pourra fixer les bornes des effets sympathiques des remèdes plus ou moins énergiques appliqués à l'extérieur? Qu'on prenne garde cependant de pousser trop loin cette action & de l'attribuer à des médicamens inertes, tels que des os, des dents, des coraux, des fruits inodores, &c. ; car alors on retomberoit dans ces siècles barbares, où le charlatanisme & l'ignorance avoient fait adopter les amulettes, les anneaux constellés, &c.



## §. I I.

*De l'action générale des médicamens  
appliqués aux organes des sens.*

Quoique la peau recouvre tout l'extérieur du corps & se reploie dans les cavités qui pénètrent jusqu'à l'intérieur, il est plusieurs régions dans lesquelles elle prend un tissu beaucoup plus fin & laisse les nerfs beaucoup plus à découvert. Tels sont en particulier les organes destinés à transmettre au sensorium les perceptions des diverses qualités des corps extérieurs, l'extrémité des doigts, l'œil, les fosses nasales, la bouche, &c.; l'épiderme est tellement aminci dans ces régions que les nerfs qui y sont très-nombreux & dénudés eux-mêmes des membranes qui les recouvrent dans toute leur continuité, y sont presque à nud. Les médicamens appliqués à ces organes doivent donc avoir plus d'énergie que lorsqu'on les applique sur les autres endroits de la

peau; aussi cette application demande-t-elle une considération particulière de la part du Médecin. En effet si elle fournit dans plusieurs circonstances des secours heureuses, il en est plusieurs où elle peut être nuisible, & il n'en est aucune où elle soit indifférente.

La correspondance, la sympathie qui existe entre les nerfs olfactifs, la cinquième paire & presque tous ceux du corps humain au moyen de cette dernière, démontre quelle influence singulière les remèdes appliqués aux fosses nasales peuvent avoir sur les autres organes. De-là l'utilité des odeurs fortes & stimulantes, des sternutatoires, des eaux spiritueuses pour réveiller & exciter les fonctions languissantes du cœur & des poumons; de-là dépend aussi l'action frappante des odeurs fétides & antispasmodiques dans les affections vaporeuses, les convulsions, les syncopes hystériques, &c. C'est enfin à cette extrême sensibilité des nerfs olfactifs que  
font

*& d'employer les Médicamens.* 385

font dus les dangers qui accompagnent souvent l'administration des poudres âcres, employées inconsidérément par le peuple dans les coups à la tête, les douleurs, &c.

Les oscillations produites par l'impression des corps sapides sur les nerfs de la langue peuvent aussi avoir une action assez forte sur les autres organes. Si un atôme de sublimé corrosif tenu quelque temps sur la langue, est capable de faire naître dans la gorge un sentiment de resserrement & de strangulation quelquefois très-forte, on doit juger de-là que tous les médicamens âcres agissent d'abord par leur impression sur l'organe du goût. C'est ainsi que le vin & tous les spiritueux réparent pour quelque temps les forces en les tenant seulement dans la bouche, que les médicamens d'une saveur désagréable excitent des nausées même avant d'avoir été avalés. Tous les corps qui produisent un sentiment d'âcreté & de chaleur, occasionnent la

*Tome I.*

R

même sensation dans l'œsophage & dans l'estomac, lorsqu'on les tient pendant quelque temps dans la bouche. Les sels dont la faveur est forte, le sel ammoniac en particulier, le sel marin lui-même, stimulent les nerfs de la langue assez vivement pour ranimer l'action languissante & foible de ces organes dans des régions fort éloignées de celle-là, comme l'expérience l'a appris dans la paralysie, l'apoplexie, & toutes les maladies comateuses. Il est rare cependant qu'on administre des médicamens seulement par cette voie, si l'on en excepte les masticatoires ; mais quoiqu'on ait coutume d'attribuer les bons effets de ces derniers à l'abondante excretion de salive qu'ils font naître, ce qui vient d'être dit d'après l'observation, démontre qu'il faut ajouter à la cause de ces effets l'action stimulante & irritante qu'ils exercent en même temps sur les nerfs.

Les régions de la peau où les nerfs sont les plus nombreux & les plus sen-

*& d'employer les Médicamens.* 387

fibles, comme la main & le pied, &c. font en même temps beaucoup plus susceptibles que les autres de recevoir l'impression des médicamens. C'est pour cela que l'application de ces derniers sur ces régions particulières a souvent de très-grands avantages en Médecine. Les bains, les frictions, les linimens, le sinapisme, les vésicatoires, agissent beaucoup plus fortement sur ces endroits que sur toutes les autres parties de l'extérieur du corps.

Enfin la Médecine morale qui est si utile pour favoriser l'action de la plupart des remèdes, & qui suffit seule dans plusieurs maladies, tient de près aux considérations sur l'influence des sens pour la guérison des maladies. Les spectacles variés & pris dans les productions de la nature, les voyages, les promenades, les lectures agréables, les conversations animées, la société des hommes d'esprit, la musique en tenant les sens occupés, suspendent & charment la triste impression de la douleur, éloignent les

R ij

*L'Art de connoître*

réflexions affligeantes & portent avec eux dans l'esprit des malades le bonheur & la consolation. C'est encore à la même action, mais plus rapide & plus forte, que l'on doit rapporter l'art d'exciter & d'émouvoir les passions par les secouffes de la crainte, de la frayeur, &c., que l'on a quelquefois employés avec succès.

## §. III.

*De l'action générale des médicamens reçus dans l'estomac.*

La voie la plus ordinaire d'employer les médicamens est celle qui va nous occuper. Tout ce qui a été dit dans la plupart des articles précédens se rapporte naturellement à l'action des remèdes reçus dans l'estomac; mais il est nécessaire de considérer quelle est la différence dans l'impression qu'ils font sur ce viscère, d'avec celles qu'ils produisent sur les autres organes.

L'estomac est pourvu d'une grande



*E d'employer les Médicamens* 389

quantité de nerfs ; la huitieme paire qui se termine sur les deux faces en embrassant son orifice supérieure, les communications multipliées de celle-ci avec l'intercostal, les rameaux qu'elle envoie aux plexus nombreux situés dans le voisinage, annoncent assez de quelle extrême sensibilité doit jouir ce viscere. Il est donc aisé de concevoir comment les medicamens qui y sont reçus peuvent agir avec beaucoup de promptitude sur des parties très-éloignées ; ce qui se passe dans les différentes affections dont ce viscere est attaqué, les symptomes qui se manifestent à la tête, dans la bouche, dans les membres, &c. démontrent que l'action des medicamens peut se porter de même dans ces régions, lorsqu'ils ont été reçus dans l'estomac. Tous ces phénomènes dépendans de la sympathie nerveuse se présentent dans les effets des poisons. Les vertiges, la perte de la raison, la cécité, la surdité, les odeurs singulieres, les bruits, la frayeur, les convulsions

R ij

des extrémités, les fueurs froides, le sommeil, les syncopes, le hocquet, la gêne de la respiration, l'essoufflement, les palpitations tiennent à cette réaction nerveuse; en appliquant ces symptômes à l'effet des remèdes, on conçoit très-bien l'énergie qu'ils doivent avoir quand ils sont contenus dans ce viscère.

La grande quantité de vaisseaux qui serpentent entre les membranes de l'estomac, & de ceux qui s'ouvrent dans son intérieur, apprend d'une autre part que la partie la plus atténuée & la plus volatile des substances médicamenteuses peut être absorbée par les bouches veineuses, & portée de-là dans le tissu cellulaire, dans les organes voisins; & jusques dans le torrent de la circulation.

C'est ainsi que les spiritueux, le vin, les toniques agissent avec une promptitude souvent étonnante; c'est ainsi que les aîmens restaurans & faciles à digérer passent avec rapidité dans les humeurs & réparent très-vîte les forcés

*& d'employer les Médicamens.* 391

abattues. A la vérité il n'en est pas tout à fait de même des médicamens d'une faveur âcre & forte. Les orifices vasculaires doués d'une sensibilité exquise se ferment & se resserrent d'abord par l'impression irritante & subite de ces substances; aussi de très-grands Médecins ont-ils pensé que l'action de ces remèdes se borne à l'estomac, & qu'ils ne passent point dans les secondes voies. Mais si les matieres très-âcres se bouchent elles-mêmes le passage, il est cependant certain que celles qui n'ont qu'une faveur modérée, & même celles dont la faveur très-forte est adoucie & diminuée par les corps fades qu'on y mêle en grande quantité, pénètrent dans les vaisseaux, & vont porter leur action jusques dans les filieres les plus tenues de nos organes. Aussi pour rendre plus sûre & plus facile l'absorption des médicamens âcres & irritans, combine-t-on souvent avec avantage des calmans, des antispasmodiques, qui s'opposent à la grande

R iv

irritation produite par les premiers, & facilitent conséquemment leur intromission dans les vaisseaux. C'est ainsi que le camphre & même l'opium associés aux incisifs, aux fondans, dont l'activité & l'énergie s'opposent souvent à leurs bons effets, rendent l'usage de ces remèdes beaucoup plus avantageux.

Les intestins qui s'abouchent immédiatement avec l'estomac ont absolument la même structure, ils n'en diffèrent que par le plus grand nombre d'orifices absorbans qu'ils contiennent, & par une sensibilité d'autant moindre qu'ils s'éloignent plus de ce viscère. Aussi les médicamens qui y parviennent souvent sans avoir changé de nature, y agissent-ils absolument de la même manière, si l'on ajoute qu'il s'y fait une absorption plus considérable dans ceux que les Anatomistes ont appelés intestins grêles. Quoique l'absorption soit moins forte dans les gros intestins, elle l'est cependant assez pour qu'on emploie avec

*& d'employer les Médicamens.* 393

succès les remedes âcres sous forme de lavemens, lorsqu'on a à craindre une sensibilité & une irritabilité trop considérables de la part de l'estomac. Telle est la raison de l'usage des lavemens nourriffans, des lavemens antivénériens dont les effets sont très-utiles dans plusieurs circonstances, des lavemens âcres & irritans si avantageux dans l'apoplexie, &c.

La longueur du trajet que les médicamens parcourent après avoir été avalés, est encore une cause qu'il faut considérer pour bien concevoir leurs effets. Il n'y a pour ainsi dire aucune partie inactive par cette administration; ce qui n'a point agi sur l'estomac & le duodenum agit dans l'ileum, le coecum & même dans les gros intestins; c'est en partie pour cela que les remedes prescrits par cette voie, ont une action plus énergique & plus durable, que ceux qu'on administre de toute autre maniere.

Outre les nerfs & le réseau vasculaire sur lesquels les médicamens portent leur

R v

action dans l'estomac & les intestins; ils en exercent aussi une très-marquée sur les fibres musculaires dont ces viscères sont pourvus. Tantôt ils en excitent les contractions suivant le mouvement naturel de ces anneaux irritables, & alors ils sont purgatifs; tantôt ils occasionnent des mouvemens inverses ou antiperistaltiques, & alors ils deviennent émétiques ou vomitifs. D'autre fois ils n'irritent que légèrement ces fibres mobiles, & alors ils sont toniques, resserrans, stomachiques, astringens, &c. Enfin ils en arrêtent les mouvemens trop forts ou déordonnés, comme les relâchans, les calmans, &c.

Si ces médicamens touchoient immédiatement les parois de l'estomac & des intestins, ils auroient une action trop forte, & on ne pourroit pas les donner aussi énergiques qu'on le fait tous les jours; mais ces parois sont garnies & recouvertes d'un enduit humoral lymphatique que l'on appelle suc gastrique &

*& d'employer les Médicamens.* 395

intestinal qui les défend du contact immédiat des corps qui y sont introduits. La quantité, la nature & la consistance de ces humeurs modifient l'action des médicamens. C'est quelquefois à cause de leur abondance & de leur épaissement que les émétiques & les purgatifs ont une action beaucoup moins forte chez certains sujets que chez d'autres, & c'est souvent en délayant & en faisant couler une partie de cet enduit visqueux & trop abondant que les tisanes, les boissons tempérantes & préparatoires favorisent l'effet de cette classe de remèdes. Il faut donc compter pour quelque chose la réaction réciproque des substances médicamenteuses sur les sucs gastrique & intestinal. La bile versée dans le duodénum modifie aussi ces substances, elle leur ôte une partie de leur énergie, elle les rend quelquefois plus solubles qu'ils ne sont naturellement, elle en change la nature chimique, & elle éprouve elle-même des altérations & des change-

R vj

mens souvent utiles de leur part (1).

La structure, la position & l'extrême sensibilité de l'estomac, peuvent encore donner naissance à des effets qui doivent paroître presque miraculeux aux yeux des personnes qui ne connoissent point l'économie animale, & qui sont faciles à concevoir pour celles dont l'étude s'est portée vers cette belle partie des connoissances humaines. Je veux parler des sensations singulieres que l'on fait quelquefois éprouver à des sujets & sur-tout à des femmes très-irritables, en tenant les doigts sur la région épigastrique, en y exerçant de douces pressions. Il est démontré que ces procédés occasionnent chez les sujets désignés, de la chaleur, des palpitations, de la sueur, des symptômes nerveux de tous les genres, & quelquefois même, quoique beaucoup

---

(1) Voyez le Paragraphe de ce Chapitre qui traite de l'action chimique des médicamens reçus dans l'estomac.



*& d'employer les Médicamens. 397*

plus rarement, des évacuations par le haut ou par le bas. Pour concevoir la cause de ces effets très-naturels, il faut se rappeler que l'estomac est pourvu d'une grande quantité de nerfs, qu'il forme un des principaux centres de sympathies, qu'il est placé immédiatement sous la peau & les muscles abdomineux, que c'est le viscere le plus exposé au contact ou le plus voisin de l'extérieur du corps, que la région épigastrique est remplie de plexus nerveux d'où partent des filets qui communiquent avec tous les viscères par le moyen du grand intercostal. Il doit donc naître une irritation nerveuse, une oscillation, un trémoussement plus ou moins forts, lorsque l'on place les doigts sur une région aussi sensible, aussi mobile, & sur-tout lorsque l'on appuie légèrement ou par des pressions graduelles. Ce stimulus une fois en action, les nerfs communiquant avec la huitième paire, doivent éprouver les mêmes impressions, & tous les symptômes nerveux paroître

avec d'autant plus d'énergie & de vivacité, que les sujets chez lesquels cette opération est pratiquée, sont plus irritables & plus mobiles. Il est encore tout simple que les personnes chez lesquelles il y a quelques engorgemens dans les viscères du bas-ventre & quelques affections de l'estomac qui sont la cause de l'agacement des nerfs qui les tourmente, soient plus susceptibles de ces impressions. De quelque nom fastueux que l'on décore l'art fort connu & fort ancien d'exciter ces sensations, quelque brillante théorie que l'on propose sur cet art & sur ses prétendus prodiges, jamais ils n'étonneront plus les véritables Médecins, & ils ne seront pas plus difficiles à expliquer pour eux, que le rétablissement de l'estomac par les frictions seches, la guérison des spasmes de la gorge par la teinture des cantharides appliquée aux malléoles, la purgation produite par l'onguent d'Arthanita placé sur le bas-ventre, la décoction de tabac appliquée au poi-

*& d'employer les Médicamens.* 399  
gnet, &c. &c. Ils sçauront apprécier les effets de cet art, les réduire à leur juste valeur, & les ranger dans la classe des procédés médicamenteux connus, tandis que quelques personnes trop peu éclairées sur les propriétés des forces vivantes pour n'être pas enthousiastes, n'arriveront à cette vérité, que lorsque le temps & les guérisons trop peu multipliées qu'il présentera, les auront peu à peu détrompées.

§. I V.

*De l'action générale des médicamens introduits par les organes de la respiration.*

Le mouvement alternatif du thorax; la dilatation & le resserrement successifs des vésicules pulmonaires donnent continuellement entrée à l'air dont le contact & l'action sur le sang sont nécessaires pour l'entretien de la vie. La grande quantité de ce fluide qui pénètre dans la poitrine favorise l'intromission de plu-

fiens médicamens volatilifés & diflous par l'air ; & les Médecins emploient fouvent ce moyen avec les avantages les plus marqués. C'eft fans doute l'obfervation qui a guidé les Sçavans dans l'adminiftration de ce procédé médicamenteux ; ou aura remarqué les bons effets que produit l'air chargé des molécules odorantes des plantes aromatiques , & l'utilité qu'en retirent les perfonnes attaquées de maladies de poitrine. On a enfuite effayé de fubftituer les procédés de l'art à ceux de la nature , & telle a été l'origine des premières fumigations reçues dans les poumons.

On peut varier à l'infini la nature & les propriétés des remedes adminiftrés de cette maniere. L'air pur retiré du nitre ou du précipité rouge & lavé dans l'eau de chaux , les différens gaz mêlés à l'air atmofphérique dans la proportion d'un huitième , l'eau en vapeurs , les corps odorans & les huiles effentielles volatilifés , le vinaigre , conftituent la plus grande

*& d'employer les Médicamens.* 401

partie des médicamens qui peuvent être prescrits sous cette forme. Il y a tout lieu de croire qu'il passe une partie de ces corps dans le tissu des vaisseaux, & qu'ils se mêlent au sang; ils peuvent donc être utiles dans toutes les maladies qui attaquent les humeurs, & les bons effets de l'air sec chargé du parfum des fleurs dans les affections qui dépendent des virus rachitique, scrophuleux & scorbutique, sont nécessairement dus à cette action. A plus forte raison les remèdes employés de cette manière conviendront-ils dans les maladies qui attaquent le tissu même du poulmon. Aussi s'en fert-on alors avec beaucoup de succès. C'est ainsi que l'eau en vapeurs, l'air frais, le vinaigre volatilisé sont utiles dans les inflammations des poulmons; c'est ainsi que les fumigations des baumes & des résines chauffées assez pour être réduites en vapeurs, & non brûlées comme on l'a fait souvent fort mal à propos, contribuent à la cicatrisation des ulcères qui

affectent le tissu des vésicules pulmonaires.

Il est important d'observer qu'aucun médicament ne peut parvenir dans les poumons, sans être sous forme élastique & dissous par l'air. Ce dernier doit toujours y être mêlé; car un fluide élastique ou tout corps vaporeux qui seroit pur & sans mélange d'air, ne pourroit pas être introduit dans la trachée-artère. L'ouverture de ce canal extrêmement sensible se contracte & se ferme au contact de toutes les substances étrangères à l'air, quoiqu'elles en aient la forme. Tous les gaz & en particulier l'acide aérien ou crayeux (1), le gaz inflamma-

---

(1) Un Chimiste François avoit cru que l'alkali volatil fluor faisoit revenir de l'asphixie en neutralisant l'air fixe contenu dans les poumons. Mais cet alkali gazeux ne peut pas plus pénétrer l'intérieur de ce viscère, que l'air fixe lui-même. Ce dernier tue par le manque de respiration, comme l'eau & tous

*& d'employer les Médicamens.* 403

ble (1), le gaz alkalin, acide marin & acéteux, dans leur état de pureté & ayant les propriétés extérieures, & surtout l'état élastique de l'air, sont arrêtés avant de passer dans les bronches par la glotte dont les parois se rapprochent spasmodiquement par leur contact. Mais

---

les corps qui ne sont point de l'air; l'alkali volatil fait revenir de l'asphixie, comme stimulant très-actif. M. BUCQUET a prouvé que l'acide sulfureux & l'acide marin produisoient les mêmes effets par leur propriété stimulante.

(1) Un Physicien moderne assure qu'il respire véritablement le gaz inflammable. J'ai examiné son procédé, & il ne m'a point convaincu qu'il recevoit ce fluide dans les poumons. Je crois qu'il ne fait que le comprimer dans la bouche, l'arrière-bouche, l'œsophage & même l'estomac. S'il en passe dans le poumon, ce ne peut être qu'à la faveur d'une portion d'air atmosphérique qui y est mêlé; mais c'est toujours une très-petite quantité.

lorsqu'on mêle ces gaz avec l'air atmosphérique à la dose d'un douzième pour les plus actifs, & jusqu'à un quart pour les plus énergiques, alors ils peuvent être reçus dans les poumons à la faveur du véhicule ou du dissolvant approprié qui les porte. Ces substances qui pures seroient de véritables poisons suffoquans, & ne pourroient point servir à la respiration, deviennent des médicamens très-précieux par ce mélange, & ils méritent d'autant mieux la confiance des Médecins, qu'il est démontré qu'ils doivent agir avec beaucoup plus de promptitude & d'énergie en s'appliquant immédiatement aux régions malades des poumons, que ne le feront jamais les remèdes introduits dans l'estomac, & qui perdent leur nature & leurs propriétés avant d'arriver dans l'intérieur des organes de la respiration.

Ce qui vient d'être dit des fluides aéri-formes qui ne sont point de l'air, doit s'entendre de tous les autres corps liquides



*Et d'employer les Medicamens.* 405

ou folides qui jouissent de propriétés médicamenteuses. Dans leur état d'aggrégation ils ne peuvent point pénétrer dans la trachée-artere; si on les réduit en vapeurs par l'action du feu, ces vapeurs pures & sans mélange n'y pénétreront point davantage; il faudra les mêler avec une portion d'air pour les y introduire. Il en est absolument de même du principe odorant; quelque tenues que soient ses molécules, elles ne seroient jamais admises dans la glotte, si elles n'étoient dissoutes & portées par l'air atmosphérique. Tous ces médicamens infinués par l'inspiration se réduisent donc à de l'air chargé ou imprégné de particules plus ou moins actives, acides, alkalines, aromatiques, balsamiques, âcres, douces, onctueuses, &c.

Dans l'histoire des médicamens simples en particulier, qui formeront la troisième Section de cet ouvrage, on verra quel parti les Médecins peuvent tirer de l'acide crayeux, de l'air déphlo-

gifié, de l'esprit recteur aromatique des plantes administrées de cette manière. On y démontrera également que c'est à des fluides analogues dégagés & mêlés à l'air pur par la nature, qu'il faut rapporter les succès obtenus de l'habitation dans les prairies, des promenades à la suite de la charue, des bains de terre, &c.

## §. V.

*De l'action générale des médicamens introduits dans le tissu cellulaire*

Toutes les fois qu'on tient appliqués pendant quelque temps à la peau des médicamens fluides ou volatils, une portion de ces substances absorbée par les pores relâchés & ouverts de cet organe, est portée de proche en proche dans les aréoles du tissu cellulaire, & agit par ses différentes propriétés sur les plaques de ce tissu & sur les fluides qui y sont contenus. C'est ainsi que l'eau tiède des

*& d'employer les Médicamens.* 407

bains, des émolliens, des relâchans, pénètre le corps muqueux, se mêle aux fluides qui y sont amassés, les délaie, les dissout, relâche & détend les fibres nerveuses soumises à son action, calme les douleurs, dissipe les engorgemens & les symptômes inflammatoires. S'il est prouvé par les dissections que souvent la cause des maladies a son siege dans le tissu cellulaire, quelle utilité ne retireroit-on pas de l'application immédiate des remedes sur ce tissu? La Médecine n'a point encore employé cette ressource; elle a été proposée par quelques hommes de l'art qui en ont senti toute l'importance, mais qui malheureusement n'ont pas trouvé les occasions de la mettre en pratique. On ne peut donc avoir que des analogies sur cette méthode d'administrer les médicamens, & sur les succès qu'elle promet.

Tous les poisons inoculés, les virus morbifiques ou les humeurs animales vénéneuses agissent après avoir été

introduits dans les lames du tissu cellulaire. Il est bien reconnu aujourd'hui que quoique quelques-uns de ces virus, & en particulier celui de la petite vérole, puissent exercer une partie de leur action après avoir été reçus dans l'estomac, il s'en faut cependant de beaucoup que leur énergie soit comparable par cette voie à ce qu'elle est, lorsqu'ils sont semés pour ainsi dire dans les vésicules du corps muqueux. La substance de ce dernier est, si l'on me permet l'expression, la seule terre où ils fructifient; la force digestive de l'estomac, & l'âcreté de la bile en étouffent la semence, & en arrêtent le développement. N'est-il pas très-vraisemblable qu'il en arrive de même à plusieurs substances médicamenteuses? Leur séjour dans l'estomac & les intestins, la chaleur qu'elles y éprouvent, la pression systaltique des parois de ces viscères, le mélange des diverses humeurs qui y coulent, n'en altèrent-ils pas nécessairement la nature, & n'en détruisent-ils

*& d'employer les Médicamens. 409*

ils pas souvent entièrement les premières propriétés ? N'est-ce pas enfin ce changement de nature que l'on doit accuser d'être la cause de la lenteur dans l'action de beaucoup de remèdes, & de l'inertie complète d'un plus grand nombre encore ? Il est donc certain que ce qu'ils ne peuvent pas faire en parcourant les organes de la digestion, avant d'arriver à celui sur lequel on desire fixer leur puissance, ils le feroient avec beaucoup de facilité en les introduisant dans les mailles perméables du tissu cellulaire. On a d'ailleurs des exemples fréquens de cette action utile des médicamens dans les maladies chirurgicales. Les injections adoucissantes, vulnéraires, antiseptiques, astringentes que l'on fait dans les fistules, dans les clapiers creusés par les humeurs âcres déposées au fond des ulcères trop fermés, n'ont des succès aussi prompts & aussi marqués, que parce qu'elles sont portées immédiatement sur les fluides altérés & sur les plaques muqueuses

*Tome I.*

S

remplies de filets vasculaires & nerveux dont elles rétablissent les fonctions lésées; les lotions mercurielles détruisent en peu de jours les symptômes vénériens qui ne cèdent qu'à un traitement intérieur beaucoup plus long, lorsqu'on emploie ce dernier seul. Les topiques appliqués sur la peau doivent presque toujours leurs bons effets aux portions qui sont portées dans le tissu cellulaire par l'action inhalante des pores cutanés. Un grand nombre de faits nous autorisent donc à penser que les remèdes, sur-tout ceux que l'on connoît sous le nom d'altérans, pourroient avoir de très-bons effets, en les introduisant par le tissu cellulaire. Déjà quelques expériences faites sur les animaux ont appris que l'injection de l'eau tiède dans le tissu cellulaire, pouvoit être faite sans aucun danger, & que ce fluide étoit promptement absorbé; que des décoctions émétiques & purgatives introduites par la même voie avoient très-promptement produit l'effet

*Et d'employer les Médicamens. 451.*

qui leur est naturel. Si quelques circonstances permettoient les mêmes essais sur l'homme, il faudroit à la vérité les faire avec beaucoup de réserve, n'employer d'abord que des remedes peu actifs, & en modérer même l'énergie par une dose très-petite & par leur mélange avec des adoucissans, &c. Il est plusieurs affections dans lesquelles ce moyen promet les plus heureux succès; tel est le cas du virus hydrophobique récemment reçu par une morsure. Depuis que M. l'Abbé FONTANA a découvert que l'alkali fixe caustique introduit dans la blessure faite par la dent de la vipere, arrêtoit les effets du poison de ce reptile, ne seroit-il pas nécessaire de faire la même tentative dans le cas indiqué? Si cette expérience tentée d'abord sur des animaux mordus par d'autres animaux enragés, réussissoit à les préserver de la rage, quel service ne rendroit-on pas à l'humanité par une pareille découverte?

Cette méthode une fois employée

S ij

avec quelque succès dans la maladie indiquée ou dans quelques cas analogues, autorisent les Médecins d'en faire usage dans plusieurs autres ; que n'auroit-on pas à attendre des médicamens appliqués ainsi dans les affections anciennes de la lymphe qui résistent à tous les traitemens ordinaires ? Quelle brillante carrière s'ouvreroit alors à la Médecine qui n'a malheureusement que de foibles armes à opposer à des maux terribles, & en particulier aux effets destructeurs des virus cancéreux, dartreux, scrophuleux, arthritique, &c.

#### §. VI.

#### *De l'action générale des médicamens reçus dans les vaisseaux.*

Lorsqu'on connoît les loix que suivent les phénomènes de la vie, lorsqu'on sçait quelle est la nécessité de la circulation, & quel est le danger des plus légers



*E. d'employer les Médicamens. 413*

obstacles opposés au mouvement du sang, on est justement étonné que quelques hommes de l'Art aient osé porter des fluides étrangers dans des canaux toujours pleins & dont l'engorgement est si à craindre. C'est cependant dans les premiers temps de la découverte de la circulation, que l'idée de la transfusion nâquit, & que l'on conçut la folle espérance de rajeunir les vieillards & de renouveler les corps, en introduisant dans les veines le sang d'un jeune animal. Quelque ridicule que fût cette idée, elle trouva des fauteurs, & on pratiqua plusieurs fois cette terrible opération. Les dangers terribles dont elle fut suivie, la firent heureusement bientôt proscrire; mais elle n'en donna pas moins naissance à un autre genre de traitement, qui, quoique moins extravagant que le premier procédé, n'eut de succès que dans l'espoir qu'il avoit fait concevoir. Quelques hommes, amis des nouveautés, proposerent d'injecter immédiatement

S ij

les médicamens dans les veines des malades. Il paroît à la vérité que cette pratique ne fut pas mise en exécution au moins fréquemment; car les bons effets qu'on s'en étoit promis, n'ont point eu lieu, & on y a renoncé presque aussi-tôt qu'on l'a proposée. Des essais faits dans d'autres vues sur les animaux ont démontré aux Physiologistes, qu'il est impossible d'introduire même une petite quantité de fluide étranger dans les vaisseaux fanguins, sans troubler la circulation & sans leur causer quelquefois la mort. D'ailleurs quand on pourroit injecter sans danger quelque fluide doux ou fade dans les veines d'un animal, il ne faudroit pas en conclure qu'on pourroit également y faire passer des remèdes âcres & stimulans, qui feroient contracter les parois des vaisseaux, agiroient immédiatement sur le sang, & en occasionneroient ou l'épaississement ou la coagulation, soit par leur propre nature, soit en retardant son mouvement

*& d'employer les Médicamens. 419*

progrèssif. L'air lui-même mêlé au sang dans les vaisseaux, & raréfié par la chaleur de ce fluide, est capable d'en interrompre le cours en divisant les molécules, & en les comprimant par son ressort.

Il faut donc renoncer à l'espoir de produire des effets médicamenteux utiles par l'injection de quelques substances dans les vaisseaux, en raison des dangers qui suivent un pareil procédé. Il ne faut jamais perdre de vue que si dans quelques expériences de cette nature, on a observé chez les animaux, que les médicamens injectés dans les veines, exerçoient une action semblable à celle qu'ils produisent dans les premières voies; mais beaucoup plus forte & presque toujours accompagnée de convulsions, la même épreuve faite en injectant une très-petite quantité de poison de la vipere, a donné une mort subite aux animaux qui l'ont subie dans les belles recherches de M. FONTANA. Tous ces faits prouvent que les substances médicamenteuses

S iv

immédiatement introduites dans les voies de la circulation, ont une action beaucoup trop forte, & qu'on ne peut pas se permettre de les administrer de cette manière. On ne sera point étonné de cette énergie & du danger qui accompagneroit cette *médecine infusoire*, si l'on se rappelle que les vaisseaux sanguins sont presque toujours liés avec des nerfs qui en suivent le trajet, que leurs parois contiennent une grande quantité de ces organes, & que leur surface extérieure est recouverte de filets nerveux qui enveloppent leur contour cylindrique par des replis en spirales, comme l'a très-bien décrit le célèbre HALLER (1).

---

(1) *Vide fasciculos anatom., elementa physiolog., & passim al. oper.*



---

**CHAPITRE V.**

*Des moyens de reconnoître les vertus des  
médicaments nouveaux.*

**E**N combinant les connoissances qui ont été exposées dans les Chapitres précédens, il ne sera pas difficile d'apprécier les moyens qui sont au pouvoir du Médecin pour reconnoître les propriétés médicamenteuses des substances naturelles ou des compositions dues à l'Art. Nous ne sommes plus dans ces temps d'ignorance où l'on étoit forcé d'attendre du hasard les découvertes des remèdes propres à soulager nos maux ; le raisonnement & l'analogie nous éclairent de leur flambeau, & les routes que les travaux des Physiciens nous ont ouvertes sont plus sûres qu'elles ne l'ont jamais été. On verra cependant que l'on n'a point encore profité convenablement des res-

S v

sources préparées par les recherches des modernes, & que l'on est même resté dans une espee d'indifférence & d'inaction, qui ont mérité à la Médecine les justes reproches qu'on lui a faits sur son peu d'avancement.

Comme les substances naturelles n'agissent que par leurs propriétés physiques & chimiques, & d'après la maniere dont leur impression sur l'économie animale est reçue & modifiée par les organes doués d'une irritabilité & d'une sensibilité très-variables, on conçoit facilement que le moyen de s'affurer des propriétés médicamenteuses de celles de ces substances qui n'ont point été employées, consiste dans l'examen de leurs différentes qualités. Supposons donc que l'on cherche à reconnoître les effets que l'on peut attendre d'une matiere minérale, végétale ou animale, on commencera par déterminer la nature de ses propriétés physiques. On examinera avec soin sa pesanteur, sa consistance, sa saveur, son odeur.

*& d'employer les Médicamens. 419*

Il est rare que ces premiers essais ne jettent quelque jour sur la nature médicamanteuse d'une matiere quelconque, alors on peut décider si cette matiere est un aliment, un médicament ou un poison. On peut même à l'aide de cet examen superficiel, déterminer quelquefois à quelle classe de médicamens on doit rapporter la substance examinée. Si l'on se rappelle ce qui a été dit du rapport qui existe entre les propriétés physiques des corps & leur maniere d'agir sur nos organes, on sentira l'évidence & la certitude de cette assertion.

A cet examen préliminaire doit succéder celui des propriétés chimiques. Il faut traiter la substance qu'on veut connoître par le feu & par les réactifs. Ce que l'analyse chimique présente doit être comparé à ce que l'on sçait déjà sur les autres médicamens. Lorsque c'est une substance minérale, outre les caracteres extérieurs que l'art minéralogique fournit pour déterminer si cette substance est une

S vj

terre vitrifiable ou argilleuse, si c'est une matiere saline, ou bien si elle appartient à la classe des corps sulfureux, métalliques ou bitumineux, l'action de la chaleur, des acides, & des autres menstres, éclaire bientôt sur l'espece particuliere de ce fossile. Quand on a une matiere végétale à traiter, les produits de sa distillation, l'action de l'eau, de l'esprit-de-vin employés suivant les procédés de GEOFFROY, NEUMANN & CARTHEUSER, apprendront quel est le principe qui y domine, si c'est un extrait, un sel essentiel, une résine, ou bien en quelle quantité chacun de ces principes y réside. Enfin est-ce une matiere animale que l'on veut reconnoître, les mêmes moyens employés suivant les regles prescrites par l'Art, indiqueront la nature lymphatique, gélatineuse, huileuse ou résineuse de cette matiere. Il n'est pas nécessaire d'observer de quel prix est cet examen chimique pour découvrir la nature & les propriétés des eaux minérales, pour distinguer le



*Et d'employer les Médicamens. 421*

poison du médicament, pour faire tomber le masque du charlatanisme qui reproduit un médicament déjà connu & employé, sous une forme nouvelle & sous des noms fastueux. C'est par ce moyen que GAUBIUS a reconnu que le remede vendu à Leyde par LUDEMANN sous le nom de Lune fixée, n'étoit que des fleurs de zinc; que M. DE HORNE a fixé la nature de plusieurs préparations mercurielles qui ne different des compositions connues que par le nom.

Lorsque l'on a eu recours à ces deux especes d'examens, les connoissances qu'ils ont fournies indiquent par analogie dans quelles maladies on peut administrer les substances qui y ont été fournies. Elles apprennent également à quelle dose on doit les donner aux malades, & de quelle maniere ou sous quelle forme il faut les prescrire, pour en retirer les avantages qu'elles promettent. Il ne reste plus qu'à observer leurs effets sur l'économie animale, & ce dernier essai

demande toute la prudence & tous les soins dont on est capable. Si la substance dont on veut reconnoître l'effet médicamenteux, est âcre & fort échauffante, il est nécessaire d'en faire les premiers essais sur les animaux, & de ne les administrer d'abord aux hommes qu'à des doses très-petites; on peut ensuite d'après l'observation des premiers effets, augmenter petit à petit la quantité de ces substances & la porter jusqu'à celle qui est nécessaire pour obtenir l'action la plus forte dont elles sont susceptibles. C'est par des procédés pareils, qu'on est parvenu à fixer l'administration de l'antimoine, du mercure & de toutes leurs préparations, dont la Médecine tire aujourd'hui les secours les plus importants, & sans lesquelles elle n'auroit point eu tous les succès qui l'honorent dans plusieurs maladies chroniques.

Telle est en général la méthode qu'ont suivie les Médecins les plus célèbres, pour parvenir à connoître & à admi-

*& d'employer les Médicamens.* 423

nistrer convenablement un assez grand nombre de substances inconnues aux anciens ; mais pourquoi le fort de la plupart des remèdes nouveaux découverts dans le dernier siècle & depuis le commencement du nôtre, a-t-il été si variable ? & pourquoi malgré tant de richesses apparentes, les Médecins sont-ils si souvent embarrassés dans plusieurs maladies ? pourquoi enfin les ressources si multipliées de l'Art de guérir, sont-elles aussi impuissantes dans un grand nombre de circonstances ? Qu'il me soit permis pour répondre à cette question, d'affirmer que, malgré quelques découvertes brillantes & honorables pour la Médecine, cette science n'a pas participé à l'avancement de la Physique, comme elle auroit dû le faire. Si l'on veut connoître la cause de cet état comme *stationnaire* de l'Art de guérir, il faut observer que depuis le renouvellement de la Physique, les Médecins sont réellement partagés en deux classes. Les uns

424 *L'Art de connoître*

uniquement occupés de la théorie, se sont laissés entraîner à l'étude de plusieurs sciences accessoires, telles que l'Anatomie, la Botanique, la Chimie, l'Histoire naturelle, & n'ont que peu contribué aux progrès de la pratique; les autres entièrement livrés au traitement des maladies, & obligés de renoncer à la culture des autres parties de leur art, ont suivi presque tous les routes connues, & ont employé les remèdes administrés par leurs prédécesseurs & à peu près suivant les mêmes procédés. Comme il y a eu peu de Médecins qui aient prescrit des médicamens seuls & sans quelque association, ainsi qu'on peut s'en convaincre en lisant tous les observateurs, en parcourant tous les recueils de pratique, en suivant les hôpitaux, &c., il est arrivé de-là que la difficulté de distinguer exactement les vertus de chaque médicament en particulier, a toujours subsisté, & que les traités de Matière médicale ont été aussi embarrassans &

*& d'employer les Médicamens* 427

aussi incertains pour les jeunes gens. A la vérité la Polypharmacie introduite par les Arabes, a été beaucoup diminuée dans notre siècle, & plusieurs sçavans se sont élevés avec force contre cet abus; mais il en est resté une partie, & tout le monde sçait que sous le prétexte de remplir en même temps plusieurs indications, de corriger, d'adoucir, de masquer quelques propriétés des remèdes, on est toujours dans l'usage de prescrire plusieurs substances à la fois dans les moindres formules de potions purgatives, de pilules, d'opiat, &c. C'est de-là qu'est venu l'art de formuler qu'on regarde comme très-important, sur lequel de très-grands Médecins ont écrit, & que je ne puis m'empêcher de ranger parmi les causes du peu d'avancement de la Médecine. Je connois beaucoup de Médecins, d'ailleurs pleins de connoissances & de mérite, qui n'ont pas pu se défendre de cette manière d'administrer les remèdes mêlés & confondus,

& je suis très-persuadé que si l'on rassembloit plusieurs Praticiens de la Capitale, que les services qu'ils ont rendus à la société ont conduits à une juste célébrité, & si on les interrogeoit sur les vertus des médicamens, ils feroient beaucoup plus embarrassés pour indiquer les propriétés de chacun en particulier, que pour décrire les symptomes des maladies, leur marche, leurs changemens. L'on connoît donc beaucoup mieux les procédés curatifs de la nature, que ceux de l'art, & lorsqu'un médicament composé paroît produire un bon effet, il est toujours très-difficile & j'ose le dire, souvent impossible de décider à quelle substance parmi celles qui entrent dans sa composition, est véritablement du cet effet. J'avoue que telle me paroît être la principale cause du peu d'exactitude qui regne dans les traités de Matière médicale, & du peu de rapport qui existe entre ce qu'on y lit, & ce qu'on observe chez les malades. Si l'on joint

*& d'employer les Médicamens.* 427

à cette première cause les erreurs dues à l'ignorance, aux préjugés, à la mauvaise foi, au charlatanisme & à tous les intérêts qui ont fait vanter un grand nombre de substances (1), auxquelles le défaut

---

(1) J'ai parlé dans un autre endroit de l'art de produire des sensations par le toucher, que l'on a renouvelé de nos jours comme un remède presque universel, de l'écorce d'orme qu'on a célébrée ridiculement; quelque chose qu'aient pu dire les véritables Sçavans, les personnes qui ont pratiqué l'un & recommandé l'autre, n'en ont pas moins réussi dans le public. C'est-là le cas de rappeler ce qu'un Jongleur adroit fit dans une place publique. Voyant passer un homme dont le costume annonçoit le Médecin, il assura à la foule qui l'entouroit, que son remède étoit si bon, qu'il alloit en faire convenir un homme de l'Art que le hasard faisoit passer; alors adressant la parole à ce dernier: « N'est-il pas vrai, » lui dit-il, Monsieur, que *vulgus vult decipi, dicipiatur* ». Le Médecin qui trouva

de succès a bientôt forcé de renoncer, on connoitra tout ce qui a pu retarder les progrès de cette partie de l'Art de guérir, qui, quoique la plus importante, est sans contredit la moins certaine. Cependant il existe des moyens de dissiper cette incertitude, & de détruire les erreurs qui lui ont donné naissance. Comme l'avancement de la Matière médicale doit nécessairement contribuer à celui de la Médecine, il est nécessaire de s'occuper avec soin des moyens qui peuvent le procurer, & j'ai cru devoir terminer ces généralités par l'exposé de la méthode qui me paroît propre à remplir cet important objet.

---

Le propos plaifant, ne put s'empêcher de l'approuver par un signe de tête, & le Jongleur tira bon parti de cette approbation tacite pour débiter son baume.





## C H A P I T R E V I.

*Des moyens de perfectionner la Matière  
médicale.*

**N**OUS avons fait observer que la Matière médicale prise dans son ensemble, consistoit 1°. dans la connoissance exacte des propriétés physiques des médicamens; 2°. dans l'examen de leurs propriétés chimiques; 3°. dans la connoissance de leurs effets sur l'économie animale; 4°. enfin dans l'art de les administrer, de manière qu'ils remplissent le plus sûrement possible les indications qui se présentent dans les maladies. En exposant un résumé concis sur chacune de ces parties, nous rechercherons les moyens de perfectionner cette branche importante de l'Art de guérir.



## §. I.

*De la nécessité de perfectionner l'histoire naturelle des médicamens.*

Quoique l'histoire naturelle ne soit pas la partie la plus utile & la plus nécessaire de la Matière médicale, quoiqu'on puisse à la rigueur sçavoir employer à propos & avec succès les médicamens, sans connoître très-exactement leur origine, leur formation, leurs propriétés extérieures, &c., il est cependant certain que des connoissances positives & même étendues sur ces propriétés, peuvent contribuer à une administration plus éclairée & plus avantageuse des substances médicamenteuses. C'est dans cette vue que plusieurs Auteurs ont insisté fort longuement sur l'histoire naturelle des médicamens, & que MM. GEOFROY, BERGIUS, &c., en ont fait la partie la plus détaillée de leurs ouvrages. GALIEN bien persuadé de cette vérité,

*Et d'employer les Médicamens.* 431

nous apprend qu'il a fait des voyages pour s'instruire de l'origine & de la nature des remedes. Malgré les travaux de plusieurs hommes célèbres, il y a cependant encore beaucoup d'obscurités dans cette branche de la Matière médicale. On ne connoît pas l'origine de beaucoup de gommés - résines & de baumes; on sçait à peine quelles sont les plantes qui fournissent plusieurs racines, & les arbres d'où l'on extrait dans les Indes plusieurs bois & plusieurs écorces dont on fait un usage très-fréquent dans la pratique. Les Botanistes ont décrit avec soin les parties de la fructification des plantes, & ils n'ont pas mis la même exactitude dans l'examen des racines, des bois, des écorces, de quelques fruits. Ce défaut est même quelquefois sensible pour plusieurs végétaux de nos pays, & il arrive souvent qu'on prend des racines & des écorces les unes pour les autres. On ne peut espérer d'éviter ces inconvéniens qu'en décrivant avec la plus

scrupuleuse exactitude les substances des trois regnes dont on se fert en Médecine, en rassemblant dans leur description des caracteres constans, faciles à apercevoir, & qui puissent conduire avec certitude à la distinction de chacune des matieres medicamenteuses, & sur-tout de celles qui se ressemblent & se rapprochent par leur structure & leurs propriétés extérieures. Dans ces descriptions il faut réunir la clarté à la précision; on pourroit peut-être y employer avec beaucoup d'avantage les phrases & la méthode des Botanistes.

Tout ce que peut faire l'histoire naturelle pour la Matière médicale, se réduit donc à des descriptions exactes & précises des médicamens, à faire connoître leur origine, leurs variétés, leurs altérations, les sophistications dont ils sont susceptibles, & à fournir des moyens sûrs de les bien distinguer les uns des autres, ainsi que de les choisir en bon état. Lorsqu'elle aura rempli cet objet, elle  
n'aura

*Et d'employer les Médicamens. 433*

n'aura plus rien à ajouter à ses utilités pour la Matière médicale.

## §. I L

*De la nécessité de perfectionner les connoissances chimiques sur les médicamens.*

Il est assez prouvé par plusieurs Articles des Chapitres précédens, que les connoissances chimiques sont importantes & nécessaires pour guider le Médecin dans l'usage des médicamens. On ne sçauroit donc trop s'appliquer à étendre ces connoissances; tel a été le but des GEOFFROY, des NEUMANN, des VOGEL, des SPIELMANN, des CARTHEUSER. Si leurs travaux ont avancé cette partie de l'Art de guérir, il est indispensable de suivre la route qu'ils ont tracée & dans laquelle on n'a encore fait que les premiers pas.

A la vérité, la nature des substances minérales médicamenteuses est assez bien

*Tome I,*

T

connue aujourd'hui par les recherches de tous les Chimistes modernes ; mais la certitude de leur analyse n'est due qu'à l'avancement de la Chimie en général, dont les progrès étoient nécessairement liés à la connoissance exacte des minéraux. Il n'en est pas de même des matieres végétales & animales ; comme elles intéressent plus la Médecine que la science chimique qui ne s'en est encore que peu occupée, c'est aux Médecins à faire sur cet objet les travaux dont l'art a besoin pour sa perfection. L'estimable Auteur des Commentaires sur la Pharmacopée de Londres, a fait l'analyse de beaucoup de matieres végétales d'après le plan de GEOFFROY & de NEUMANN ; on ne peut donc douter que de nouvelles recherches poursuivies sur le même plan, ne soient capables de fournir de nouvelles lumieres.

L'analyse des végétaux ne consiste plus aujourd'hui dans une simple distillation à la cornue ; on sçait que le feu nécessaire

*Et d'employer les Médicamens.* 435

pour cette décomposition altere & brûle tous les principes ; on est parvenu à les séparer par les différens menstrues sans leur faire subir d'altération. Ce sera donc par ces derniers moyens qu'on découvrira la nature & les propriétés des substances végétales & animales. Je crois pouvoir avancer que l'Art chimique n'a pas encore employé même une partie des ressources qu'il possède pour analyser les végétaux, & que la racine la plus simple, le légume le plus commun, dont les véritables principes sont ignorés, peut être l'objet d'un travail intéressant qui n'a été entrepris par personne. Pour prouver cette assertion, je vais proposer un plan d'analyse végétale, que j'espère suivre lorsque le loisir & les circonstances me le permettront, & qui sera applicable à toutes les plantes médicamenteuses ou à leurs parties quelconques.

Les Botanistes ont démontré que les diverses parties des plantes, telles que la racine, la tige, la feuille, la fleur, le

T ij

436 — *L'Art de connoître*  
fruit, la semence, l'écorce, &c.; ne  
présentent point la même couleur, la  
même odeur, la même saveur. Cette  
première observation nous apprend que  
pour avoir une analyse exacte d'un vé-  
gétal, il faut examiner séparément ses  
différentes parties. Chacune d'elles doit  
encore être traitée dans son état de ver-  
deur, & après avoir éprouvé une défici-  
cation bien ménagée; cet examen doit  
être fait sur chaque partie, à différens  
âges de la plante, dans différentes saisons.  
Cette manière de procéder qui présente  
déjà un travail immense, appartient en  
propre à la science chimique considérée  
dans toute son étendue; mais la carrière  
relative à la matière médicale est plus  
resserrée. On ne doit analyser un végétal  
entier ou ses parties, que dans l'état &  
la circonstance où on l'emploie en Mé-  
decine. Si cette matière est verte & suc-  
culente, on doit commencer par ouvrir  
les vaisseaux & les cavités qui contien-  
nent la sève & les sucs propres. La



*De d'employer les Médicamens. 437*

différence de ces derniers d'avec la première liqueur doit engager à les considérer à part. En conséquence, il est nécessaire de se procurer une assez grande quantité de ce végétal pour pouvoir, en déchirant son tissu ou en le coupant, obtenir à part le suc propre laiteux, rougeâtre ou jaunâtre, suintant comme le savent tous ceux qui ont coupé des racines avec quelque attention, des ouvertures faites aux canaux placées ordinairement vers le disque de ces parties. Après avoir ainsi obtenu suffisamment de ce suc propre qu'on traite par l'évaporation, les réactifs, &c., on broie le végétal dans un mortier de marbre, on l'exprime, on laisse reposer le suc, on en ramasse avec soin la fécule pour l'examiner à part; on partage le suc clair en quatre parties. On traite la première par les acides, les alkalis, l'esprit de vin, les dissolutions métalliques; afin de juger de sa nature, on examine les précipités que ces réactifs fournissent. On épaisit la

T ij

seconde partie de ce suc jusqu'à ce qu'il donne son sel essentiel par le refroidissement & le repos; on purifie ce dernier, & on en examine la nature par les différens procédés ordinairement mis en usage pour les matieres salines. On expose la troisieme part de ce suc à différens degrés de chaleur tempérée, pour connoître le mouvement fermentatif dont il est susceptible, & il est rare qu'on ne retire quelque lumiere plus ou moins utile de l'observation exacte de cette fermentation. Enfin on évapore au bain-marie & dans un alambic de verre la quatrieme part de ce suc, & on poursuit l'examen du produit volatil & de l'extrait obtenus par ce procédé, par les moyens connus de tous les Chimistes.

Lorsqu'on a épuisé par ces premieres opérations le végétal frais de tous les sucs qu'il contenoit, & des substances qui étoient tenues en dissolution dans l'eau de végétation qui constitue ces sucs, il ne reste plus que la matiere

*& d'employer les Médicamens.* 439

parenchymateuse & seche du végétal; on traite cette matiere partagée en plusieurs lots; 1°. par l'action de la chaleur douce du bain-marie dans un alambic; 2°. par une chaleur plus forte & à la cornue; 3°. par le lavage dans l'eau froide; 4°. par la macération à froid, faite à différentes reprises & jusqu'à la laisser putréfier avec la dernière portion d'eau; 5°. par l'eau bouillante; 6°. on la fait dessécher à une chaleur douce, on la réduit en poudre, on l'étend d'eau pour en laisser précipiter la partie féculente; 7°. on la laisse macérer à froid dans les liqueurs acides, alkalines, huileuses, spiritueuses, &c., enfin si elle est colorée, ce qui est commun au plus grand nombre de substances végétales, on cherche par des essais faits d'après la méthode déjà prescrite, quel est le menstrue susceptible de dissoudre sans altération la partie colorante, & on applique successivement pour cet effet l'esprit de vin, l'éther, les huiles grasses & essentielles.

T iv

En observant avec soin tout ce qui se passe dans ces manipulations, en pesant avec exactitude chaque produit que l'on obtient, en poussant les recherches jusqu'à l'examen même en apparence minutieux des charbons, des cendres, &c. provenant des distillations, on conçoit qu'il est impossible de ne pas appercevoir une multitude de phénomènes qui échappent dans les expériences grossières & superficielles qu'on fait ordinairement sur les plantes & sur leurs parties; telle est la méthode dont je crois qu'il est nécessaire de se servir pour analyser des végétaux, & j'ose répéter qu'il n'en est pas un, même parmi l'herbe la plus commune de nos simples potagers, qui ne présente plusieurs découvertes importantes.

Il n'est pas besoin d'avertir que si l'on n'a qu'une matière sèche à examiner, comme cela a lieu pour les végétaux exotiques, la route à suivre doit être un peu différente, & dans ces cas on

*& d'employer les Médicamens.* 441

doit employer l'eau froide, l'eau un peu chaude, l'eau bouillante, la macération longue, la décoction comparée, les distillations à différens degrés de chaleur, la fermentation poussée jusqu'à la putréfaction & la décomposition totale, l'action des acides, des alkalis, des huiles, de l'esprit de vin, de l'éther, &c. Enfin j'ajouterai que chaque principe immédiat retiré du végétal frais ou sec par les différens procédés énoncés, doit lui-même être soumis à chacun de ces examens particuliers.

Si de pareils travaux promettent des découvertes sur les végétaux les plus simples & les moins importans, que ne doit-on pas en attendre pour l'examen des matières végétales médicamenteuses? Que n'apprendroient-ils pas sur la nature de l'opium, du quinquina, de l'ipécacuanha, du camphre, &c.

J'en dirai autant des matières animales qui sont employées en Médecine; elles ont été encore moins examinées que les

T v

substances végétales. Le musc, l'ambre gris, les vipères, la tortue, les cantharides, les écrevisses, dont l'action est si énergique sur l'économie animale, méritent assurément qu'on en fasse l'objet d'un travail suivi, & qu'on éclaire les Praticiens sur leurs propriétés singulières qui n'ont encore été qu'entrevuees.

### §. III.

#### *Des moyens de connoître avec certitude les vertus des médicamens.*

Après avoir exposé toutes les causes qui ont mis un obstacle à ce qu'on pût reconnoître avec certitude les propriétés des médicamens & leurs effets nuisibles ou avantageux dans les maladies, il est indispensable de chercher les moyens d'arriver à ce but si desirable & si important pour l'Art de guérir. Un premier défaut qu'on ne peut se dissimuler, c'est qu'on a souvent attribué aux remèdes ce qui

n'étoit dû qu'aux efforts de la nature. De ce qu'un malade guérit de sa maladie après avoir pris tel ou tel médicament, il ne faut pas toujours en conclure que cela dépend de l'action du remede, & telle a été cependant l'induction qu'on a presque toujours tirée de ces phénomènes. Les sciences ont une marche trop méthodique pour qu'on puisse admettre aujourd'hui cette conclusion dans tous les cas; on sçait que la nature guérit seule un grand nombre de maux; les Médecins sages se contentent d'être les simples spectateurs de ce qui se passe dans beaucoup de cas, & d'aider simplement les forces naturelles en les soutenant. Il existe cependant des circonstances où l'art est nécessaire, où les secours prompts & bien entendus font ce que la nature accablée n'auroit pu faire seule. C'est dans ceux-ci que les remedes sont nécessaires & qu'il faut compter sur leur action, mais il faut les distinguer; enfin il en est d'autres où les médicaments

Tvj

produisent des effets plutôt nuisibles qu'utiles. On ne peut disconvenir que ces trois circonstances relatives à l'usage des remèdes en général n'ont pas été assez soigneusement observées & distinguées ; je l'ai déjà dit plusieurs fois dans cet ouvrage, la Médecine n'a pas eu une marche semblable à celle des autres sciences physiques ; quand celles-ci ont été réduites à l'observation pure & simple des faits, & qu'on a connu l'art de faire des expériences, on auroit dû suivre la même route pour la première ; quoiqu'on n'ait pas encore pris ce parti pour l'Art de guérir, il est cependant facile de le prendre, mais on doit se défaire auparavant d'un grand nombre de préjugés, renoncer à la routine aveugle qui jusqu'ici a guidé trop de Médecins, abandonner cette confiance excessive qu'on a eue pour les remèdes, commencer sur nouveaux frais à en observer les effets.

Pour remplir convenablement ce grand objet, il ne faut pas, comme on a



*De l'employer les Médicamens. 448*

coutume de le faire, réunir les malades en trop grand nombre dans les hôpitaux, les voir trop rapidement & comme en passant; on doit plus de respect à la vie des hommes. Les remèdes doivent être administrés seuls, sans mélange, & leurs effets doivent être observés avec beaucoup de soin & d'exactitude. Un hôpital destiné uniquement à ces observations est le seul moyen de les faire avec la précision requise. Pour bien distinguer ce qui appartient à la nature d'avec ce qui est dû à l'art, il seroit nécessaire de rassembler dans cet hôpital des sujets atteints de maladies semblables, & dans des circonstances aussi analogues qu'il seroit possible d'en trouver; en confier plusieurs aux simples efforts de la nature, & en traiter un nombre égal au moyen des remèdes appropriés. En multipliant convenablement ces expériences, on parviendroit à acquérir les seules connoissances positives que l'on puisse posséder sur l'Art de guérir.

## §. IV.

*De la nécessité de changer la forme & l'administration des médicamens, pour perfectionner la Matière médicale.*

La forme, la préparation, le mélange, la confusion des médicamens est un des plus grands obstacles que la Médecine ait à surmonter pour son avancement. C'est une vérité que je n'ai pas craint de répéter un grand nombre de fois, & que je dois répéter encore en proposant les moyens de perfectionner la Matière médicale. Tant qu'on fera usage des remèdes composés de la Pharmacopée Galénique, tant que la routine continuera à dicter aux Médecins les formules compliquées d'un plus ou moins grand nombre de médicamens, on ne pourra jamais rien sçavoir d'exact sur leurs véritables propriétés. L'ancienne Ecole de Cos employoit des remèdes simples; elle ne se servoit point de ces mélanges

*Et d'employer les Médicamens. 447*

informes qui surchargent nos dispensaires; elle ne mêloit point dans les mêmes décoctions une douzaine de plantes, qui ne peuvent que les rendre épaisses, visqueuses & dégoûtantes; elle ne connoissoit point les apozèmes compliqués, les tisannes royales; ces indications multipliées qui sont la base de l'art de formuler, n'existoient point pour elle; simple comme la nature dans ses opérations, elle ne présentoit aux malades qu'un seul remède, & ne les administroit que l'un après l'autre, lorsque les circonstances exigeoient qu'on en changeât la nature. Si l'on ne renonce à ce luxe dangereux, introduit par l'ignorance & la superstition, si l'on tient toujours au mélange d'une base médicameuse, d'un adjuvant ou auxiliaire, d'un ou de plusieurs correctifs, mélange dont on a fait un art, que je ne dois pas craindre de présenter comme illusoire & dangereux, la science restera dans l'état où elle est.

Accablée de prétendues richesses, elle ne pourra en faire aucun usage. J'oseraï le dire encore, l'art de faire ce que l'on appelle la médecine, n'est pour beaucoup de monde que l'art de sçavoir rédiger une formule, ou de rassembler des médicamens en plus ou moins grand nombre dans la même recette. Le peuple qui n'entend rien à l'objet véritable de l'Art de guérir, a dû admirer & préférer les Médecins qui écrivent ou dictent avec rapidité une liste fastueuse de remedes, dans lesquels il espere trouver des secours prompts; le plus sçavant Médecin pour le peuple est celui qui est le moins embarrassé, qui se décide le plus vite, qui a trouvé le plutôt le remede; la science se réduit pour lui à une mémoire heureuse qui fournit avec promptitude la plus grande quantité de médicamens.

On sent assez quelle influence ce préjugé populaire a dû avoir sur les

*& d'employer les Médicamens.* 449

hommes qui s'occupent de l'exercice de la Médecine, & combien il a dû arrêter les progrès de cette science. Au lieu d'électuaires fameux, de décoctions composées, d'opiat précieux, de pilules multipliées & appropriées à tous les cas, une simple infusion, une matière minérale végétale ou animale en substance, des sels dont la nature est bien connue, quelques préparations chimiques simples, voilà ce qui doit constituer la Matière médicale. Ce n'est qu'en suivant cette espèce d'administration sage & retenue dans sa marche, qu'on remplira l'objet proposé, & que l'on pourra rapprocher l'Art d'employer les médicaments pour la guérison des maladies, des autres sciences physiques, dont les progrès n'ont été bien supérieurs à ceux de la Médecine, que parce que l'on a suivi dans cette dernière une route fort différente de celle qui a conduit à la vérité en Histoire naturelle, en

450      *L'Art de connoître*  
Anatomie, en Physique expérimentale,  
& en Chimie.

*Fin de la premiere Section & du premier  
Volume.*



---

# TABLE DES OBJETS

Contenus dans ce premier Volume.

SECTION I. GÉNÉRALITÉS sur la Matiere médicale,	Page 1
CHAPITRE I. Des médicamens en gé- néral.	6
CHAP. II. De l'utilité de plusieurs sciences accessaires pour la matiere médicale.	24
ARTICLE I. De l'utilité de l'histoire na- turelle pour la matiere médicale,	25
ART. II. De l'utilité de la Chimie pour la matiere médicale,	43
ART. III. De l'utilité de l'observation cli- nique pour la matiere médicale,	63
CHAP. III. De l'histoire de la matiere médicale,	74
CHAP. IV. De la maniere d'agir des médicamens en général,	131

## T A B L E

<b>ART. I.</b> <i>De l'action générale des médicaments relative à leurs propriétés physiques,</i>	140
<b>§. I.</b> <i>De la forme considérée comme cause d'actions médicamenteuses,</i>	144
<b>§. II.</b> <i>De la pesanteur considérée comme cause d'actions médicamenteuses,</i>	149
<b>§. III.</b> <i>De l'aggrégation considérée comme cause d'actions médicamenteuses,</i>	162
<b>§. IV.</b> <i>De la température considérée comme cause d'actions médicamenteuses,</i>	182
<b>§. V.</b> <i>De la saveur considérée comme cause d'actions médicamenteuses,</i>	195
<i>Des médicaments de saveur douce,</i>	211
<i>Des médicaments de saveur acre,</i>	213
<i>Des médicaments de saveur grassè,</i>	216
<i>Des médicaments de saveur styptique,</i>	218
<i>Des médicaments de saveur acide,</i>	221
<i>Des médicaments de saveur amère,</i>	224
<i>Des médicaments de saveur visqueuse,</i>	233
<i>Des médicaments de saveur salée,</i>	237



## DES OBJETS.

<i>Des médicamens de saveur aqueuse,</i>	243
<i>Des médicamens de saveur sèche,</i>	249
<i>Des médicamens de saveur nauséuse,</i>	255
<b>§. VI. De l'odeur considérée comme cause</b>	
<i>d'actions médicamenteuses.</i>	261
<i>De la division des odeurs admise par</i>	
<i>M. LORRY,</i>	274
<i>De l'odeur camphrée,</i>	275
<i>De l'odeur narcotique,</i>	279
<i>De l'odeur éthérée,</i>	283
<i>De l'odeur acide volatile,</i>	286
<i>De l'odeur alcaline volatile,</i>	291
<i>De la distinction des odeurs adoptée</i>	
<i>par LINNEUS,</i>	295
<i>Des médicamens d'odeur ambrostaque;</i>	296
<i>Des médicamens d'odeur fragrante,</i>	300
<i>Des médicamens d'odeur aromatique;</i>	302
<i>Des médicamens d'odeur alliée,</i>	306
<i>Des médicamens d'odeur fétide,</i>	308
<i>Des médicamens d'odeur vireuse,</i>	309
<i>Des médicamens d'odeur nauséuse,</i>	313

## T A B L E

ART. II. De l'action générale des médicaments, relative à leurs propriétés chimiques,	315
§. I. De l'action chimique des médicaments appliqués à l'extérieur,	321
§. II. De l'action chimique des médicaments reçus dans les premières voies,	327
§. III. De l'action chimique des médicaments dans les vaisseaux,	338
§. IV. Des divisions des médicaments tirées de leurs propriétés chimiques,	346
ART. III. De l'action générale des médicaments relative aux organes auxquels on les applique,	359
§. I. De l'action générale des médicaments appliqués sur la peau,	377
§. II. De l'action générale des médicaments appliqués aux organes des sens,	383
§. III. De l'action générale des médicaments reçus dans l'estomac,	388
§. IV. De l'action générale des médicaments introduits par les organes de la respiration,	399
§. V. De l'action générale des médicaments	

## DES OBJETS.

<i>introduits dans le tissu cellulaire,</i>	405
§. VI. <i>De l'action générale des médicamens reçus dans les vaisseaux,</i>	412
CHAP. V. <i>Des moyens de reconnoître les vertus des médicamens nouveaux,</i>	417
CHAP. VI. <i>Des moyens de perfectionner la Matière médicale,</i>	424
§. I. <i>De la nécessité de perfectionner l'histoire naturelle des médicamens,</i>	430
§. II. <i>De la nécessité de perfectionner les connoissances chimiques sur les médicamens,</i>	433
§. III. <i>Des moyens de connoître avec certitude les vertus des médicamens,</i>	442
§. IV. <i>De la nécessité de changer la forme &amp; l'administration des médicamens, pour perfectionner la Matière médicale,</i>	446

Fin de la Table.



---

*Fautes essentielles à corriger.*

Page 216, ligne 4, Et qu'on peut en retirer par l'expression mécanique. Telles sont les pulpes de certains fruits & toutes les semences émulsives, *lisez*, & qu'on peut retirer par l'expression mécanique des pulpes de certains fruits & de toutes les semences émulsives ; telles sont.

---

A PARIS, chez P. G. SIMON & N. H. NYON,  
Imprimeurs du Parlement, 1784.

